BATAILLES & BLINDÉS

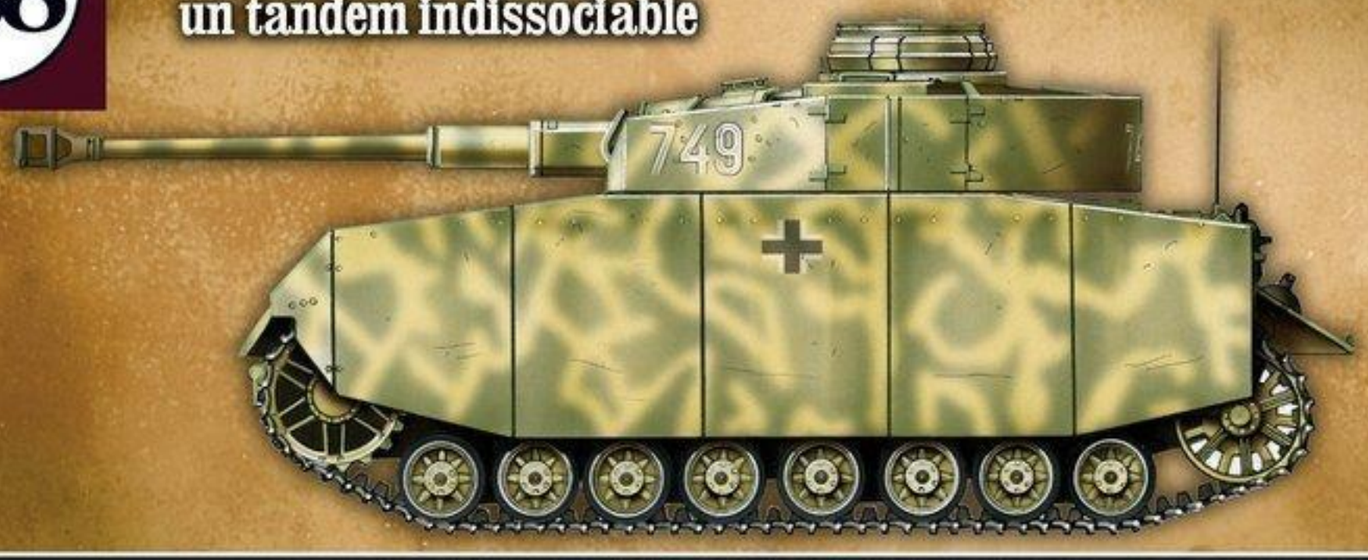
BATAILLES & BLINDÉS

ISSN 1765–0828

HISTOIRE DE LA GUERRE MÉCANISÉE ET DES ENGINS MILITAIRES

N°68

Panzer III et *Panzer IV* :
un tandem indissociable



L'hiver le plus long
Tchèques à Dunkerque

L'apocalypse à l'est !
1941, la bataille de Moscou – 2e Partie

Le nid de guêpes de Singling
Sherman *VS* Panther

1943 **PONYRI**

L'AUTRE ENFER DE KOURSK

ACTUALITÉ
LE MATÉRIEL MODERNE DE **L'ARMÉE ALLEMANDE**

M 01699 - 68 - F: 6,90 € - RD

Batailles & Blindés n°68 - Août / Septembre 2015
Belgique, Italie, Portugal Cont., Lux., Espagne : 7,90 €
Suisse : 13 CHF - Autriche : 8,20 € - Canada : 14$C

Un magazine des éditions caractère

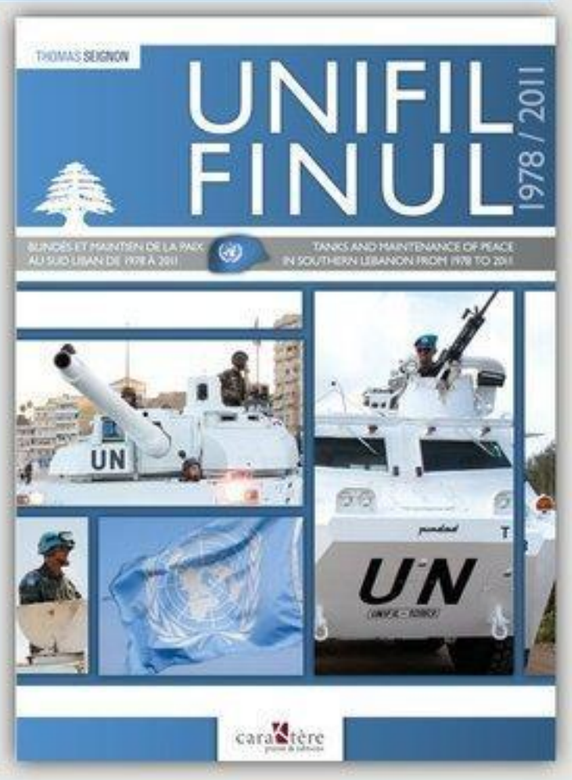
caraktère presse & éditions

AOÛT SEPT. 2015

NOUVEAUTÉ LIVRE

UNIFIL / FINUL — Édition Français / Anglais

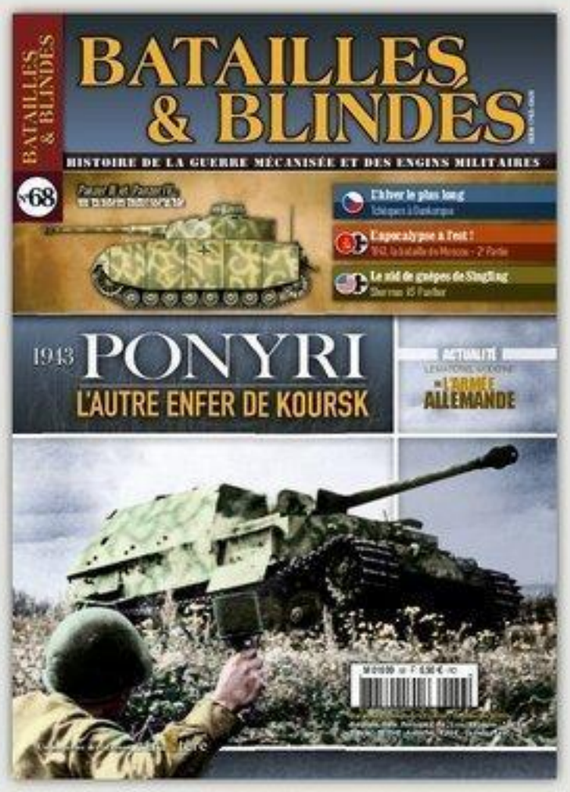
Blindés et maintien de la paix au Sud Liban de 1978 à 2011



ACTUELLEMENT EN KIOSQUE

Batailles & Blindés n° 68

LA BATAILLE DE PONYRI — L'autre enfer de Koursk



Ligne de Front n° 56

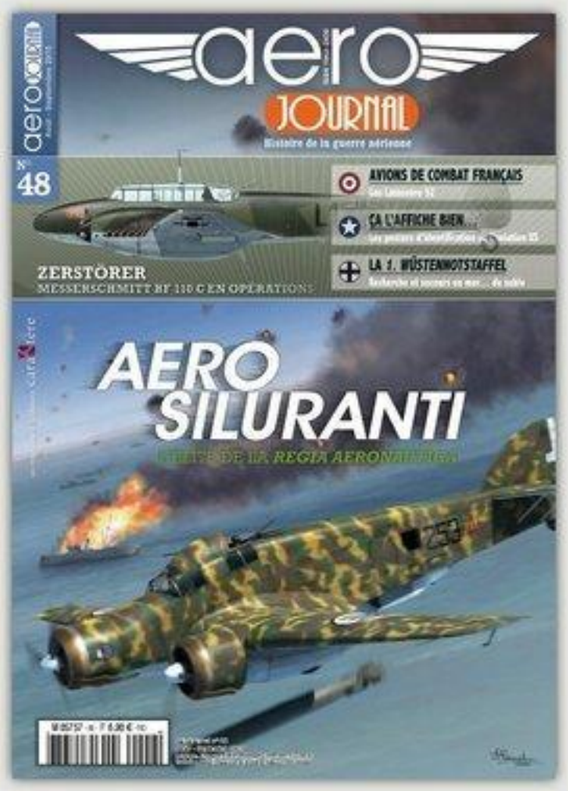
DOSSIER SPÉCIAL — Qu'est-ce que le « Blitzkrieg » ?

Trucks & Tanks n° 50

WAFFENTRÄGER : Dernière ligne de défense du *Reich*

Aérojournal n° 48

AEROSILURANTI — L'élite de la *Regia Aeronautica*



LOS! n° 21

VIE ET MORT DU *PRINZ EUGEN* — Le petit frère du *Bismarck*

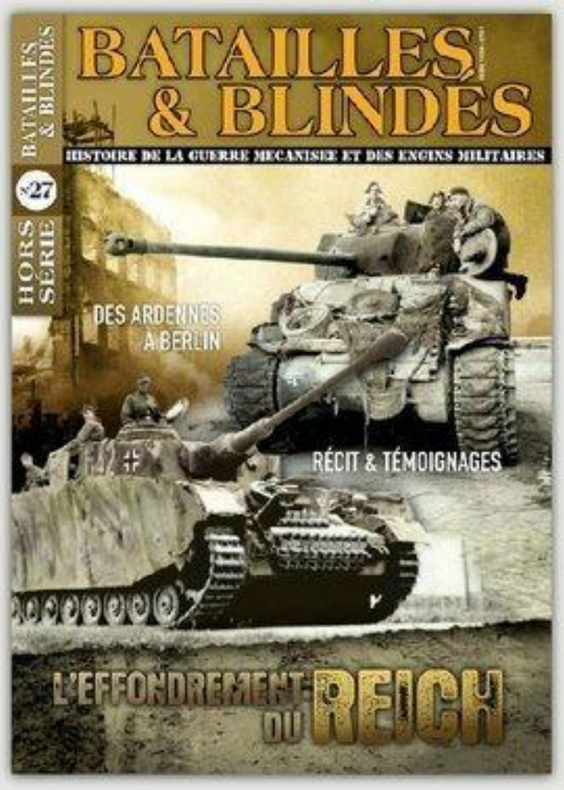
NOS HORS-SÉRIE

LOS Hors-Série n° 9

LA VIE À BORD DES *U-BOOTE* — En patrouille avec la *U-bootwaffe*

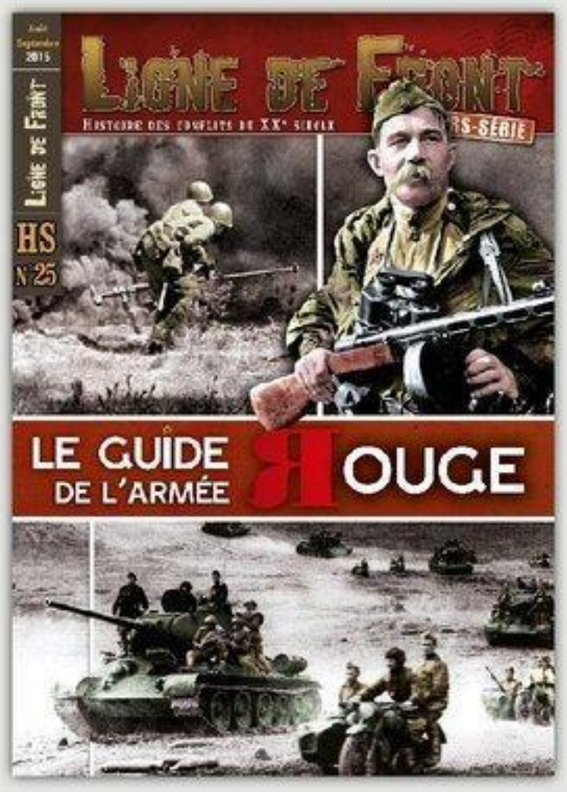
B&B Hors-Série n° 28

PANZER D'ÉLITE : les quatre formations blindées majeures



LdF Hors-Série n° 25

LE GUIDE DE L'ARMÉE ROUGE



Renseignements : Éditions Caraktère - Résidence Maunier - 3 120, route d'Avignon - 13 090 Aix-en-Provence - France
Tél : +33 (0)4 42 21 06 76 - www.caraktere.com

EDITO

L'été 1943 représente, à bien des égards, un tournant pour la *Wehrmacht*. Dans ce numéro de *Batailles & Blindés* on constate, par exemple, que le potentiel du tandem de choc de la *Panzerwaffe* – formé par les *Panzer III* et *IV* – arrive en bout de course lors de la bataille de Koursk ; or, c'est aussi à Koursk qu'entrent en lice les nouveaux matériels allemands. En effet, à Ponyri, les Allemands engagent pour la première fois le Ferdinand, le Borgward et le *Sturmpanzer IV*, ce sans obtenir le succès escompté. Cet état de fait s'explique non seulement par le temps incompressible nécessaire à la conception d'une nouvelle doctrine d'emploi, mais aussi et surtout par la progression technique et tactique de l'ennemi, en particulier soviétique. Au travers de ces exemples, comme celui de la bataille de Singling, on comprend que plus encore que le matériel servi (dans une certaine mesure, évidemment), c'est bien la qualité humaine des équipages et des chefs qui fait la décision sur le terrain. La bataille de Moscou de l'hiver 1941-42 est aussi une illustration évidente de ce théorème.
De retour à l'été 2015, il ne me reste plus qu'à vous souhaiter d'agréables vacances en notre compagnie.

Yannis Kadari

4 **Le Blindorama**

Cuba
1939 - 1945

Gouvernée par le colonel Batista, l'île de Cuba, en dépit de la sympathie de son dirigeant pour le régime du général Franco, reste dans la sphère d'influence américaine et déclare la guerre à l'Axe au lendemain de l'agression de Pearl Harbor. La livraison par Washington de chars Marmon-Herrington et M3A1 Stuart autorise Batista à nourrir de grands projets militaires, qui s'apparentent à une véritable folie des grandeurs !

6 **1941-1942 BATAILLE**

L'apocalypse à l'est !
La bataille de Moscou, 2re partie

Décembre 1941. La *Wehrmacht* épuisée est aux portes de Moscou. Malgré l'optimisme démesuré affiché par le maréchal von Bock, qui pense encore pouvoir entrer le premier dans le Kremlin à la tête de troupes exsangues, les dernières tentatives allemandes de pénétrer dans la capitale de Staline échouent. Et c'est bientôt à l'Armée rouge elle-même de contre-attaquer violemment et de remporter un succès décisif. Cédric Mas revient sur l'aboutissement de la bataille de Moscou et en tire les conclusions.

14 **1944 UNITÉ**

L'hiver le plus long
La brigade blindée tchécoslovaque devant Dunkerque

Formé à partir d'exilés tchécoslovaques, pour certains vétérans d'Afrique du Nord, le *1st Czechoslovak Independent Armoured Brigade Group* est affecté par Montgomery au siège de Dunkerque, fermement tenu par une importante garnison allemande jusqu'en mai 1945. Les huit mois de combats qui suivent sont l'occasion pour les Tchécoslovaques de faire parler la poudre avec leurs chars Firefly et Cromwell…

28 **1939-1945 TACTIQUE**

Les Amants Terribles
Panzer III et *Panzer IV* : un tandem indissociable

À l'inverse des autres belligérants qui conçoivent un modèle de char par type de mission, les Allemands pensent leurs matériels en tant qu'ensemble complémentaire. Le Panzer III est ainsi élaboré pour éliminer la menace représentée par les chars adverses, alors que le Panzer IV a un rôle d'appui direct et doit juguler les points de résistance de l'infanterie et des unités antichars ennemis. Hugues Wenkin nous offre une étude poussée sur ce tandem de choc au gré des évolutions de la Seconde Guerre mondiale.

44 **1943 BATAILLE**

La bataille de Ponyri
L'autre enfer de la bataille de Koursk

S'il est vrai que les récits de guerre usent et abusent de comparaisons parfois creuses, il n'en reste pas moins que lors de la grande offensive de Koursk, les combats pour la localité de Ponyri, l'une des clefs essentielles du flanc Nord, présentent pendant plusieurs jours un caractère d'acharnement digne de la bataille de Stalingrad. Moins connu que le spectaculaire choc blindé de Prokhorovka, Ponyri constitue l'autre grand choc de Koursk, une lutte éperdue illustrant la grande transition stratégique de l'été 1943.

58 **1941-1942 BATAILLE**

Le nid de guêpes de Singling / Sherman (*4th Armored Division*) *VS* Panther (*11. Panzer-Division*)

Engagée au feu depuis le 10 novembre, partie de la région de Nancy, la *4th Armored Division* a connu une progression lente et difficile vers les frontières occidentales du Reich, non seulement du fait de la résistance allemande mais aussi d'une météo peu clémente. Toutefois, l'affaire de Singling semble ne présenter aucune difficulté pour les « *Tankers* », du moins, à première vue…

74 **ACTUALITÉ**

Le matériel moderne de l'Armée allemande

En 2015, la *Bundeswehr* est confrontée à plusieurs défis. Sur le théâtre d'opérations européen, elle doit tenir compte des vives tensions entre l'Ukraine et la Russie tout en se tenant prête à être projetée à l'extérieur de ses frontières dans le cadre de missions de maintien de la paix. Deux cas de figure qui nécessitent des équipements différents. Retour sur les matériels modernes d'une Armée allemande qui doit désormais tenir compte aussi bien des T-14 Armata russes que des engins explosifs improvisés utilisés par les insurgés.

Retrouvez toute l'actualité des éditions Caraktère sur Facebook et Twitter :
http://facebook.com/editions.caraktere
http://twitter.com/caraktere

RETROUVEZ BATAILLES & BLINDÉS, AIR COMBAT ET LOS! EN NUMÉRIQUE
sur l'App Store Apple, Google Play et Kindle Amazon.

Un magazine Caraktère en numérique, c'est : une version enrichie, l'ensemble des numéros, même ceux épuisés, disponibles à tout moment sur votre tablette ou smartphone.

© Copyright Caraktère. Toute reproduction ou représentation intégrale ou partielle, par quelque procédé que ce soit, des pages publiées dans la présente publication, faite sans l'autorisation de l'éditeur est illicite et constitue une contrefaçon. Seules sont autorisées, d'une part, les reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective et, d'autre part, les analyses et courtes citations justifiées par le caractère spécifique ou d'information de l'œuvre dans laquelle elles sont incorporées. Loi du 11.03.1957, art. 40 et 41; Code Pénal, art. 425.

Une lettre d'information accompagne votre magazine. Cette dernière est réservée aux abonnés et clients VPC.

Bataille & Blindés n°68
Août / Septembre 2015
ISSN : 1765-0828

Magazine bimestriel édité par
Caraktère SARL
Résidence Maunier
3120, route d'Avignon
13090 Aix-en-Provence
SARL au capital de 60 000 euros
RCS de Marseille 450 657 168

www.caraktere.com

Service Commercial : 04 42 21 06 76
Télécopie : 09 70 63 19 99
contact@caraktere.com

Commission paritaire : en cours
Dépôt légal (BNF) : à parution

Directeur de la publication
et rédacteur en chef : Y. Kadari
Secrétaire de rédaction : Y. Mahé
Correctrice : B. Watellier
Relations clients : E. Teuma Léna

Direction Artistique : A. Gola
Infographie : M. Mioduszewska - A. Ricard
N. Bélivier, V. Deraze

Service des ventes et réassort : *à juste Titres*
à juste Titres Téléphone : 04 88 15 12 40

Responsable de la publication pour la Belgique :
Tondeur Diffusion
Avenue F. Van Kalken, 9
1070 Anderlecht – Belgique

Imprimé en France par / Printed in France by :
Imprimerie CPI Aubin Imprimeur - Ligugé

1939 - 1945

Cuba

En 1940, les élections présidentielles à Cuba portent au pouvoir, pour son premier mandat (le second, en 1952, le sera à la suite d'un coup d'État), le très influent colonel Fulgencio Batista, chef d'état-major de l'armée (*Ejército Constitucional Cubano*). Bien qu'admirateur du général Franco, celui-ci ne tarde pas à se rapprocher des États-Unis et engage son pays en guerre contre l'Axe dès le lendemain de l'attaque de Pearl Harbor, le 8 décembre 1941.

Profils couleurs © M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2015

Par **Yann Mahé**

La Havane déclare la guerre au Japon – il est le premier pays d'Amérique latine à le faire –, puis à l'Allemagne et à l'Italie trois jours plus tard. Si la contribution de la petite Marine cubaine à la défense des Antilles face aux *U-Boote* (avec le célèbre épisode du chasseur de sous-marins *CS-13* envoyant par le fond l'*U-176* en mai 1943) demeure l'épisode le plus connu de la participation de La Havane à l'effort de guerre allié, la place occupée par l'Armée du pays est plus anecdotique, même si elle dispose d'une petite composante blindée.

CHARS ACQUIS VIA LE LEND-LEASE

Il est vrai que les forces terrestres de Cuba ont un caractère davantage paramilitaire, la petite armée de Terre (16 000 hommes répartis en huit régiments et quelques batteries d'artillerie armées de vieux canons de 75 mm et des batteries côtières aux antiques pièces d'origine espagnole) étant secondée par une garde rurale de 4 600 hommes et la gendarmerie, forte de 3 700 agents. Pas de quoi venir en aide de façon décisive aux Alliés. Par ailleurs, la sécurité de Cuba est garantie par la forte présence américaine à Guantanamo, base des *Marines* située au sud-est de l'île, qui accueille notamment la *3rd Tank Company* de l'*USMC* à partir de novembre 1940. Du reste, si une invasion germano-allemande ou *a fortiori* japonaise est fort peu probable, Batista se porte acquéreur en 1942, auprès de l'*US Ordnance Department*, de huit chars Marmon-Herrington CTMS-ITB. Ces « Three Dutch Man » **Tanks, comme les** appellent les Américains (car ayant surtout été **destinés jusqu'ici** aux troupes coloniales des Indes, Antilles et Guyane **néerlandaises),** d'un poids de 11 tonnes, sont armés en tourelle d'un canon Bofors de 20 mm et de trois mitrailleuses Browning. En dépit d'une vitesse de pointe de 48 km/h, ces engins sont peu à l'aise sur terrain accidenté et souffrent d'un blindage peu épais.

PROJET D'INVASION DE L'ESPAGNE !

Aussi, La Havane obtient-elle plus tard dans l'année la cession par les États-Unis, dans le cadre de la loi du prêt-bail, de 24 chars légers M3A1 Stuart qui, après leur réception au cours de l'année 1943, sont tous affectés au *Regimiento de Columbia*. Le bond qualitatif obtenu par l'*Ejército Constitucional Cubano* avec ces matériels armés d'un canon de 37 mm, mieux blindés et plus performants, permet au colonel Batista de planifier des projets militaires fous : il propose ainsi, au tout début de 1943, de mettre sur pied un corps expéditionnaire composé de contingents américains et d'Amérique latine afin d'envahir l'Espagne franquiste, dont la belligérance bienveillante à l'égard de l'Axe porte préjudice à la cause alliée !

À côté de ces chars, l'Armée cubaine reçoit plusieurs centaines de camions Dodge, GMC ainsi que des Jeep.

Les chars de l'*Ejército Constitucional Cubano* n'auront pas l'occasion de connaître le feu contre l'Axe, et c'est contre les guérilleros castristes que Stuart et Marmon-Herrington tireront leurs premiers obus en opération lors de la révolution cubaine qui débute en 1953. ■

Marmon-Herrington CTMS-ITBI
Unité inconnue
Ejército Constitucional Cubano
La Havane, Cuba, septembre 1942

Vitesse max. : 48 km/h
Autonomie : 100 km
Blindage : 15-25 mm
Poids : 11,3 t

M3A1 Stuart
Regimiento de Columbia
Ejército Constitucional Cubano
La Havane, Cuba, décembre 1943

- **Puissance :** 250 cv
- **Vitesse max. :** 57 km/h
- **Autonomie :** 113 km
- **Blindage :** 15-43 mm
- **Poids :** 14,7 t

GMC CCKW-353
Regimiento No. 1
Ejército Constitucional Cubano
Oriente, Cuba, janvier 1944

- **Puissance :** 91 cv
- **Autonomie :** 482 km
- **Vitesse max. :** 72 km/h
- **Poids :** 4 t

Willys MB Jeep
Unité de la *Guardia Rural*
Ejército Constitucional Cubano
La Tomatera, Cuba, juin 1945

- **Puissance :** 60 cv
- **Vitesse max. :** 105 km/h
- **Autonomie :** 483 km
- **Blindage :** sans
- **Poids :** 1,04 t

Dodge T214 Truck, 3-4-Ton, WC-52
Escuela de Cadetes
Ejército Constitucional Cubano
La Havane, Cuba, septembre 1943

- **Puissance :** 93 cv
- **Autonomie :** 386 km
- **Vitesse max. :** 87 km/h
- **Poids :** 0,8 t

L'APOCALYPSE À L'EST !

L'équipage de ce KV-1 est prêt à affronter l'envahisseur fasciste. Le slogan sur la tourelle, « Bonne année », pourrait même être interprété comme parfaitement ironique à l'intention des Allemands !
RIA-Novosti

LA BATAILLE DE MOSCOU, 1941-42 (2e PARTIE)

Au tout début du mois de décembre 1941, l'*Ostheer* est arrivée en bout de course. Ses éléments de tête ne sont plus qu'à 35 km du centre-ville de Moscou, mais leurs effectifs sont exsangues : les *Panzer* ne se comptent plus que sur les doigts de la main, les hommes sont épuisés, le ravitaillement ne suit plus, et la résistance de l'Armée rouge se fait plus dure, d'autant qu'elle perçoit d'importants renforts. Mais la plupart des généraux allemands restent inflexibles : chacun persiste à vouloir être le premier à prendre le Kremlin !

Par Cédric Mas

Sauf mention contraire, toutes photos Archives Caraktère / Profils couleurs © M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2015

LA DERNIÈRE OFFENSIVE ALLEMANDE

Sentant son objectif lui échapper, aveuglé par ses désirs de gloire, le *Generalfeldmarschall* Fedor von Bock, commandant du groupe d'armées « Centre » (*Heeresgruppe* « Mitte »), en perd toute patience et ordonne une attaque frontale contre Moscou au mépris des ordres de Berlin.

La *4. Armee* du *Generalfeldmarschall* von Kluge constitue le dernier va-tout de Bock. Estimant que celle-ci est restée passive depuis plusieurs semaines, il la juge capable d'emporter la décision. Mais l'épuisement des unités allemandes est général, comme en témoigne la situation de la *260. Infanterie-Division* qui n'a plus, au 1er décembre, que 2 000 hommes en état de combattre [1]. Ce qui est bien trop peu pour une quelconque opération offensive… Pourtant, Kluge doit céder face à l'insistance de son supérieur et ordonne à regret l'assaut contre les lignes ennemies à l'ouest de Moscou. Il planifie donc trois attaques d'infanterie faiblement appuyées par des blindés contre les positions les plus solides du front soviétique, qui sont préparées en profondeur, renforcées d'unités antichars et avec une importante densité en artillerie.

L'assaut allemand est lancé le 1er décembre et il échoue partout, sauf à Naro-Fominsk, où les unités de la 1re division motorisée de la Garde cèdent et laissent le champ libre aux hommes de la *258. Infanterie-Division* et de la *3. Infanterie-Division (mot.)* sur quelques kilomètres. Bock jubile en pensant avoir percé les défenses, mais la contre-attaque rapide et brutale de tanks soviétiques accompagnés de bataillons de skieurs encercle les pointes allemandes à Aprelevka. Si les *Landser* parviennent à se dégager et à regagner leurs lignes le 3 décembre, leur repli consacre l'échec cuisant de l'offensive de Kluge, que beaucoup ont critiqué pour sa mollesse, alors que la balance des forces penche désormais clairement en faveur des Soviétiques.

À l'état-major du groupe d'armées « Centre », la tension est à son comble, car Bock refuse de prendre conscience de sa situation et s'entête à ordonner de nouvelles attaques ! Il pense encore que les Russes sont à la limite de l'effondrement et qu'un dernier effort sera décisif. En rameutant ses derniers *Panzer*, il veut lancer un assaut frontal contre Moscou, ce qui suppose l'accord d'Hitler, qui s'est pourtant toujours montré hostile à une telle opération. Malgré de nombreux contacts avec Berlin entre le 3 et le 5 décembre, le maréchal n'obtiendra jamais cette autorisation. Son aveuglement est confirmé par un échange avec le *Generaloberst* Jodl, chef d'état-major de la *Wehrmacht*, le 3 décembre 1941, alors qu'il insiste pour une nouvelle attaque directe contre la capitale soviétique : « *malgré les circonstances adverses, je n'ai pas perdu espoir. Il existe encore une possibilité de prendre la ville de Moscou. Le dernier bataillon emportera la décision* ! »

Or, à cette date, ce n'est pas en bataillons mais en armées entières qu'en face les Soviétiques concentrent leurs forces autour de leur capitale…

▲ Illustration des difficultés de ravitaillement de l'Armée allemande au cours de l'hiver 1941-42. Un canon d'assaut *StuG III* et un semi-chenillé d'observation d'artillerie *Sd.Kfz. 253* de la *Sturmgeschütz-Abteilung 192* immobilisés par la chute d'un pont en rondins au sud de Moscou en novembre 1941.

[1] 539 hommes pour le 480e régiment d'infanterie et 547 pour le 460e régiment d'infanterie, les données manquent pour le 470e régiment, cf. W. Haupt, Geschichte der 260. Infanterie-Division, Podzun-verlag, 1970, p. 110.

▼ Mitrailleurs d'un bataillon de skieurs soviétiques transportant leur Maxim M1910 sur un traîneau. Très mobiles, ces unités légères sont idéales pour infiltrer les lignes allemandes sur terrain neigeux. Leur emploi cause beaucoup de difficultés à l'*Ostheer*.

◀ Confrontés à la menace des skieurs de l'Armée rouge, les Allemands mettent précipitamment sur pied des unités identiques qui flanquent très souvent les *Panzer* au cours de leur progression… quand le moteur de ceux-ci résiste au froid et démarre, ce qui est très loin d'être toujours le cas.

▶ Ces chars rapides BT-7 défilent sur la place Rouge le 7 novembre 1941 à l'occasion de la commémoration de la Révolution d'octobre, avant de filer directement sur le front moscovite.
DR

▼ Ce *Panzer III Ausf. J* est, semble-t-il, déployé en protection d'un hameau occupé par une unité allemande. Les effectifs humains et matériels de la *Heer* se réduisent comme peau de chagrin, et la dernière offensive de la *4. Armee*, menée par Kluge sur ordre de Bock, a tout, dans les faits, d'une tentative désespérée, quand bien même le second croit sincèrement pouvoir encore emporter la capitale soviétique…

L'ÉCHEC ALLEMAND DEVANT MOSCOU

L'offensive allemande s'arrête finalement le 5 décembre 1941, sans avoir atteint ses objectifs. La logistique ne suit plus, les hommes sont épuisés, les effectifs réduits à des niveaux inconnus jusqu'ici. À titre d'exemple, la *4. Panzer-Division* a deux régiments d'infanterie motorisée n'alignant plus que 909 hommes pour le 4e et 896 pour le 114e, le 6e bataillon motocycliste n'en comptant désormais que 375 ! La division n'a plus que deux canons antichars de *3,7cm* en état de marche au soir, alors que le thermomètre descend à -32° ! [2] En effet, à partir du 5 décembre, les températures passent en dessous de -30°, accablant les organismes déjà éreintés par six mois de campagne ininterrompue, mais bloquant aussi les mécanismes des armes et des moteurs. Les animaux de trait des divisions allemandes, peu habitués à de tels froids, meurent en masse, tandis que les locomotives amenées du *Reich* gèlent et s'arrêtent. L'hiver 1941-42 est l'un des plus terribles de la décennie. De fait, toute l'Armée allemande stoppe instantanément, dans la mesure où chaque mouvement, chaque ravitaillement, chaque relève d'unités exige des efforts insensés.

TYPE D'UNITÉS	NOMBRE EN DÉCEMBRE
Bataillons de skieurs	84 bataillons (et 77 autres en janvier 1942)
Bataillons d'aérosans [4]	18 en janvier 1942
Division de cavalerie (4 200 hommes)	76 divisions (entre juillet et décembre)
Division de cavalerie allégée (3 600 hommes)	6 divisions
Corps parachutistes	5 nouveaux corps
Bataillons de chars à 36 engins	36 en octobre, 100 en janvier 1942

LA CONTRE-OFFENSIVE SURPRISE SOVIÉTIQUE

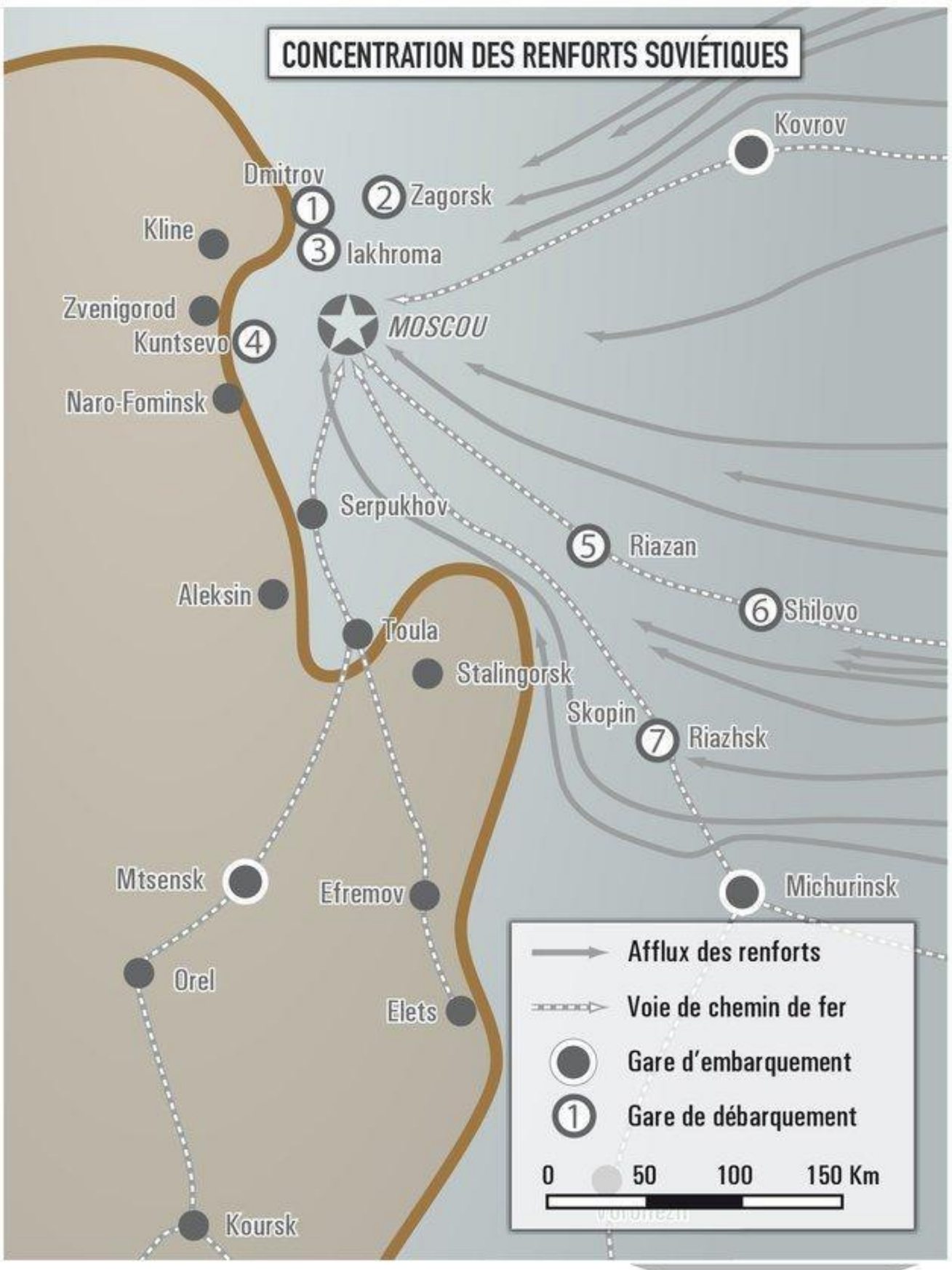
Et c'est justement le moment où, par une coïncidence historique, le général Joukov lance une nouvelle contre-attaque visant les pointes menaçant Moscou. Malgré une situation en apparence désespérée, et avec un sang-froid qui tranche avec l'aveuglement passionnel qui s'empare alors des chefs allemands, la *Stavka* commence, dès la fin novembre, à travailler sur une contre-offensive pour dégager Moscou. Les préparatifs sont rapides, et le plan est simple et peu ambitieux : il faut avant tout « donner de l'air » aux défenseurs de la capitale en réduisant les saillants au nord et au sud. Instruits par leurs nombreux échecs, mais aussi par les récents succès à Tikhvine et à Rostov, les Soviétiques concentrent des moyens importants et définissent des objectifs modestes.

[2] Kriegstagebuch, 4 dezember 1941, p. 320.

[3] Cf. Glantz, *Colossus reborn*, Kansas University Press, p. 74.

[4] Autoneige propulsée par une hélice d'avion et se mouvant sur des skis.

La surprise est totale : tandis que les Allemands croient avoir en face d'eux un adversaire prêt à s'effondrer, la réalité est totalement différente. Entre octobre et décembre 1941, ce ne sont pas moins de 11 armées de réserve que la *Stavka* est en mesure de créer et de concentrer autour de Moscou et à Rostov (dans le secteur Sud) [3] ace à des forces squelettiques soumises à des contraintes climatiques extrêmes va suffire à emporter la décision, dans des proportions qui vont surprendre les Soviétiques eux-mêmes. L'urgence et le manque de moyens matériels et humains amènent l'Armée rouge à privilégier les petites unités tactiques plutôt que les grandes formations trop difficiles à manier :



1 29e, 47e, 50e, 55e, 71e brigades de fusiliers (23-30 novembre 1941)

2 64e et 84e brigades de fusiliers (27 novembre - 5 décembre)

3 31e brigade de fusiliers, 331e et 352e divisions de fusiliers (2 - 8 décembre)

4 31e et 35e brigades de fusiliers (1er - 8 décembre)

5 239e, 322e et 330e divisions de fusiliers, 75e division de cavalerie (17 novembre - 2 décembre)

6 324e division de fusiliers (4 décembre)

7 84e brigade de fusiliers, 323e et 326e divisions de fusiliers, 57e division de cavalerie (1er - 4 décembre)

Or, ce type d'unités engagées (skieurs, aérosans, cavaliers et parachutistes) vont permettre aux Soviétiques de dominer en mobilité les Allemands, créant une situation totalement inédite.

Joukov reçoit donc, le 1er décembre, l'ordre de contre-attaquer. Au sud, il exploite alors la poussée du 1er corps de cavalerie de la Garde contre Guderian, mais il reporte au nord les opérations jusqu'au 6 afin de parfaire sa concentration. S'infiltrant dans les espaces entre les postes ennemis, les *Frontoviki* s'avancent inexorablement, jouant de leur supériorité numérique aux points clés et de leur mobilité par grand froid.

En attaquant les unités allemandes dès le lendemain de l'arrêt de leur offensive, les Soviétiques frappent moralement leur ennemi, pris au dépourvu sur des positions précaires.

Les effets sont immédiats : les *Landser*, épuisés par des mois d'efforts constants, s'effondrent sous la pression des colonnes soviétiques. Si les effectifs sont à peu près équilibrés, Joukov a l'initiative et dispose de l'avantage d'un matériel plus adapté au froid terrible, ainsi que de la proximité logistique de Moscou.

▲ Belle vue d'un *aerosan* (qui peut se traduire par « traîneau aérien ») soviétique capturé et réemployé par les Allemands. Ce type d'autoneige propulsée par une hélice d'avion était utilisé pour les liaisons et les patrouilles ou les reconnaissances en situation de froid extrême.

▲ Joukov contre-attaque ! *Frontoviki* accompagnant un T-26 lancé dans le nettoyage d'une position allemande. DR

▼ Ce sous-officier, à bord de son *Befehlspanzer III* (*Panzer III* de commandement, reconnaissable à l'antenne cadre sur la plage arrière), a encore le sourire. Mais face à la violence de la contre-offensive de l'Armée rouge, il ne le conservera pas bien longtemps…

LA DÉFAITE FINALE DU GROUPE D'ARMÉES « CENTRE »

Dès le premier jour, l'ensemble des armées allemandes de la *Heeresgruppe* « Mitte » est mis sous pression, et tous leurs commandants se tournent vers Bock pour obtenir des renforts. Or, le groupe d'armées « Centre » n'a plus de réserve ! Plus grave, les chefs eux-mêmes s'effondrent moralement et physiquement, comme le général Weichs, chef de la *2. Armee*, qui tombe malade alors que son front est percé en plusieurs endroits [5]. La panique se répand dans les rangs des troupes, l'épuisement physique associé à la brutale chute du moral aggravant encore la situation. Les Soviétiques semblent partout. Les partisans déclenchent plusieurs opérations importantes sur les arrières. Certains rapports parlent même d'unités britanniques ou américaines engagées, ce qui alarme Bock lui-même ! N'ayant aucune réserve, chaque armée doit se débrouiller avec ses seuls moyens pour contenir les percées ennemies. De plus, il faut retirer aux unités de première ligne, déjà réduites à portion congrue, des hommes pour lutter contre les partisans, dont le nombre est démultiplié par les exactions allemandes et les privations auxquelles sont soumises les populations dans les zones occupées. Les effectifs des unités motorisées, les plus exposés aux contraintes climatiques et logistiques liées au chaos régnant alors sur les fronts et les arrières du groupe d'armées « Centre », fondent encore. La *7. Panzer-Division* passe ainsi de 52 chars au 1er décembre à 8 au 30 décembre, avec 12 canons antichars et 8 blindés légers dans les rangs du 37e bataillon de reconnaissance [6].

Constatant sur les cartes le recul de ses forces, Hitler exige des explications. Bock est alors piégé : après avoir poussé Berlin à poursuivre l'offensive, il doit maintenant constater qu'il a épuisé ses forces. Il propose de replier ses unités sur une ligne Gomel–Moguilev–Vitebsk.

Brauchitsch est envoyé, le 13 décembre, à l'état-major du groupe d'armées « Centre », puis il rend visite à Kluge et Guderian le lendemain, tandis que Schmundt, l'adjudant personnel du *Führer*, arrive pour aviser de l'état de santé de Bock. La gravité de la situation est telle, qu'à la suite de cette mission, Hitler consentira, le 14 décembre, sur l'insistance de Schmundt, à autoriser des replis limités pour raccourcir les lignes et libérer des unités.

LES SOVIÉTIQUES ÉTENDENT LEUR CONTRE-OFFENSIVE

Dans le même temps, la météo s'améliore. Surpris par l'ampleur des résultats de leurs premières contre-attaques, Staline exige, à partir du 17 décembre, l'extension de l'offensive sur toute l'étendue du front. Toutes les réserves de l'Armée rouge sont engagées, y compris les parachutistes, qui vont être sacrifiés dans des opérations mal montées sur les arrières allemands.

La situation du groupe d'armées « Centre » est rapidement critique, et Schmundt, qui est resté sur place, rappelle donc Hitler pour l'informer du développement de la crise et obtenir l'autorisation d'un repli plus important. La réponse du *Führer* est immédiate : « *tenir et combattre ! Plus un pas en arrière !* » Le lendemain, Hitler remplace Brauchitsch et prend lui-même le commandement de l'*OKH*. Il envoie des renforts

Panzer III Ausf. J kurz
Panzer-Regiment 33
11. Panzer-Division
Secteur du canal Moscou–Volga, Union soviétique, janvier 1942

prélevés de France au groupe d'armées « Centre », tout en confirmant ses ordres de ne plus reculer.
La généralisation de l'offensive des Soviétiques, qui amène une dispersion de leurs efforts, et une réduction de la pression exercée accordent toutefois un répit aux Allemands, qui peuvent concentrer leurs faibles forces sur les menaces les plus graves. Abandonnant toute idée de rétablir un front continu, le commandement allemand va en revanche profiter de sa supériorité en artillerie et de l'amélioration de son ravitaillement liée à la stabilisation du front pour défaire en détail les unités soviétiques isolées et mal soutenues.
Il faut dire que passées les premières paniques, les Allemands improvisent rapidement pour optimiser l'emploi de leurs armes et adoptent les tactiques adéquates. Les unités sont regroupées autour des villages, et des réserves sont reconstituées pour protéger les axes vitaux, abandonnant le reste du terrain aux colonnes soviétiques, qui s'y dispersent. Les combats dégénèrent en une série d'assauts désordonnés et de contre-attaques de la *Heer*, organisés à partir d'unités isolées que les Soviétiques ont laissées de côté pour privilégier les avances en profondeur.
Le front devient d'une grande complexité, les deux camps étant imbriqués l'un dans l'autre. Les partisans attaquent autour de Smolensk et de Rjev, renforcés par de nombreux parachutages, qui sont dispersés sur de grandes étendues en pure perte, face à des Allemands bien concentrés. L'offensive générale de l'Armée rouge sur un large front empêche la coordination et la concentration de moyens qui avaient été si décisives les premiers jours. Pourtant, la situation reste extrêmement tendue pour les Allemands, qui sont très vulnérables.

MOSCOU : UN ÉCHEC DES GÉNÉRAUX ALLEMANDS

Ayant échoué devant Moscou et sentant la situation lui échapper, Bock rappelle avec insistance, depuis plusieurs jours, sa santé fragile. Et le 18 décembre, le maréchal obtient l'autorisation de prendre un congé, quittant ses hommes au pire moment de la bataille. L'attitude de cet officier d'état-major, de la plus pure tradition prussienne, se révèle particulièrement choquante, et il porte sans aucun doute une lourde part de responsabilité dans l'échec final allemand devant la capitale soviétique. En outre, bien qu'opposé aux mesures raciales et criminelles prises par les nazis contre les civils derrière le front, il les a appliquées sans discuter. Bock est l'archétype de l'officier allemand, exécutant peu scrupuleux du nazisme [7], mais si prompt à se réfugier dans un rôle purement « technique » pour échapper à ses responsabilités morales… Le remplacement de Bock par Kluge est le premier d'une longue série de limogeages, puisque Hitler renvoie l'ensemble des chefs du secteur : Guderian, Hoth, Hoepner sont aussi remerciés, laissant la place à une nouvelle génération de chefs plus « défensifs », comme Model.
Les combats vont se poursuivre durant tout l'hiver 1941-42, malgré des conditions climatiques extrêmes. Mais l'offensive générale soviétique se heurte maintenant à une défense habile des Allemands. Il est vrai que les deux camps sont épuisés, et que la surprise initiale ainsi que la crise morale qu'elle a engendrée dans l'*Ostheer* sont passées. Les combats se résument désormais à des attaques frontales de l'Armée rouge, que les Allemands parviennent aisément à contenir. Les pertes sont importantes du côté soviétique, principalement du fait du manque d'entraînement des unités. Joukov doit ainsi intervenir, émettant une directive prohibant des assauts aussi inutiles et préconisant des infiltrations et des manœuvres par les flancs. Jusqu'à la fin du mois de janvier 1942, la bataille se poursuit, usant les effectifs soviétiques sans résultats tangibles ; mais à partir de la mi-février, la situation est stabilisée, le groupe d'armées « Centre » ayant circonscrit les principales brèches grâce aux renforts rameutés de toute l'Europe occupée…
Pourtant, Staline s'entête à son tour, exigeant la poursuite des avances : il imagine les Allemands au bord de l'effondrement. À son initiative, les attaques se multiplient, complexes et sanglantes. Ce n'est qu'en avril 1942 que le Vojd accepte de cesser les opérations offensives, au cours desquelles, après de remarquables succès initiaux, les Soviétiques ont surtout montré leurs limites : le chemin de Moscou à Berlin est encore long…

▼ En dépit d'une situation tournant rapidement en leur défaveur, les Allemands organisent d'excellents points de résistance autour de villages, ce T-26 s'étant heurté à l'un d'entre eux…

[5] Il est remplacé en urgence par le général Schmidt.

[6] Il s'agit de 8 Panhard capturés sur les Français, cf. Anlage 2 zum Zustandbericht der 7. Pz.Div. vom 31.12.1941.

[7] Outre l'extermination des Juifs et les mauvais traitements des prisonniers, Bock est au courant des projets d'extermination des populations civiles par la famine, conçus dès le printemps 1940, et qui sont encore évoqués avec détails lors de la conférence d'Orsha du 13 novembre 1941 avec le chef du ravitaillement allemand, le quartier-maître général Wagner.

▼ Cette colonne mêlant T-26 et T-34 a été anéantie par les Allemands lors d'une contre-attaque. Les engins semblent abandonnés, peut-être sont-ils tombés dans une embuscade, comme le suggère leur position assez ordonnée sur la route. DR

CONCLUSION

La bataille de Moscou marque un tournant et fait figure d'apocalypse pour les deux camps [8]. Elle consacre en effet la fin de la suprématie des *Panzer* : avec l'échec quasi simultané du siège de Tobrouk en Libye, Moscou signe la première défaite stratégique des Allemands depuis le début de la guerre. Si « Barbarossa » a échoué à l'est de Smolensk début septembre 1941 [9], l'échec de l'opération « Taifun » marque la fin de l'espoir de gagner rapidement la guerre à l'Est, condition *sine qua non* pour permettre à la *Wehrmacht* de réagir par la suite face au bloc anglo-saxon, renforcé par l'entrée en guerre des États-Unis contre le *Reich* le 8 décembre 1941

S'il y aura bien d'autres tournants sur l'*Ostfront*, c'est avant tout à Moscou qu'Hitler perd son pari, et par conséquent le conflit, puisqu'il va être contraint de mener la guerre sur deux fronts, situation qu'il redoutait tant (et qui a été fatale à l'Allemagne en 1914-18).

Cette bataille consacre à la fois l'échec du « Blitzkrieg », la révélation de la fragilité de l'Armée allemande, incapable de s'extraire de la dimension tactique, mais aussi les forces et faiblesses des Soviétiques. L'Armée rouge démontre ainsi une capacité inimaginable à encaisser les pertes – rappelons qu'au début du mois d'octobre, elle a subi à Briansk et Viazma ses plus graves défaites de toute la guerre –, mais elle parvient pourtant à se redresser de façon spectaculaire grâce à la mobilisation de toute la nation, sans égard pour les souffrances endurées. La gestion des réserves par la *Stavka* à la fin novembre et au début décembre 1941 préfigure les batailles futures, et particulièrement celle de Stalingrad. Enfin, les Soviétiques ont montré une grande capacité d'adaptation face à un ennemi au départ bien plus expérimenté.

Toutefois, les opérations devant Moscou de janvier à avril 1942 témoignent aussi du chemin qu'il reste encore à parcourir au commandement soviétique pour hisser l'Armée rouge à la hauteur de la *Wehrmacht*. Outre les problèmes d'équipement et d'entraînement, les généraux russes réalisent que leur art opératif est encore totalement déconnecté de leurs capacités réelles. La dichotomie entre la pensée militaire soviétique, très en avance sur son temps, et le potentiel des unités en termes de manœuvre et d'opération est trop importante. L'intuition de Semion Timochenko, lorsqu'il s'opposait à Toukhatchevski au milieu des années 1930, se révèle confirmée dans les faits : l'Armée rouge n'a pas, en 1941, le niveau pour appliquer sur le terrain les préceptes dégagés par la théorie opérative. Et toute la guerre à l'Est peut être relue à l'aune de l'acquisition progressive par les Soviétiques de cette capacité à mettre en œuvre une théorie trop innovante en 1941. La bataille de Moscou marque la première étape de cette évolution progressive.

En face, les Allemands parviennent pourtant à donner le change en exploitant cet écart entre des opérations planifiées à l'échelle opérationnelle, mais qui se réduisent encore devant Moscou, et une série d'attaques frontales de masses sous-équipées et mal instruites disloquées par les mitrailleuses allemandes.

Enfin, il convient d'aborder les deux questions fréquemment posées sur cette bataille. La *Wehrmacht* pouvait-elle prendre Moscou en 1941 ? Si l'on examine les positions et les effectifs en place au début octobre, il est évident que le groupe d'armées « Centre » de Bock avait les capacités de menacer la capitale soviétique. Il eut fallu pour cela définir clairement la ville de Moscou comme l'objectif, en ignorant les opportunités d'encerclement des forces ennemies, pour foncer par les voies les plus rapides vers la capitale. Cela aurait-il été suffisant pour prendre une ville que les Soviétiques étaient déterminés à défendre immeuble par immeuble ? Nul ne peut le savoir. En revanche, il est possible de relever que l'obstination de Bock en novembre à prendre Moscou est trop tardive. À ce moment de la bataille, il a placé ses forces dans une situation qui ne leur permet plus, faute de réserves, de tenir tête à la contre-offensive soviétique.

Au-delà de la météo et de l'absence des effets d'hiver pour la troupe, bloqués à Varsovie faute de trains en nombre suffisant, c'est avant tout l'aveuglement, doublé d'une certaine suffisance du commandement allemand, qui a amené à la défaite dès le 6 décembre 1941. En refusant de croire les Soviétiques capables d'engager de nouvelles réserves et en poursuivant avec des forces épuisées l'assaut contre Moscou, les généraux des armées de la *Heeresgruppe* « Mitte » portent une grande partie de la responsabilité de l'échec, face à Hitler qui, rappelons-le, hésitait dès le mois de novembre à poursuivre l'avance sur une ville qui ne l'intéressait pas.

Enfin, le *Führer* a-t-il sauvé l'Armée allemande en refusant toute idée de repli lors de l'hiver 1941 ? La chronologie des faits et l'examen attentif des mouvements sur le terrain montrent que cet ordre n'eut aucun impact réel sur les opérations de retraite en cours ou ultérieures.

▲ Camouflage de circonstance (avec des blocs de glace) pour ce char léger T-60 en position fixe, ayant pour armement principal un canon de 20 mm TNSh. Coll. Ashuraliev

[8] Rappelons qu'étymologiquement, l'apocalypse est une révélation.

[9] Cf. la these de David Glantz, développée notamment dans sa série de livres « Barbarossa Derailed, The Battle for Smolensk ».

▼ L'une des spécialités de l'Armée rouge : le transport des fantassins d'accompagnement en grappes sur la plage arrière des chars, en l'occurrence ici un KV-1. Les *Frontoviki* sont parfaitement vêtus pour l'hiver. Ria-Novosti

▲ Une colonne blindée allemande traverse un village recouvert de neige. Au premier plan, un *Panzer 38(t)*, suivi d'un *StuG III kurz*, vraisemblablement une *Ausf. C/D*. Les machines ont reçu un badigeon blanc en guise de camouflage hivernal, ce qui, en Union soviétique, durant l'hiver 1941-42, est relativement rare du côté allemand. Mieux, ce lavis a tenu, ce qui est encore moins commun !

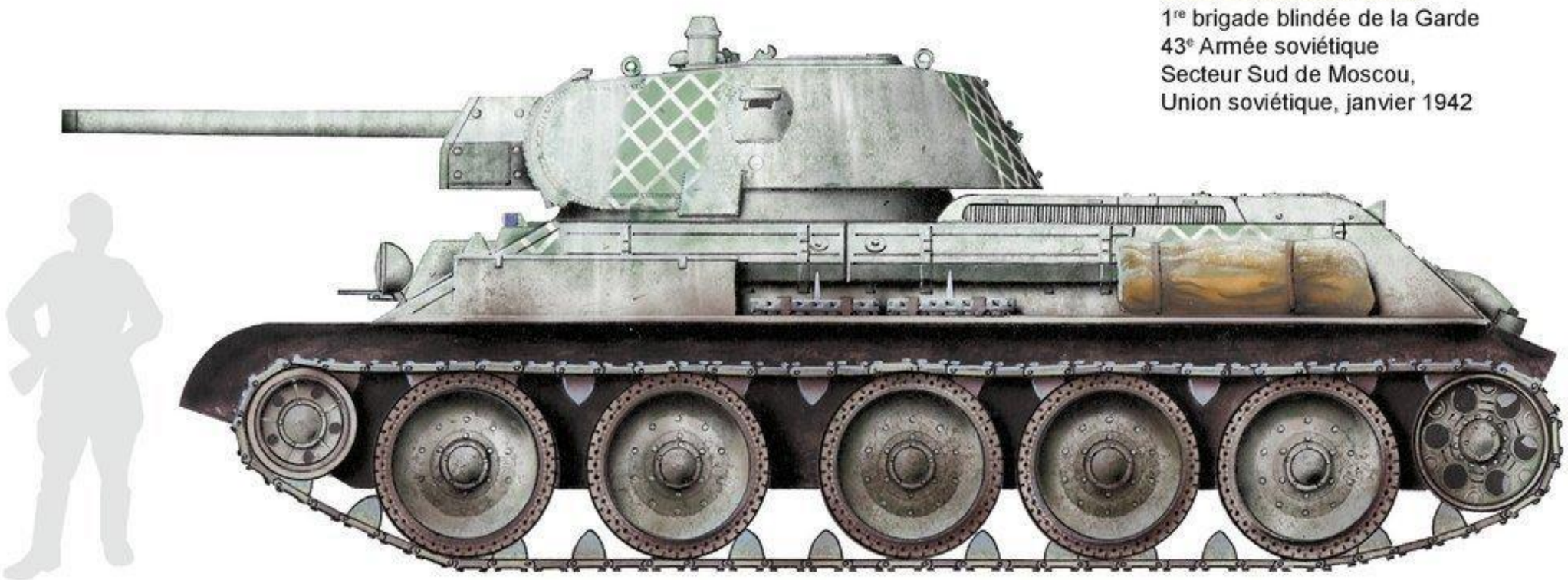
◥ Illustration du sous-équipement chronique de certaines unités de l'*Ostheer* pour affronter l'hiver russe. Ces *Landser* posant devant un chariot hippomobile, dont les chevaux sont probablement morts, ont dû réquisitionner des manteaux à des paysans pour pallier l'absence des effets d'hiver bloqués en gare de Varsovie…

Il n'eut d'effets qu'à moyen terme, en obligeant les chefs sur le terrain à accélérer l'adoption de nouvelles tactiques. Contraints de n'envisager un recul qu'en dernier recours, les commandants d'unité ont donc abandonné toute idée de front continu pour privilégier des tactiques hétérodoxes mais qui ont donné rapidement de bons résultats. Cette évolution a été accélérée par le rappel des chefs qui continuaient à préconiser systématiquement le repli face aux infiltrations désordonnées soviétiques (Bock, Guderian…). En revanche, il convient d'insister sur l'absence d'impact réel de cet ordre sur les pertes en hommes et en matériels. En effet, les pertes subies par les Allemands ont été constantes, avant comme après cet ordre, et les effectifs en hommes et en matériels des unités ne s'immobilisent qu'à partir de février 1942, au moment où le ravitaillement s'est amélioré grâce aux renforts rameutés de France et à la stabilisation des positions. Les succès défensifs allemands du début 1942 ont plusieurs explications objectives : d'abord, l'évacuation initiale et rapide des deux saillants autour de Moscou a raccourci considérable le front, libérant des unités, et a rapproché les forces de leurs centres de ravitaillement et de leurs véhicules, que les divisions d'infanterie avaient par exemple laissés en arrière pour continuer l'avance lors de la raspoutitsa. Ensuite, il faut rappeler les carences des Soviétiques, confrontés eux aussi à la météo et aux déficiences des unités engagées, mal équipées et mal commandées, lancées dans des mouvements complexes et décousus. Enfin, la logistique soviétique, organisée autour de Moscou, a aussi subi une rupture à partir de janvier 1942, pesant sur la suite des opérations. Face à tous ces éléments, et au-delà des légendes colportées depuis 70 ans, il convient donc de relativiser l'impact réel de ce *Führerbefehl*.

En revanche, Hitler sera prompt à imaginer que c'est bien sa décision, prise depuis Rastenburg et donc déconnectée du terrain, qui a permis de redresser la *Wehrmacht* d'une situation fort compromise. Il ne rechignera ainsi plus à faire accepter à ses généraux des encerclements ou des saillants dangereux. Des choix qui pèseront sur la suite des opérations à l'Est et seront à l'origine de bien des désastres futurs… ■

T-34/76 modèle 1941

1re brigade blindée de la Garde
43e Armée soviétique
Secteur Sud de Moscou,
Union soviétique, janvier 1942



L'HIVER le plus long

LA BRIGADE BLINDÉE TCHÉCOSLOVAQUE DEVANT DUNKERQUE

Alors qu'à la fin de l'été 1944, la majeure partie du territoire français est libérée, des dizaines de milliers de soldats allemands se sont retranchées, sur l'ordre d'Hitler, dans plusieurs ports de l'Atlantique et de la Manche afin d'en interdire l'exploitation par l'ennemi. Si certaines de ces garnisons sont rapidement liquidées, d'autres immobiliseront d'importantes forces alliées pendant de longs mois. C'est le cas de celle de Dunkerque, qui ne déposera les armes que le 9 mai 1945, soit le lendemain de la capitulation de l'Allemagne nazie.

Par Luc Vangansbeke

L'auteur remercie Mr Wilém Fencl pour la fourniture de l'iconographie liée au présent article.

Profils couleurs © M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2015

Le *Czechoslovak Independent Armoured Brigade Group* (CIABG) voit le jour le 1er septembre 1943. Deux tiers de son personnel proviennent du *Czechoslovak Infantry Brigade Group* (CIBG), formé à Cholmondeley Castle, dans le Cheshire, en juillet 1940. Le restant est issu du *Czechoslovak Infantry Battalion No 11 – East*, mis sur pied en Palestine deux mois plus tard, et du *200th Czechoslovak Light Anti-Aircraft Regiment – East*, constitué par reconversion du précédent en avril 1942 et transféré en Angleterre en août 1943. Les premiers engins fournis par les Britanniques sont des chars Crusader et des voitures blindées Beaverette obsolètes – ils permettent néanmoins à ces exilés tchécoslovaques de s'entraîner de manière réaliste –, qui cèdent la place à du matériel plus moderne quelques mois plus tard.

En avril 1944, la brigade blindée compte 255 officiers, 84 officiers sans affectation et 3 894 sous-officiers et militaires du rang. Le 6 juin, à l'annonce du débarquement en Normandie, tout le monde sent que le retour au combat est imminent. Ce n'est toutefois que le 23 août que l'unité fait mouvement vers Bridlington, où elle embarque à destination du continent. Arrivé en France, le CIABG est mis aux ordres de la 1re armée canadienne.

▲ Deux hommes du *Czechoslovak Infantry Battalion No 11 – East* mettent en batterie un canon SA-L Modèle 1934 de 25 mm à Tobrouk. Bien que d'origine française, ce type de pièce faisait partie de l'arsenal antichar des brigades d'infanterie britanniques au début de la guerre. Rattaché à la brigade polonaise des Carpathes, le bataillon tchécoslovaque participe à la défense de Tobrouk d'octobre à décembre 1941.

ANATOMIE D'UNE BRIGADE BLINDÉE

Le tableau organique du CIABG suit celui des *Armoured Brigades* britanniques, mais sa qualité d'unité indépendante autant qu'un manque de personnel entraînent des différences. Ainsi, la formation ne compte que deux régiments blindés, ou *Tankový prapor* (TP), au lieu des trois prévus, et certaines composantes sont incomplètes. En revanche, s'y trouvent des moyens d'appui au combat et logistiques qui n'existent pas dans les autres *Armoured Brigades*, car, habituellement, ils sont regroupés à l'échelon de la division.

La brigade est commandée par le major général Aloïs Liska, avec le colonel Antonin Zeman au poste de commandant en second et le lieutenant-colonel Karel Ondracek comme chef d'état-major. Dirigé par le colonel britannique G.J. de W. Mullens, le *22 Liaison (Czech) Headquarters* assure les liaisons entre le quartier général de la brigade (QG Bde) et les échelons supérieurs du commandement.

◀ Char Cromwell V du 3e escadron du *Tankový prapor 2*. À l'automne 1944, ce type de *Cruiser Tank* représente l'épine dorsale des régiments blindés britanniques avec le Sherman américain. Certaines *Armoured Divisions* en sont entièrement équipées, tandis que dans d'autres, il n'est en dotation que dans le *Reconnaissance Regiment*. Nationalité oblige, le conducteur du véhicule est assis à droite. Notons aussi le coffre à munitions pour mortiers de 3 pouces, fixé sur le garde-boue de gauche et servant certainement à stocker de l'outillage ou des équipements non prévus par le manuel technique.

▼ Le général Aloïs Liska en compagnie de Montgomery. Cette photo a été prise à la fin de la guerre au quartier général du CIABG à Wormhoudt.

LE MAJOR GÉNÉRAL ALOÏS LISKA

Aloïs Liska naît le 20 novembre 1895 dans une famille de six enfants à Zaborci (Bohême-Moravie austro-hongroise). Il termine ses études secondaires en juin 1914 à Turnov. L'année suivante, il est enrôlé dans l'Armée de l'empire austro-hongrois et envoyé sur le front russe. Fait prisonnier en 1916, il rejoint la Légion tchécoslovaque en Russie un an plus tard. Il participe à la difficile évacuation de celle-ci *via* le Transsibérien et Vladivostok et regagne la jeune république de Tchécoslovaquie en 1920.
Devenu officier de carrière, il passe l'essentiel de l'entre-deux-guerres au 51e régiment d'artillerie. En 1939, il est colonel et fuit le territoire national après l'occupation de celui-ci par les Allemands. Fidèle à son Arme, il prend le commandement du 1er régiment d'artillerie de la 1re division tchécoslovaque formée en France, puis, après l'évacuation vers l'Angleterre, celui du régiment d'artillerie de campagne du CIBG. Le 10 mars 1943, il prend la tête de la brigade et est promu major général quelques semaines plus tard. Le premier défi auquel il doit faire face est de réussir l'intégration entre le personnel stationné en Grande-Bretagne depuis 1940 et celui arrivant d'Afrique du Nord. Le second consiste à reconvertir des soldats essentiellement formés au combat d'infanterie légère en équipages de tanks ou en infanterie mécanisée. ■

Les deux TP sont respectivement aux ordres du major Frantisek Rezabek et du lieutenant-colonel Ferdinand Seda. Ils sont équipés essentiellement de Cruiser A27M Cromwell, répartis en trois escadrons, auxquels s'ajoutent quelques Challenger, Sherman Firefly et Stuart. D'un poids de 27 tonnes, le Cromwell est armé d'un canon de 75 mm et de deux mitrailleuses de 7,92 mm. Il se caractérise par sa grande agilité, sa vitesse de pointe élevée et sa haute fiabilité mécanique. Le Challenger et le Sherman Firefly sont armés d'un canon antichar de 17 livres (*17-Pdr*) pour faire face aux Panther et Tiger allemands. Au nombre d'une dizaine, les Stuart sont rassemblés au peloton de reconnaissance, et huit Crusader armés d'un canon bitube de 20 mm sont recensés au peloton de défense antiaérienne.
Remplaçant le troisième TP, l'unité de reconnaissance du major V. Velinsky se présente sous la forme d'un gros escadron indépendant, équipé de Humber *Scout Cars* et de Stuart, auxquels s'ajoutent trois pelotons de Cromwell. L'escadron quartier général du CIABG dispose également de quelques Cromwell pour la défense rapprochée du QG Bde et les déplacements du poste de commandement tactique du général Liska.
Le bataillon d'infanterie mécanisée, ou *Motorisovaný prapor* (Motoprap), du lieutenant-colonel Josef Chvalovsky ne compte que deux compagnies d'infanterie au lieu de trois, mais, pour le reste, il suit le tableau organique de ses congénères britanniques. La compagnie de commandement regroupe les services logistiques et administratifs, tandis que celle d'appui aligne douze canons antichars de 6 livres (*6-Pdr*) et huit mitrailleuses lourdes Vickers. Chaque compagnie d'infanterie est équipée de *Half-Tracks* M5 et d'*Universal Carriers*.
De même, le régiment d'artillerie de campagne, ou *Dělostřelecký pluk*, du lieutenant-colonel Lubor Marek ne dispose que de deux batteries de tir totalisant seize pièces tractées de 25 livres (*25-Pdr*). L'artillerie de la brigade comprend aussi une batterie antichar, à trois pelotons de quatre *17-Pdr* tractés, et un peloton antiaérien doté de Bofors de 40 mm. L'appui travaux de la brigade se compose d'un escadron de génie de combat, lui aussi à court d'un peloton, ainsi que d'un peloton de pontage. Le soutien logistique est assuré par une compagnie motorisée de transport, une compagnie atelier responsable de la maintenance et de la réparation du matériel, un escadron de chars de remplacement et une compagnie de ravitaillement en munitions.

◀ Quatre des membres d'équipage d'un Sherman Firefly profitent d'un moment de répit. Le montage du *17-Pdr* y est plus réussi que sur le Challenger, et, dans certains *Armoured Regiments* britanniques, il n'est pas rare de voir les pelotons équipés de trois Cromwell et d'un Firefly en lieu et place du Challenger théoriquement prévu. Les photos disponibles montrent que le CIABG disposait à la fois de Challenger et de Firefly, mais nous n'avons pas pu déterminer la répartition exacte de chacun des deux modèles d'engins.

ORGANIGRAMME ET INSIGNES DE LA 1re BRIGADE BLINDÉE TCHÉCOSLOVAQUE INDÉPENDANTE

1ST CZECHOSLOVAK ARMOURED BRIGADE

ÉTAT-MAJOR DE BRIGADE

50

TANKOVÝ PRAPOR 1

51

Regimental HQ

A Squadron B Squadron C Squadron

TANKOVÝ PRAPOR 2

52

Regimental HQ

A Squadron B Squadron C Squadron

TANKOVÝ PRAPOR 3

(hiver 1944/45)

53

Regimental HQ

A Squadron B Squadron C Squadron

MOTORISOVANÝ PRAPOR

54

ESCADRON DE RECONNAISSANCE BLINDÉ

45

BATTERIE ANTICHAR

77

ESCADRON DE GÉNIE

41

PELOTON ANTIAÉRIEN

73

DĚLOSTŘELECKÝ PLUK

74

Enfin, le CIABG compte encore une compagnie de transmissions, une compagnie médicale, une unité de prévôté, un service postal et une section de *Welfare* (en charge de la détente et des petits plaisirs du soldat au front et en garnison).

Les équipages des chars ont eu un an pour s'entraîner : ils connaissent leur matériel et ses procédures d'emploi. Une bonne partie du personnel de la brigade a combattu comme infanterie en France en 1940 ou en Afrique du Nord l'année suivante. Beaucoup de sous-officiers et de militaires du rang ont une double spécialisation : plus de 2 000 sont qualifiés comme conducteurs de divers types de véhicules et plusieurs centaines d'autres ont passé le brevet de parachutiste. En moyenne, les officiers ont suivi des formations pour trois fonctions différentes. Si le CIABG n'a pas encore subi son baptême du feu en tant que brigade blindée, ses unités ont acquis une grande cohésion, et leurs membres attendent avec confiance l'ordre de monter en ligne.

▲ Exercice de tir pour les artilleurs du CIBG. Les pièces sont encore de vénérables Modèle 1987 de 75 mm français modernisés par un train de roues à pneus, ce qui semble attester que la photo a été prise au début de l'existence de la brigade tchécoslovaque. L'homme en casquette assis à l'avant-plan à droite semble d'ailleurs être Liska, qui, à l'époque, était le chef de corps du régiment d'artillerie de campagne de la brigade.

▶ Un Challenger sur remorque porte-chars durant l'été 1944. Bien que le *17-Pdr* qui l'équipe soit alors le meilleur canon antichar dont disposent les Britanniques, son montage sur un Cromwell allongé et au train de roulement muni d'une sixième roue de route – ce qui a donné le Challenger – n'a rien d'une réussite. Le véhicule est techniquement plus fragile que le Cromwell, et sa volumineuse tourelle en fait une cible plus facile pour les canonniers des chars allemands.

▼ Chaque *Armoured Regiment* britannique dispose d'un *Scout Platoon* rattaché au *Headquarters Squadron*. La dotation de ce dernier en chars est de dix à douze Stuart VI semblables à celui-ci. Les *Tankový prapor* du CIABG ne font pas exception, et bien que son canon de 37 mm ne soit d'aucune utilité en cas de rencontre avec des chars allemands, la vitesse élevée de ce char léger, alliée à une grande fiabilité mécanique, lui laisse au moins une chance de s'échapper.

FESTUNG DÜNKIRCHEN

Fin août 1944, les armées alliées s'extirpent enfin du bocage normand. Poursuivant les débris des forces allemandes en pleine retraite, elles foncent vers la frontière belge. Le 4 septembre, elles atteignent Anvers et s'emparent des installations portuaires avant que l'occupant ne puisse les détruire. L'ennemi étant toujours maître de l'embouchure de l'Escaut, le grand port belge reste inutilisable. Durant son avance, le *21st Army Group* de Montgomery a dépassé Le Havre, Calais, Boulogne et Dunkerque, où les Allemands se sont retranchés, tant pour empêcher l'exploitation des ports que pour immobiliser un maximum de moyens alliés.

La place de Dunkerque est commandée par le *Generalleutnant* Wolfgang von Kluge, à la tête de la *226. Infanterie-Division*. Celle-ci est renforcée d'effectifs provenant des *49.*, *97.*, *346.* et *711. Infanterie-Divisionen*, des *26.* et *1046. Festungs-Bataillone*, de quelques éléments de la *Kriegsmarine* et de 2 000 *Waffen-SS*. L'ensemble représente un total d'environ 12 000 hommes, sans le moindre moyen blindé, mais appuyés par près de 200 tubes de *Flak*, une petite centaine de canons antichars et quelque 80 pièces d'artillerie de campagne d'un calibre variant de 75 à 210 mm. Une importante zone inondée, créée au sud de la poche depuis le début de l'année, réduit fortement les possibilités d'emploi pour les blindés. Quant à la population civile, bien que plus de 50 000 habitants aient été évacués durant les mois précédents, il en reste 25 000 sur place.

La 1re armée canadienne est chargée de reprendre les ports occupés. Le Havre tombe le 12 septembre, Boulogne le 22 et Calais se rend le 30. À chaque fois, les installations portuaires ont été rendues inutilisables. Quant à Dunkerque, la *2nd Canadian Division* s'en approche par le sud-ouest. Le périmètre allemand englobe les localités de Mardyck, Loon-Plage, Spycker, Bergues et Bray-Dunes. Le 7 septembre, les *Calgary Highlanders* attaquent Loon-Plage, que les Allemands évacuent le surlendemain. Le 8, la *5th Canadian Brigade* libère Bourbourg, à 13 km au sud-ouest de Dunkerque. À l'est de la poche, Bray-Dunes tombe le même jour, ainsi que les villes belges de Furnes, Nieuport et La Panne grâce à l'aide de la Résistance belge. Au sud, les Allemands évacuent Bergues le 16. Il devient toutefois clair pour les Canadiens que Dunkerque même ne pourra être reprise sans un assaut majeur.

Néanmoins, fortement endommagé en 1940, puis durant les bombardements alliés des derniers mois, ensablé et encombré d'épaves, le port de Dunkerque ne présente guère d'intérêt pour Montgomery, dont l'attention se tourne vers le dégagement d'Anvers. Dès le 13 septembre, il écrit au général Harry Crerar, commandant la 1re armée canadienne : « L'utilisation d'Anvers est si urgente que je suis prêt

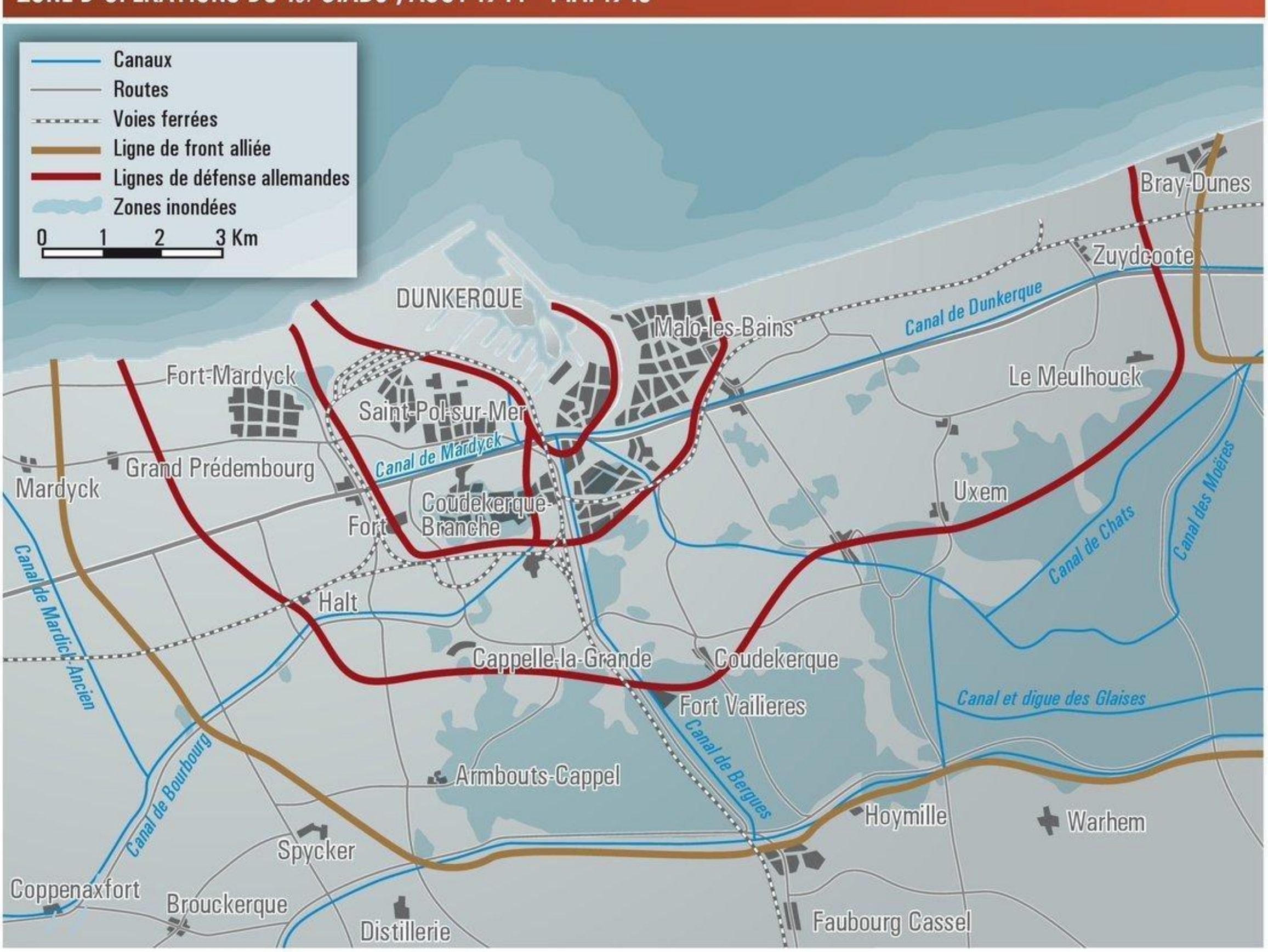
à renoncer aux opérations à Calais et à Dunkerque. » Le lendemain, il ajoute : « Dunkerque sera traitée plus tard. Pour le moment, elle sera simplement assiégée. »

La *2nd Canadian Division* repart donc après avoir passé la main à la *4th Special Service Brigade*, mais, le 26, les commandos reçoivent à leur tour une autre mission. La relève est assurée par la *154th (Highland) Brigade*, dont le séjour est tout aussi éphémère. Le 6 octobre, le CIABG commence à se déployer autour de la poche.

Entre-temps, le *Konteradmiral* Friedrich Frisius a pris le commandement de la garnison et, afin d'assurer l'unité de commandement, il a exigé le départ du *Generalleutnant* von Kluge, évacué par mer dans la nuit du 18 au 19 septembre. La poche de Dunkerque a la forme d'un quadrilatère de 20 km sur 8. Le front mesure près de 70 km, mais les inondations réduisent les possibilités des assaillants, et l'amiral est un homme énergique, doublé d'un organisateur-né. Peu satisfait de la valeur des troupes, il s'attelle à leur réagencement. Des hommes sont échangés entre les meilleures unités et celles qui lui semblent moins fiables, la présence des bons éléments devant stimuler les hésitants. Il purge les services de la garnison de tout le personnel non indispensable, qu'il fait muter vers les unités en ligne, ré-entraînées au combat d'infanterie dans la mesure du temps et des moyens disponibles. Enfin, il instaure une discipline de fer et se montrera impitoyable envers les déserteurs repris, dont plusieurs seront exécutés pour l'exemple. Une fois la réorganisation achevée, la garnison de Dunkerque se divise en cinq secteurs et une réserve, totalisant 21 bataillons d'infanterie, 5 groupes d'artillerie de campagne, un groupe de défense antiaérienne et un centre d'entraînement au combat.

▶ Comme le *Carrier*, la Humber *Scout Car* peut être de plusieurs utilités. Au CIABG, elle équipe, entre autres, le peloton de liaison des *Tankový prapor* à raison d'une dizaine d'exemplaires. L'armement de bord se limite habituellement à un fusil-mitrailleur Bren en superstructure.

ZONE D'OPÉRATIONS DU *1ST CIABG*, AOÛT 1944 - MAI 1945



Frisius fait aussi consolider les défenses. Du côté de la mer, il peut toujours compter sur les fortifications construites avant le débarquement de Normandie : des tétraèdres en troncs d'arbres ou en poutres d'acier, des grilles Cointet récupérées en Belgique après la campagne de mai 1940, le tout garni de mines, empêchent de prendre pied sur les plages, tenues sous le feu de bunkers, de nids de mitrailleuses et de positions de mortiers disposés à intervalles réguliers. À l'intérieur des terres, les mines se comptent par dizaines de milliers, surtout dans la partie orientale du périmètre, au nord du canal Dunkerque–Furnes. Les bâtiments restés au sec sont transformés en centres de résistance. En cas de rupture du périmètre extérieur, la défense de la ville est facilitée par la présence de nombreux canaux, le long desquels se multiplient bunkers et tranchées. Les mines antichars sont empilées par trois ou quatre aux côtés de charges explosives de 50 kg mises à feu électriquement. Leur effet sur les blindés alliés sera meurtrier.

La garnison de Dunkerque compte un millier de *Volksdeutsche* (Allemands ethniques issus des Balkans ou d'Europe de l'Est), pour la plupart d'origine polonaise ou autrichienne et parfois enrôlés de force, que Frisius ne veut pas affecter en première ligne pour éviter les désertions. En décomptant ceux-ci, de même que le personnel indispensable aux services, les unités affectées à la garde des plages et celles maintenues en réserve, les effectifs en ligne se limitent à quelque 6 000 hommes, répartis en 11 bataillons comptant en moyenne quatre compagnies chacun.

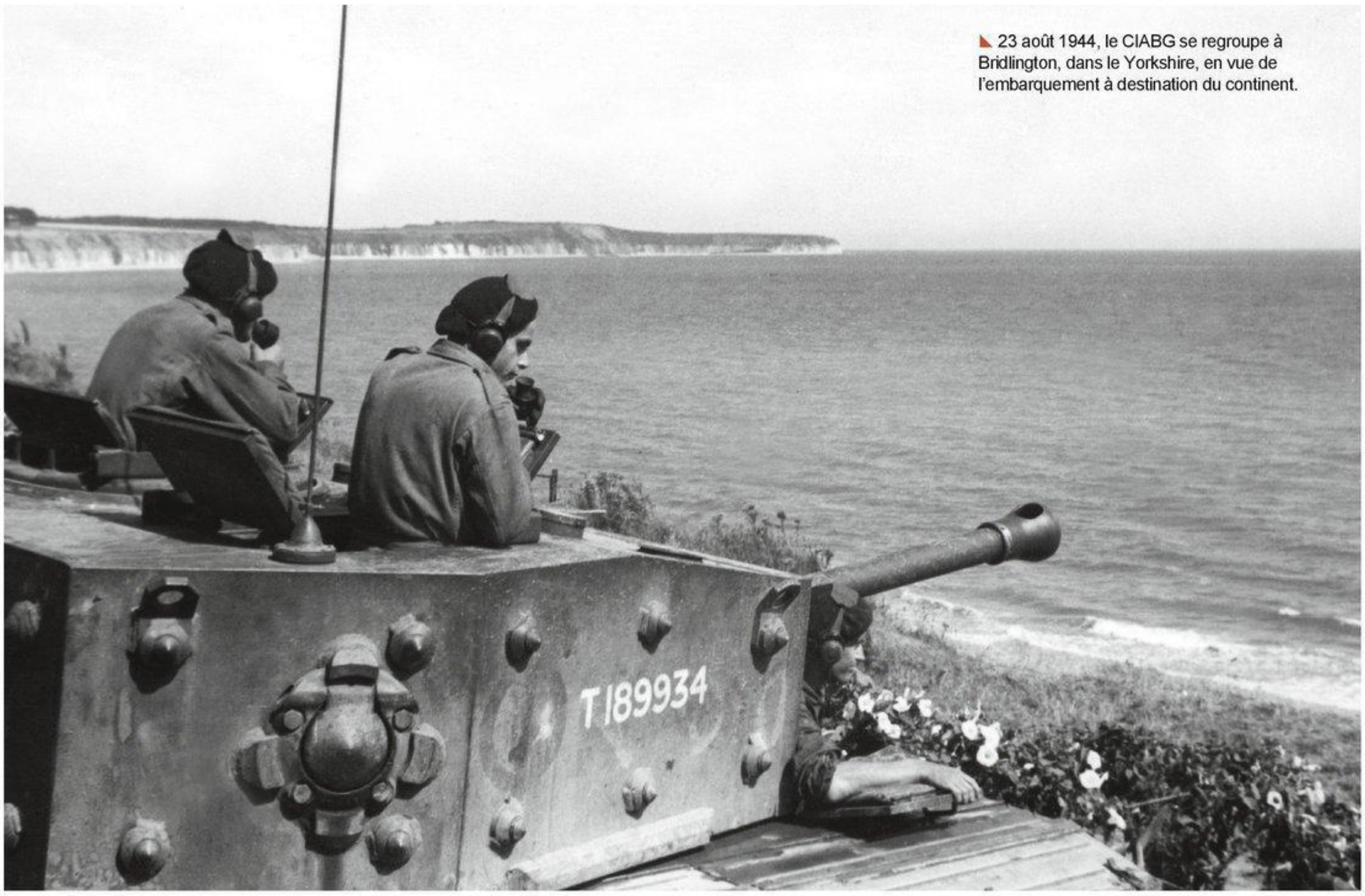
Reste le problème des civils. Jusqu'à la fin du mois de septembre, 6 500 habitants s'échappent de la poche. Une trêve, conclue le 2 octobre avec les Britanniques, permet d'en évacuer 17 522 autres entre le 4 et le 6. Il n'en reste plus dans la forteresse qu'environ 800, trop âgés pour partir ou refusant d'abandonner leurs modestes biens.

LE CONTRE-AMIRAL FRIEDRICH FRISIUS

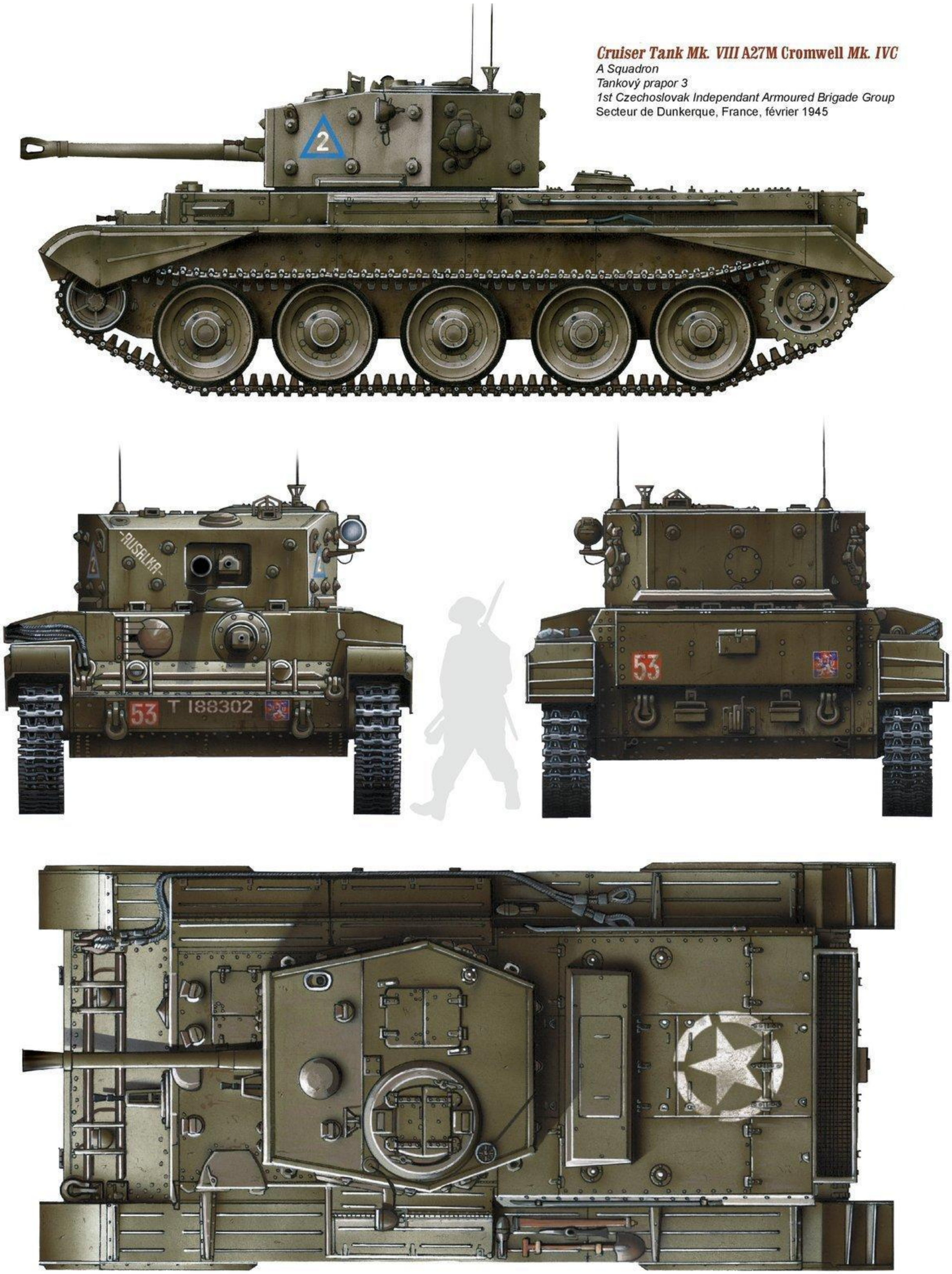
Fils de pasteur protestant, Friedrich Frisius est né le 17 janvier 1895 à Bad Salzuflen, en Frise orientale. Le 1er avril 1913, il rejoint la Marine impériale en qualité d'élève officier et est promu enseigne de vaisseau de deuxième classe un an plus tard. Il passe l'essentiel de la Grande Guerre à bord d'escorteurs et de torpilleurs et se voit décerner la Croix de fer de 2e classe le 2 novembre 1918.

Il reste dans la Marine après l'armistice et occupe plusieurs fonctions en mer et dans des états-majors. Après l'arrivée au pouvoir d'Hitler, il est successivement professeur puis directeur de l'école navale de Mürwik, puis officier d'état-major au ministère de la Guerre du *Reich*. Il est nommé capitaine de vaisseau en 1938. Après l'armistice de juin 1940, Frisius est envoyé à Boulogne, où il prend la direction du port, puis le commandement naval du Pas-de-Calais. Son efficacité ne passe pas inaperçue, et, promu contre-amiral le 1er décembre 1942, il est désormais le commandant maritime du Pas-de-Calais, responsable de la mise en œuvre et de la protection de toutes les installations portuaires situées entre l'embouchure de la Somme et Zeebrugge.

Le 5 septembre 1944, l'avance alliée le contraint à évacuer Boulogne, dont il fait détruire les installations portuaires. Dix jours plus tard, un message radio de l'*Oberkommando der Kriegsmarine* lui offre le commandement de la forteresse de Dunkerque. Il accepte et est investi de ses nouvelles fonctions le 22 septembre. Le 30, il est nommé vice-amiral. Nazi convaincu, il voue au *Führer* une confiance aveugle, qu'il conservera jusqu'à la fin de la guerre, mais, peut-être en raison de l'éducation religieuse dispensée par ses parents, il s'efforcera toujours de traiter le plus humainement possible les prisonniers de guerre et les civils restés dans la poche. ■



23 août 1944, le CIABG se regroupe à Bridlington, dans le Yorkshire, en vue de l'embarquement à destination du continent.



Cruiser Tank Mk. VIII* A27M Cromwell *Mk. IVC
A Squadron
Tankový prapor 3
1st Czechoslovak Independant Armoured Brigade Group
Secteur de Dunkerque, France, février 1945

▲ Cromwell du CIABG durant un exercice de passage à gué au printemps 1944. L'organisation théorique d'un escadron prévoit trois chars armés du canon de 75 mm dans chacun des quatre pelotons, ainsi que deux autres au commandement. L'effectif en chars de l'unité se complète avec un tank armé du *17-Pdr* – Challenger ou Sherman Firefly – par peloton pour renforcer son potentiel antichar, ainsi que par deux Cromwell *Close Support* ou CS au commandement.

CIABG : LES PREMIÈRES SEAMAINES À DUNKERQUE

À son arrivée, le général Liska reçoit des renforts, d'abord en blindés, avec le *7th Royal Tank Regiment* (7 RTR) équipé de chars Churchill, mais surtout en artillerie, avec les *150th* et *191st Field Regiments*, et la *107th Anti Aircraft Brigade*, armée de pièces de 3,7 pouces (90 mm) et de Bofors 40 mm. Durant les semaines précédentes, les unités de cette dernière ont acquis une grande expérience dans le tir contre des objectifs terrestres.

Le CIABG se déploie avec le 7 RTR à l'ouest de la poche, de la côte de la Manche jusqu'à la route de Dunkerque à Loon-Plage, cette localité accueillant également le régiment d'artillerie de campagne. Le tronçon allant de la route au canal de Bourbourg est tenu par le TP 1. De l'autre côté du canal, la batterie antichar a en charge le front jusqu'à la zone inondée, tandis que l'unité de reconnaissance occupe Bergues. L'escadron de génie s'installe plus à l'est et effectue des patrouilles dans la zone inondée à l'aide de ses embarcations d'assaut. Sur sa droite, le TP 2 se déploie jusqu'au canal de Dunkerque à Furnes, d'où le Motoprap prolonge le front jusqu'à la côte. Le QG Bde s'établit à Wormhoudt, à quelques kilomètres au sud de Bergues.

La grande faiblesse du CIABG provient de son manque d'infanterie, un problème progressivement résolu grâce à l'arrivée d'unités FFI restructurées. Si, en septembre, bon nombre de ces hommes se battent en civil, avec un simple brassard tricolore pour les identifier et les armes qu'ils ont pu dénicher sous l'Occupation, des *Battle Dress* britanniques ou des uniformes français arrivent en quantité suffisante fin octobre, bien qu'il y aura toujours pénurie de vêtements chauds.

Les deux premières unités FFI à se déployer sont le bataillon « Dunkerque » et le bataillon « Jean Bart », formés en grande partie d'hommes évacués de la poche. Le 15 octobre, tous deux sont intégrés au 110e régiment d'infanterie (110e RI), unité de tradition de Dunkerque. Un troisième bataillon rejoindra le régiment en janvier 1945, mais, repris par une unité combattant en Allemagne, le numéro du

▶ Cinq fantassins du CIABG. En raison de la faiblesse des effectifs du Motoprap, durant les deux reconnaissances en force sur la partie orientale du périmètre défensif de Dunkerque, les soldats de plusieurs autres unités combattent comme infanterie. La diversité des tenues et des armes de ces hommes laisse supposer que nous sommes ici dans ce cas, bien qu'au combat, l'uniformité ait tendance à s'estomper, même dans les unités les plus disciplinées.

110e RI sera remplacé par celui de 51e RI. Par ailleurs, le 1er bataillon du 67e RI rejoindra en février 1945, suivi par trois autres du 33e RI en avril. À cela s'ajouteront encore un petit détachement de fusiliers-marins, dont l'effectif progressera de 25 hommes en novembre 1944 à 83 en mars 1945, ainsi que deux batteries d'artillerie de campagne, équipées de canons de 155 mm GPF, qui arriveront respectivement en décembre 1944 et en mars 1945. Au total, quelque 4 500 FFI seront déployés autour de la poche de Dunkerque.

Dans la soirée du 9 octobre 1944, les Allemands effectuent une reconnaissance en force vers Loon-Plage. C'est le 7 RTR qui fait les frais de cette sortie, lancée par une soixantaine d'hommes qui liquident des postes d'observation, nettoient des positions puis endommagent et capturent deux chars, dont les équipages sont en patrouille à pied en raison du manque d'infanterie. Espérant un instant ramener les deux tanks dans leurs lignes, les assaillants doivent y renoncer lorsque le 7 RTR lance une contre-attaque et reprend le terrain perdu.

Une seconde opération est menée dans la nuit du 19 au 20 avec deux compagnies totalisant quelque 300 hommes. Les assaillants, qui s'en prennent une fois de plus au 7 RTR, disposent de *Panzerfäuste*, de moyens incendiaires et d'un petit canon antichar hippomobile. Les Britanniques contiennent l'assaut grâce à l'appui du *2nd Canadian Heavy Anti-Aircraft Regiment*, qui tire plus de 2 000 obus, mais les pertes sont sérieuses : dans son journal, Frisius mentionne un char et un véhicule de reconnaissance britanniques détruits, ainsi que 24 prisonniers ramenés dans les lignes. Le 7 RTR admet la perte de deux tués, huit blessés et neuf disparus, dont un officier. Une section de FFI a été submergée et compte deux tués et 17 disparus.

Le 24 octobre, à 14h00, le 7 RTR rend aux Allemands la monnaie de leur pièce et attaque avec deux escadrons, soutenus par l'infanterie FFI et les canons antiaériens canadiens. Un peloton de Churchill s'avance jusqu'à 200 mètres de Grande-Synthe et canonne la localité, sans susciter de réaction. Un détachement FFI entre à Petit Prédembourg, qu'il trouve inoccupé. À Grand-Prédembourg, une ferme susceptible de servir de base à des patrouilles ennemies est incendiée. Les troupes sont de retour sur leur ligne de départ à 16h30.

▲ Un peloton de Cromwell du TP 1 progresse dans un terrain rendu difficile par les nombreux ruisseaux et canaux, les inondations et les mines. L'emploi de grands numéros tactiques sur les côtés et l'arrière des tourelles est une pratique propre au 1er régiment blindé de la brigade tchécoslovaque.

RECONNAISSANCES EN FORCE

De leur côté, les Tchécoslovaques lancent deux attaques aux objectifs limités, que les ordres opérationnels de la brigade définissent comme des reconnaissances en force. La première se déroule le 28 octobre, jour anniversaire de l'indépendance de la Tchécoslovaquie, et consiste en une poussée vers l'ouest, exécutée par le Motoprap et le TP 2 de part et d'autre du canal Dunkerque–Furnes. Chacune des deux unités est renforcée d'une section de génie de combat. En outre, l'escadron QG fournit au TP 2 trois officiers et 60 sous-officiers et militaires du rang qui servent d'infanterie. L'opération démarre à 06h30 et surprend les défenseurs : au nord du canal, le Motoprap nettoie tous ses objectifs, à l'exception d'un nid de résistance sur son flanc gauche, et se retire avec 14 prisonniers. Mais c'est au sud du canal que les Tchécoslovaques remportent leur plus grand succès. Bien que l'avance du TP 2 soit d'abord freinée sur l'aile droite, il surmonte cette résistance et atteint tous ses objectifs. Les pertes ennemies sont estimées à 150 à 200 tués, et les blindés se retirent avec 349 prisonniers, dont 6 officiers. Les pertes du CIABG se montent à 5 tués, 33 blessés, dont un officier, et 3 disparus. Au sud, à 09h00, l'unité de reconnaissance pousse en direction de Hoymille avec une quarantaine d'hommes. Bien qu'elle tombe sous le feu de l'artillerie et des mortiers allemands, la patrouille se replie sans perte. Enfin, une patrouille montée du 7 RTR, qui tente de pénétrer dans la partie occidentale du périmètre, se fait accrocher et n'insiste pas.

Du côté des défenseurs, la réserve a tardé à intervenir, et, dans son journal, Frisius explique cette réaction tardive par la possibilité d'un autre assaut à l'ouest où, selon lui, deux chars ont été détruits, mais le rapport du CIABG ne mentionne que les pertes en personnel. Une contre-attaque a finalement démarré dans l'après-midi et a permis de reprendre le terrain évacué par les Tchécoslovaques, mais Frisius déplore le manque d'agressivité du bataillon « Walter », qui s'est rendu quasiment sans combattre.

Le 5 novembre, le TP 2 pousse en direction de Ghyvelde et d'Uxem. Le régiment est renforcé d'une compagnie du Motoprap et de deux pelotons blindés provenant de l'escadron QG, assurant la protection du flanc Nord face à une éventuelle contre-attaque partant de Zuydcoote ou des aciéries de Firminy.

Deux autres renforts, chacun de trois officiers et 60 sous-officiers et militaires du rang, servant d'infanterie, sont fournis par l'escadron QG et l'escadron de chars de remplacement. Chaque colonne blindée est accompagnée de sapeurs montés dans des *Half-Tracks* et des *Carriers*.
L'opération débute à 10h00, précédée cinq minutes plus tôt d'une attaque aérienne par la RAF. L'ennemi riposte avec des tirs d'artillerie, et les blindés subissent des pertes, dues aux mines et aux canons antichars. À 10h30, l'avance est stoppée et, bien que les sapeurs neutralisent plus de 350 mines, elle ne pourra être reprise malgré de nouvelles interventions de l'aviation. La situation reste confuse, et, peu après midi, le repli commence. Les assaillants ramènent 164 prisonniers, dont 2 officiers, mais les pertes se montent à 8 tués (dont 2 officiers), 72 blessés (dont 4 officiers) et 17 disparus. Douze chars et un engin de recouvrement sont hors de combat, bien que certains soient réparables.
Cette fois, les Allemands ne se sont pas laissé surprendre et, dans les jours précédant l'attaque, ils ont renforcé leur dispositif, entre autres par la pose de mines supplémentaires. Dans son journal, Frisius se réjouit de cette amélioration dans la pugnacité de ses soldats, mais déplore qu'ils n'aient pas fait un meilleur usage des obstacles antichars et qu'ils aient laissé leurs adversaires remorquer à l'abri quatre tanks endommagés. Il ordonne de dynamiter les autres la nuit suivante pour éviter qu'ils ne soient récupérés à leur tour. Toujours selon Frisus, en dehors des prisonniers, les pertes allemandes se limitent à trois tués et 40 blessés. Une trêve de quelques heures est conclue pour permettre aux deux camps de récupérer leurs blessés et leurs morts.

▲ *Universal Carrier* du CIABG en avril 1944. Largement utilisée par l'infanterie, cette chenillette est certainement l'un des tout premiers modèles d'engins blindés mis à la disposition des Tchécoslovaques. Elle peut servir à la reconnaissance, au transport de mortiers de 3 pouces ou de mitrailleuses, ainsi qu'aux observateurs avancés d'artillerie. Conformément au tableau d'organisation 1943-1945 des *Motor Battalions* britanniques, chaque compagnie d'infanterie mécanisée du Motoprap compte un *Scout Platoon* sur *Carriers*, en plus de ses trois pelotons de fantassins sur *Half-Tracks* M5.

▼ Les mines restent l'un des principaux dangers auxquels les chars sont exposés. Ceux-ci ont probablement été mis hors de combat durant la reconnaissance en force du 5 novembre 1944, au cours de laquelle une douzaine de blindés ont été perdus, dont certains définitivement.

LE SIÈGE

Le front s'endort, et, de part et d'autre, les unités occupent les bandes de terrain sec. Le calme n'est troublé que par quelques escarmouches. Chacun cherche à piéger l'autre par des embuscades, dans lesquelles tombent parfois les patrouilles à la recherche de prisonniers et de renseignements. Les projectiles d'artillerie volent dans les deux sens, et, régulièrement, l'aviation alliée apporte sa contribution. La 1re armée canadienne s'avançant de plus en plus vers l'est, la distance croissante entre les quartiers généraux de Crerar et de Liska complique les relations de commandement. Pour remédier au problème, le 27 novembre, le CIABG passe sous l'autorité directe du *21st Army Group*, dont le QG est à Bruxelles.
Malgré les pertes, la brigade tchécoslovaque étoffe ses effectifs, jusqu'à atteindre un total de 5 900 hommes. En effet, les camps de prisonniers contiennent de nombreux Tchécoslovaques reconnus par l'Occupant comme Allemands ethniques, enrôlés de force dans la *Wehrmacht* et capturés par les Alliés en Normandie ou en Italie. Si certains préfèrent attendre la fin de la guerre derrière les barbelés, d'autres changent de camp et viennent grossir les rangs de la brigade. Une autre source de recrutement est constituée par des Tchécoslovaques vivant en France et regroupés à Toulouse. Ces renforts permettent de transformer l'unité de reconnaissance en un TP 3, commandé par le major Jaromir Petzold, de former la troisième compagnie d'infanterie du Motoprap, la troisième batterie de tir du régiment d'artillerie de campagne et le peloton manquant de l'escadron de génie. La montée en puissance, tant du CIABG que des unités FFI, permet de libérer le 7 RTR, qui quitte le secteur de Dunkerque au début de l'année 1945. Simultanément, la *107th Anti-Aircraft Brigade* cède la place au *17th Army Group Royal Artillery*, doté de pièces de campagne lourdes.
Des deux côtés du front, la vie des combattants présente des similitudes avec celle de leurs aînés de la Première Guerre mondiale. Les soldats font connaissance avec la boue des Flandres, souvent évoquée par leurs pères, et rivalisent d'ingéniosité pour rendre leur existence un peu moins misérable. Selon l'historique du *2nd Canadian Heavy Anti Aircraft Regiment*, les positions de tir sont souvent inondées, et l'eau monte parfois jusqu'aux plateaux des pièces. Initialement installés sous tente, les postes de commandement se réfugient dans les habitations voisines, et le personnel loge où il le peut. Quelques membres du régiment ont trouvé, du côté de Saint-Omer, un aérodrome allemand abandonné et jonché de petits baraquements démontables,

contenant même encore du mobilier. Des camions et de la main-d'œuvre sont envoyés sur place, et les positions des batteries se transforment en de petits villages où les hommes disposent de lits, de tables, de chaises, de bassins pour se laver et de poêles pour se chauffer. Il y a même l'électricité.

En face, bien que la nourriture soit rationnée, les assiégés n'en manquent à aucun moment, sauf en matières grasses. Frisius a fait transformer la forteresse en une gigantesque ferme, où l'on trouve 86 hectares de pommes de terre, 250 de céréales et 200 de fourrage, ce dernier étant destiné aux 400 bovidés et 800 chevaux toujours présents. Les installations de réfrigération faisant défaut, l'abattage d'animaux pour la consommation de viande ne peut se faire que progressivement, et il faut en attendant les maintenir en vie et en bonne santé. Une flottille de petits chalutiers se livre à une pêche assidue sur les canaux envahis par l'eau de mer et même devant la côte. Un moulin, d'une capacité journalière de trois à quatre tonnes, continue à fonctionner, de même que certains ateliers de conserverie datant d'avant la guerre. En revanche, il y a pénurie de médicaments et de personnel médical, et bon nombre de blessés meurent faute de soins adéquats. Bien que ses visites soient peu fréquentes, la *Luftwaffe* effectue plusieurs parachutages, y compris de courrier. Quelques vedettes et des sous-marins de poche se faufilent dans le port à la faveur de la nuit et du mauvais temps pour apporter quelques tonnes de ravitaillement.

Les civils restés dans la poche sont d'abord autorisés à se déplacer, mais, en février 1945, Frisius les fait regrouper à Saint-Pol-sur-Mer, Malo-les-Bains et Coudekerque-Branche, dans trois camps préparés en ceinturant de barbelés des pâtés de maisons. Les internés y occupent les logements libres, et certains y amènent du mobilier, ainsi que des poules et des lapins vivants pour améliorer les rations quotidiennes. Toute personne valide est mise au travail dans les cultures, à l'atelier de couture ou dans les cuisines collectives. Les vieillards sont envoyés à la maison de retraite des Petites Sœurs des Pauvres à Rosendaël.

▲ Chaque escadron de chars dispose de deux Cromwell CS armés d'un obusier de 95 mm, comme celui-ci, destinés à l'appui rapproché d'artillerie, essentiellement pour des tirs fumigènes. Ces chars se trouvent habituellement avec le peloton de commandement.

▼ Un canon de campagne de *25-Pdr* du *Dělostřelecký pluk* durant le siège de Dunkerque. Chaque division blindée de modèle britannique dispose de deux régiments dotés chacun de 24 canons de ce type, l'un tracté, comme nous le voyons ici, l'autre automoteur. Le CIABG n'étant pas endivisionné, il dispose de son propre régiment d'artillerie ainsi que d'autres moyens d'appui au combat et logistiques, inexistants au sein des *Armoured Brigades* appartenant à une *Armoured Division*.

Bien que les mauvaises nouvelles continuent à arriver d'Allemagne, Frisius ne perd rien de son mordant et, malgré les capacités limitées de ses troupes, il fait multiplier les coups de main contre les positions alliées. Dans la soirée du 9 avril, les Allemands lancent une vigoureuse attaque le long du canal de Bourbourg, dans le secteur de Spycker. Le front est déplacé d'un bon kilomètre, et deux compagnies du 51e RI sont taillées en pièces. Les pertes alliées s'élèvent à plus d'une centaine de tués et blessés, et, selon Frisius, ses hommes font 89 prisonniers pour la perte de 100 des leurs.

Une première contre-attaque alliée, lancée le 10 à midi, est repoussée. Le lendemain, quatre compagnies de FFI, appuyées par des Cromwell du TP 1, font une nouvelle tentative, mais en raison du terrain peu praticable, les blindés ne peuvent suivre l'infanterie, sérieusement malmenée par l'artillerie et des lance-flammes. Le tracé du front ne changera plus guère, et, le 16, une trêve de quelques heures permet aux deux camps de récupérer les corps de leurs tués. Une autre, instaurée deux jours plus tard, permet d'évacuer 145 civils de la poche, ainsi que de procéder à un échange de prisonniers.

LA FIN

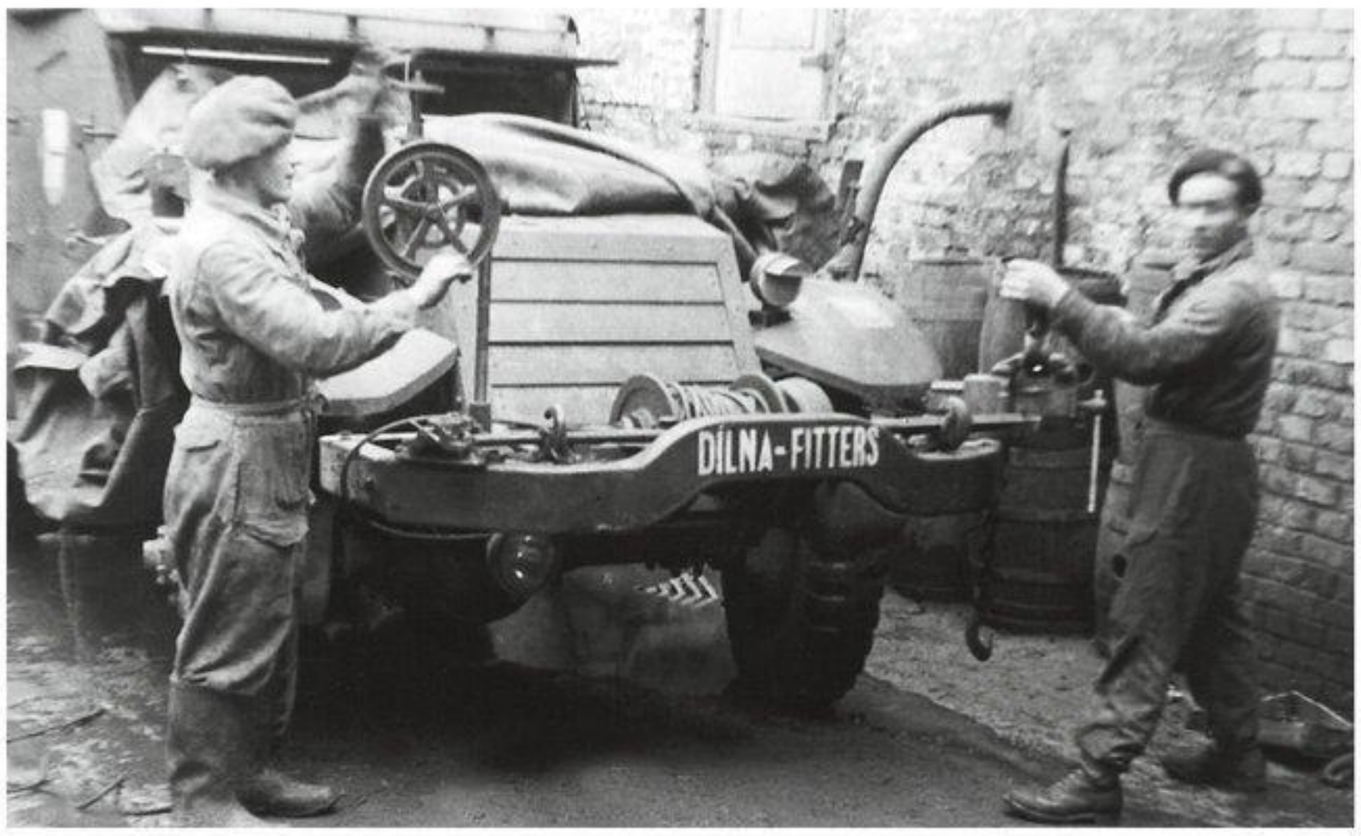
Du 3 au 6 mai, les assiégeants intensifient les tirs d'artillerie sur la forteresse, tandis que la RAF largue des tracts enjoignant les défenseurs à se rendre. Toujours en contact avec Berlin, Frisius n'ignore ni la mort d'Hitler, ni le cessez-le-feu ordonné par Keitel sur le front Ouest le 5, mais il attend l'ordre de se rendre avant de contacter les Alliés. Celui-ci arrive le 8. Le lendemain, il se déplace au quartier général du CIABG et remet au général Liska un document confirmant la reddition de la garnison de Dunkerque qui, à ce moment, compte encore 354 officiers et 10 884 sous-officiers et militaires du rang. Près d'un millier d'autres ont été tués ou blessés durant le siège. Le CIABG recense 167 tués, 461 blessés et 40 disparus, tandis que les FFI déplorent 117 morts, 240 blessés graves et 26 disparus.

Le 11 mai, les Britanniques emmènent Frisius au *Special Camp 11*, au pays de Galles, où les officiers supérieurs du *III. Reich* subissent un interrogatoire détaillé. Aucun crime de guerre ne lui étant imputé, l'amiral est libéré le 6 octobre 1947 et retrouve sa famille à Lingen-sur-Ems. En 1952, il s'installe avec son épouse au Chili, où il exploite une ferme avicole et un élevage d'animaux de compagnie. Il regagne l'Allemagne en mars 1970 et décède le 30 août suivant.

Après la fin des hostilités, le CIABG rallie la mère patrie, où il est intégré dans les forces tchécoslovaques formées au sein de l'Armée rouge et transformé en un corps blindé sur modèle soviétique. Le général Liska retrouve son épouse et sa fille, libérées d'un camp de concentration nazi. Son fils et son frère aîné ont été exécutés. Redevenu président de la république, Edvard Beneš le désigne comme chef d'état-major de l'armée de Terre, mais les Soviétiques s'opposant à cette nomination, il reçoit le commandement de l'école militaire. Lorsqu'en 1948, les communistes prennent le pouvoir à Prague, la répression s'abat alors sur les anciens soldats tchécoslovaques de Grande-Bretagne. Beaucoup sont emprisonnés. Liska doit s'exiler une fois de plus, sans pouvoir emmener sa famille. Il meurt à Londres en 1977.

On peut se poser des questions sur le bien-fondé de désigner le CIABG pour assiéger la forteresse de Dunkerque, dans un terrain peu favorable aux blindés, plutôt que de le laisser participer à la libération de son territoire national. Notons cependant qu'à l'automne 1944, le sort des pays d'Europe centrale était encore indéterminé, et pour les Britanniques récemment échaudés par la question polonaise, cette mission offrait l'avantage de ne pas attiser la méfiance de Staline. La 3e armée de Patton libéra effectivement la partie occidentale de la Tchécoslovaquie dans les derniers jours de la guerre, mais l'intégration d'une brigade équipée de matériel britannique au sein d'une armée américaine aurait causé un casse-tête logistique. De plus, toujours en sous-effectif en octobre 1944, le CIABG ne disposait d'aucune réserve pour combler les pertes causées par un engagement en première ligne. Le siège de Dunkerque limitait le taux d'attrition tout en permettant à la brigade d'accomplir une mission utile à l'effort de guerre allié.

Enfin, en maintenant une garnison à Dunkerque, Hitler espérait immobiliser devant celle-ci des forces alliées plus importantes que celles à la disposition de Frisius. En comptant les renforts canadiens, britanniques et français, le CIABG totalisait plus de 10 000 hommes, nettement en dessous des chiffres espérés par le *Führer*, mais sans doute plus que ce que les Alliés étaient disposés à y laisser au départ. Quoi qu'il en soit, cela n'enlève rien aux mérites du général Liska et de ses soldats. ■



▲ *Half-Track* M5 d'une équipe technique. Qu'ils appartiennent organiquement à un escadron de chars, au peloton de maintenance d'un régiment ou à la compagnie atelier de la brigade, les mécaniciens sont des magiciens, demi-dieux ou diables, auxquels s'adressent la gratitude autant que le courroux des équipages de chars, selon le degré de satisfaction de ces derniers. On ne rendra jamais assez hommage à ces serviteurs fidèles, travaillant toujours dans des conditions les plus pénibles pour fournir un matériel en bon état à ceux qui se battent.

▼ Premiers jours de l'après-guerre. Avec le retour à la paix, on retrouve le temps de procéder aux inspections détaillées du matériel, comme pour cet escadron du TP 1 à Bourbourg. Beaucoup d'hommes, que rien ne prédestinait à une carrière militaire mais qui se sont révélés être d'authentiques guerriers, ne peuvent s'adapter à cette nouvelle vie, moins périlleuse mais routinière. Ils préfèrent retourner dans le civil, laissant parfois la place à des éléments moins brillants en attendant que la patrie ait à nouveau besoin d'eux.

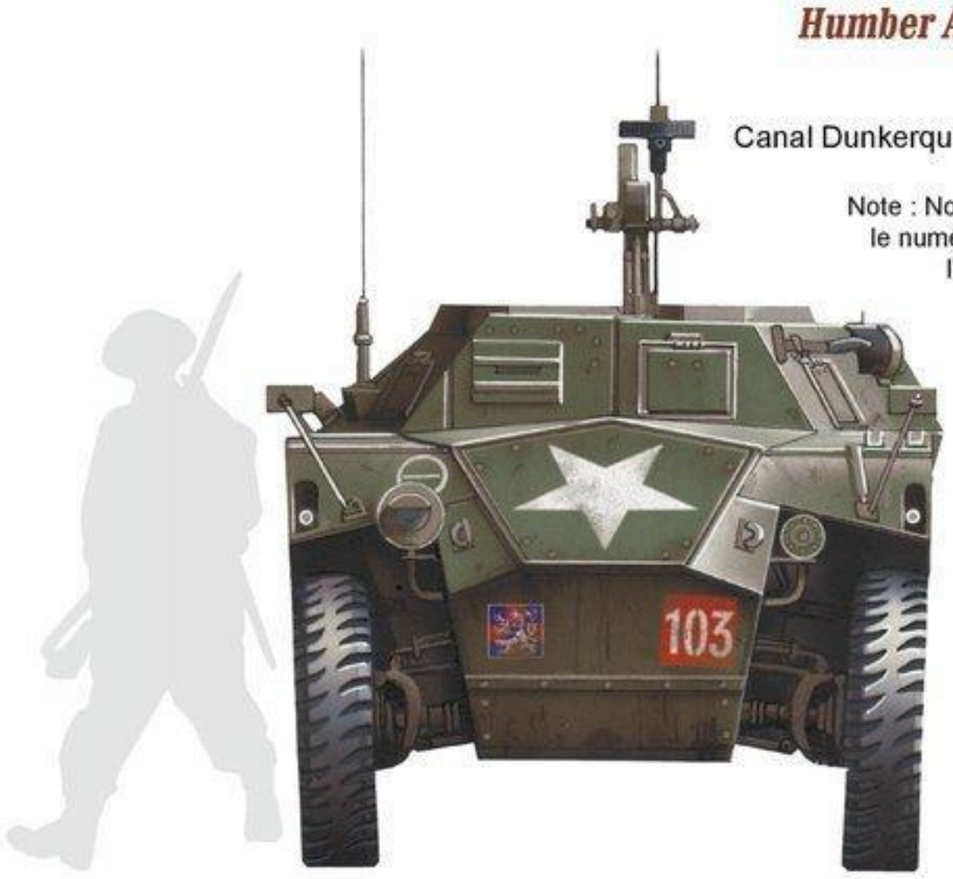
BIBLIOGRAPHIE

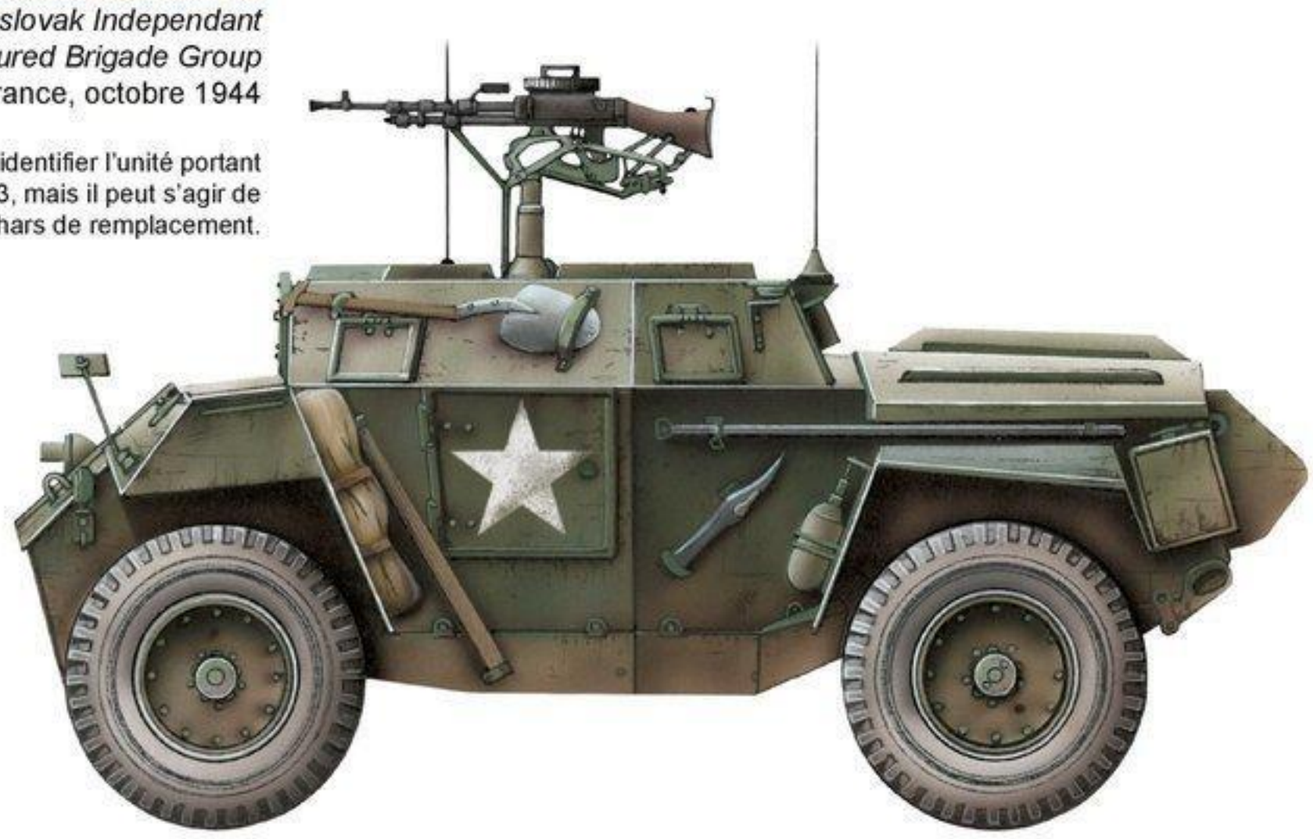
- Serge, Blanckaert (S.), *Dunkerque 1944-45, Du débarquement à la résurrection*, Lille, La Voix du Nord, 1995
- Fencl (W.) et Lošek (P.), *Cromwelly Československé brigády*, Prague, Nakladatelství Corona, 2010
- Hyrman (J.), *The port of Dunkirk in WWII, Czechoslovaks at Dunkirk, 1944-45* http://www.nasenoviny.com/DunkirkEN1944_45.html
- Oddone (P.), Bataille (G.), Macaigne (D.), *Le journal du vice-amiral Friedrich Frisius, Commandant de la « Forteresse » de Dunkerque, 3 septembre 1944-9 mai 1945*, Wimille, Punch éditions, 2002
- Prochazka (I.), *Dunkerque, Válečný deník Československé samstatné obrněné* brigády (říjen 1944 – květen 1945), Prague, Ministerstvo obrany Česke republiky, 2012
- s.n. World War II, The Czechoslovak Brigade,
- http://webspace.webring.com/people/fc/czech-andslovakthings/WW2_CzSkB.html

Humber Armoured Scout Car Mk. II

1st Czechoslovak Independant
Armoured Brigade Group
Canal Dunkerque–Furnes, France, octobre 1944

Note : Nous n'avons pu identifier l'unité portant le numéro tactique 103, mais il peut s'agir de l'escadron de chars de remplacement.



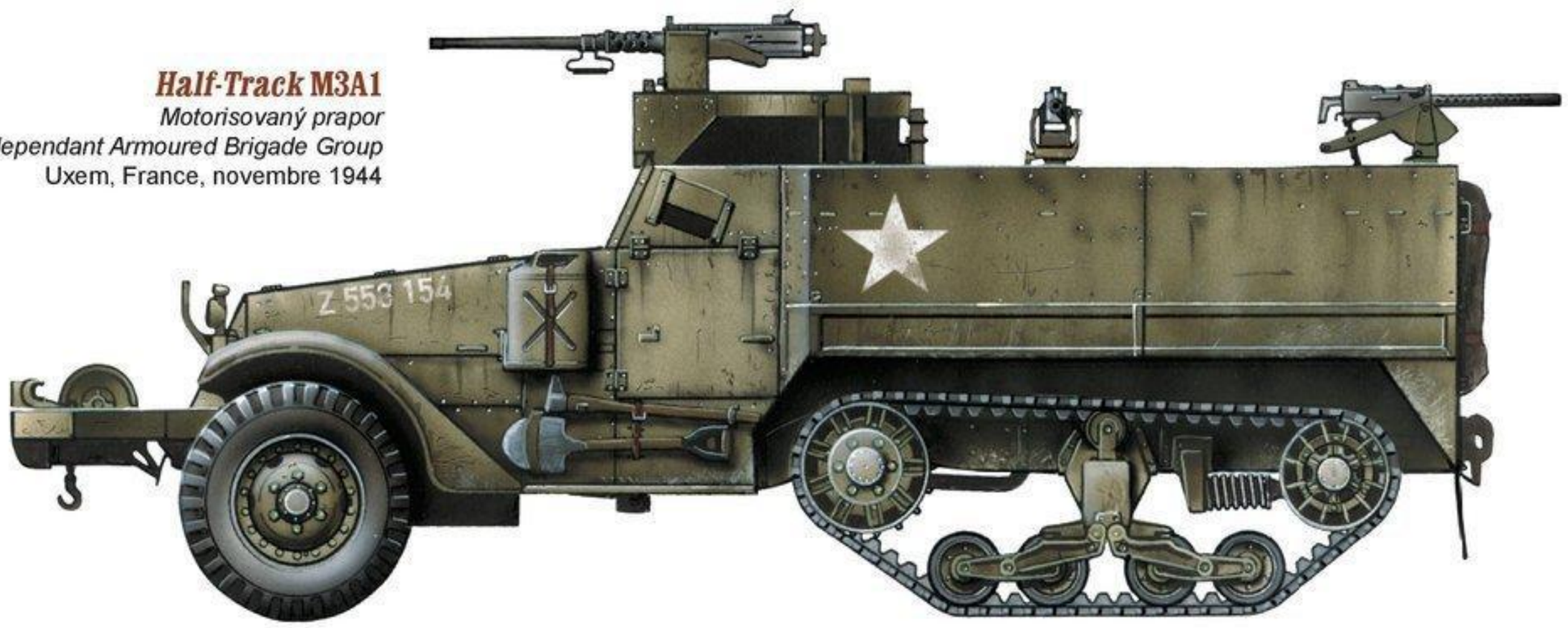


Crusader AA Mk.III

Peloton antiaérien
1st Czechoslovak Independant Armoured Brigade Group
Secteur de Dunkerque, France, mai 1945

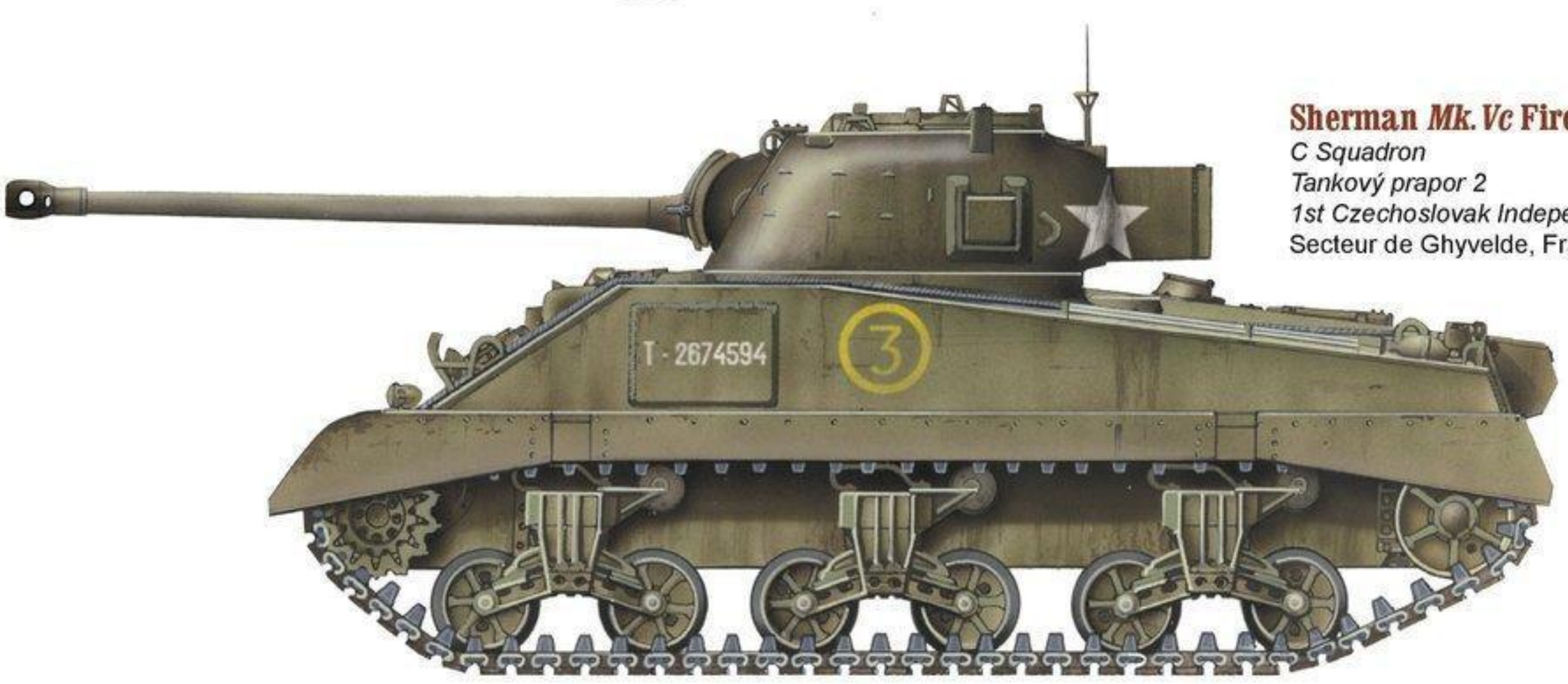
Half-Track M3A1

Motorisovaný prapor
1st Czechoslovak Independant Armoured Brigade Group
Uxem, France, novembre 1944



Sherman *Mk.Vc* Firefly

C Squadron
Tankový prapor 2
1st Czechoslovak Independant Armoured Brigade Group
Secteur de Ghyvelde, France, novembre 1944



Les Amants TERRIBLES

Les deux chars moyens allemands présentés dans les rôles pour lesquels ils ont été conçus : le *Panzer III* (à droite), et son canon à haute vitesse initiale, prend les chars adverses à partie, tandis que le *Panzer IV* (à gauche), équipé d'un *KwK* de *7,5cm* court, traite les cibles molles. Nous sommes ici à Koursk, l'un des derniers déploiements opérationnels offensifs du « vieux » tandem de la *Panzerwaffe*.
DR

PANZER III ET *PANZER IV* : UN TANDEM INDISSOCIABLE

Concernant l'usage de son Arme blindée, la *Wehrmacht* fait finalement ses choix tactiques sur le tard. Réussissant la synthèse parfaite des recherches menées par les autres puissances militaires, elle propose des options novatrices qui vont se révéler cruciales dans l'histoire de l'évolution des matériels de la guerre mécanisée. En ce sens, le couple *Panzer III-Panzer IV*, avec ses qualités mais aussi ses défauts, marque une étape cruciale vers l'émergence du *Main Battle Tank*.

Par **Hugues Wenkin**

PREMIERS PAS DANS LA GUERRE MÉCANISÉE

Pour des raisons essentiellement industrielles et doctrinales, la *Kaiserliche Armee* a délaissé les chars d'assaut pendant la Première Guerre mondiale. Elle ne s'est rendu compte que trop tard de son erreur. En 1918, avec le *Sturmpanzerwagen* A7V, l'Armée allemande marche dans les pas de ses adversaires sans avoir le temps de mettre sur pied une Arme blindée véritablement digne de ce nom. Néanmoins, les quelques dizaines de tankistes qu'elle lance dans la bataille auront le temps d'intégrer énormément d'informations capitales, qui seront d'un apport essentiel quand il s'agira de mettre sur pied la future Arme blindée allemande.

Les vainqueurs du 11 novembre, quant à eux, ne s'y trompent pas : ils interdisent aux vaincus de posséder le moindre char, espérant ainsi disposer seuls d'une arme capable de maîtriser la moindre velléité de volte-face de l'ennemi d'hier.

Paradoxalement, cette politique va permettre à la toute nouvelle *Reichswehr* de prendre du recul et d'élaborer une doctrine des engagements mécanisés d'une modernité inégalée. Ses penseurs vont tout d'abord se familiariser avec les théories de leurs homologues britanniques, tout en reprenant et exploitant uniquement à leur profit la maigre expérience germanique en la matière. Comme il leur faut un terrain d'expérimentation, ils profitent des contacts noués en marge des accords de Rapallo pour établir une coopération militaire avec la toute jeune URSS, puisque l'Allemagne est mise au ban des nations. Ils testent, dans un centre d'essais mis à disposition par les Soviétiques à Kazan, leurs modèles de présérie tout en menant des échanges tactiques conceptuels d'ampleur limitée avec leurs hôtes. Les Allemands s'en repartent avec le projet de deux premiers véhicules légers, mal armés et mal protégés, mais surtout un retour d'expérience inestimable pour se lancer dans la fabrication d'un char moyen. Ce premier couple mis en chantier, constitué des *Panzerkampfwagen I* et *II* (ou *Pz.Kpfw.*), n'est pas destiné véritablement à combattre. Ces deux engins légers servent d'intérimaires bon marché pour former une première génération d'équipages. En 1934, alors que les premiers programmes de production sont à peine lancés, les penseurs de Berlin réfléchissent à un véritable couple de combat, dont les protagonistes seront baptisés laconiquement *Pz.Kpfw. III* et *IV*.

En attendant, l'Histoire est en marche et va beaucoup plus vite que toutes les planifications intellectuelles et industrielles. Devenu chancelier en janvier 1933, Adolf Hitler est décidé à forger un empire rassemblant sous une même bannière l'ensemble des populations germanophones et à leur bâtir un « espace vital » à l'Est. Menée au pas de charge, cette politique se traduit entre autres par la mise en coupe réglée de la Tchécoslovaquie.

▲ Les *Panzerkampfwagen I* et *II* ne sont pas destinés véritablement à combattre. Ces deux engins légers servent d'intérimaires bon marché pour former les premières « générations » de *Panzerschützen*. Néanmoins, les préceptes manœuvriers du « Blitzkrieg » et leurs canons et mitrailleuses à tir rapide leur permettent de tirer leur épingle du jeu au cours des premières campagnes de la guerre.
Sauf mention contraire, toutes photos Archives Caraktère

▼ À partir de fin 1943, les *Panzer III* et *IV* échangent leurs rôles et leur armement. Les premiers reçoivent un canon court et servent à l'appui, les seconds adoptent un canon long et combattent les engins cuirassés adverses. Mais le tandem atteint ses limites évolutives, même si ce peloton de la 2. *Panzer-Division* fait bonne figure au nord du saillant de Koursk en juillet 1943.
©ECPAD/France/Fonds Seconde Guerre mondiale/1943

L'occupation de la Bohême-Moravie permet au *Reich* de faire main basse sur deux modèles de chars de fabrication locale, qui entrent immédiatement dans l'inventaire de la *Heer* sous le nom de *Pz.Kpfw. 35* et *38(t)*. Lorsque le second conflit mondial éclate et que la jeune *Wehrmacht* se lance à l'assaut de la Pologne, elle doit le faire beaucoup plus tôt qu'elle ne l'avait envisagé et en alignant une gamme hétéroclite de chars : aux côtés des deux premiers engins intérimaires et des autres d'origine tchèque, la nouvelle génération, composée des *Pz.Kpfw. III* et *IV*, est présente en faible proportion. Par la suite, ce sont ces deux derniers modèles qui permettront à l'Armée allemande d'arriver au summum de sa gloire. Les succès permis par ces blindés sont dus à une approche totalement disruptive menée quelques années plus tôt au sein de la *Generalinspektion der Panzertruppen*.

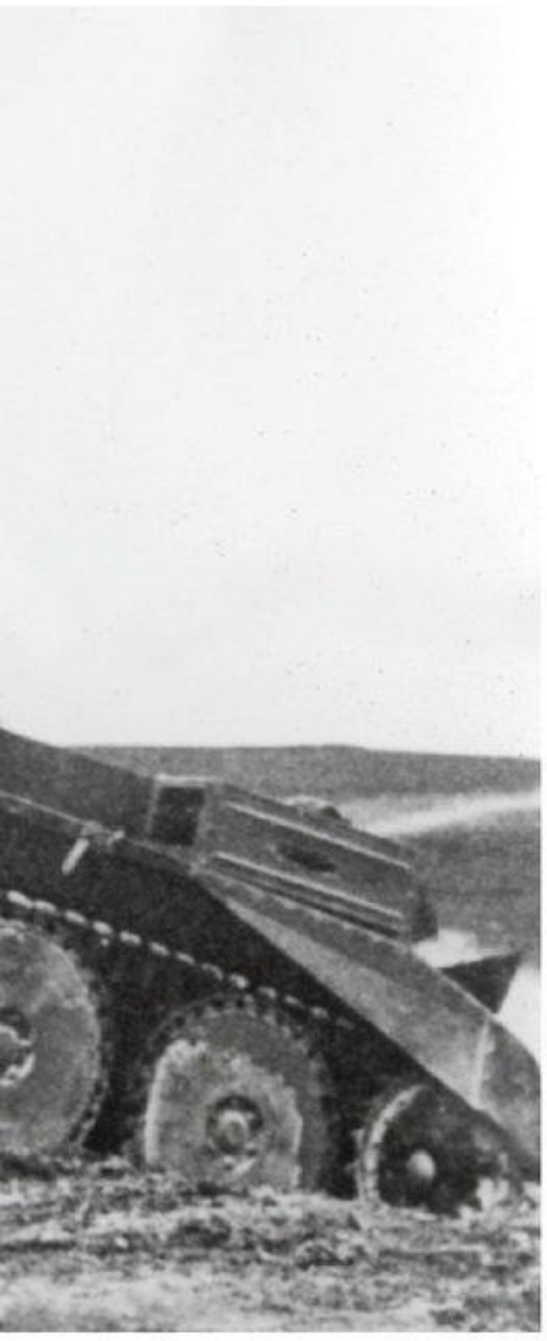
MOSCOU, LONDRES ET PARIS PENSENT SPÉCIALISATION…

Au moment où les penseurs allemands se lancent dans la conception de leur nouveau programme, ils surveillent d'un œil attentif ce qui se fait à l'étranger et tracent finalement pour leurs blindés une voie profondément différente du point de vue des catégories de matériel.

Depuis l'idée du plan 1919 de Fuller à la fin du premier conflit mondial [voir B&B n° 47], les Britanniques conçoivent leur Arme blindée en fonction de deux emplois possibles : la percée et l'exploitation. Ils créent donc deux gammes d'engins spécialisés pour tenir ces rôles. Un *Infantry Tank* est prévu pour engager et traverser une ligne de défense retranchée. Cela suppose plusieurs spécificités. Le modèle doit être équipé d'une pièce de gros calibre pour tirer des projectiles capables de détruire les retranchements et les abris bétonnés. Il va devoir nécessairement travailler en collaboration avec l'infanterie pour nettoyer le terrain et être protégé contre les tentatives des fantassins ennemis, entraînés pour le combat rapproché contre lui. Cet engin doit être lourdement cuirassé pour résister aux pièces antichars. La vitesse de progression n'a que peu d'importance dans cette configuration ; aussi, ces moyens de rupture seront généralement lents, bien protégés, donc lourds.

Quand la principale ligne de résistance est brisée, la bataille entre dans une phase d'exploitation. Des *Cruiser Tanks* passent alors à l'action : ils doivent se ruer derrière le dispositif adverse et accélérer son effondrement par la destruction de ses éléments d'appui et de soutien. L'artillerie, les centres de commandement, les dépôts, les lignes de communication seront les cibles principales. Pour accomplir ce type de mission, il faut alors disposer d'un engin doté d'une grande autonomie et d'une vitesse élevée. Le poids devenant un handicap important, la protection sera donc sacrifiée au profit de la mobilité. En termes d'armement, ce qui compte, c'est de pouvoir engager des cibles non blindées : la mitrailleuse est donc incontournable, une pièce légère sera également montée en tourelle pour les duels éventuels contre les autres chenillés. D'un trop faible calibre pour tirer des projectiles explosifs efficaces, le canon sélectionné se révélera, à l'usage, bien peu approprié. À y regarder de plus près, la philosophie britannique répond à un certain conservatisme. Les *Infantry Tanks* jouent le rôle de l'ancienne cavalerie lourde, tandis que les *Cruisers* reprennent celui des troupes montées légères.

À l'instar des Britanniques, les Soviétiques adoptent un mode opératoire similaire, quoique plus profondément conceptualisé, en mettant encore plus l'accent sur la



◀ Les Britanniques spécialisent leurs chars en trois catégories : les *Infantry Tanks*, lourdement blindés et lents pour accompagner les fantassins et percer les lignes de défense, les *Ligth Tanks*, pour la reconnaissance, et les *Cruisers Tanks* (comme cet A13), rapides et faiblement blindés pour exploiter les percées.

◢ Les Allemands spécialisent aussi leurs engins, mais dans le souci qu'ils s'appuient mutuellement. La spécialisation n'est donc pas faite en fonction des missions reconnaissance, percée, exploitation comme dans les autres nations. Ici, un *Panzer IV Ausf. B* ou *C* et un *Panzer III Ausf. C* avant la guerre.

▼ Les Soviétiques font de même avec les familles des T-26 (ici des modèles 1931), censés appuyer l'infanterie, et des BT-2 (ici, des BT-2), basés sur les mêmes principes tactiques et technologiques que le Cruiser A13.
DR

mobilité et la coordination de toutes les Armes qu'exige leur doctrine de bataille en profondeur. Ces idées conduisent les penseurs de l'Armée rouge à demander la création de moyens blindés spécialisés et différenciés en quatre catégories pour remplir des rôles spécifiques imposés par leur théorie. Viennent tout d'abord les chars de reconnaissance. Ils doivent être nécessairement maniables et rapides pour exécuter leur fonction d'éclairage. Très légers, ils sont difficilement détectables du fait de leur taille réduite. Leur mobilité est privilégiée au détriment de la protection et de l'armement. La deuxième catégorie spécialisée est constituée des chars lourds, appelés aussi destroyers de poursuite. La mission de ces derniers est de percer le dispositif ennemi en collaboration avec l'infanterie en annihilant les nids de mitrailleuses et en prenant à partie les blindés adverses. Ils doivent être capables de progresser rapidement sur des terrains difficilement praticables. Leur taille est imposante, en particulier la longueur, afin qu'ils puissent traverser facilement fossés et tranchées. Ils sont fortement blindés et armés de canons d'un calibre suffisant pour la lutte antichar. Des réservoirs additionnels leur permettent de bénéficier d'une grande autonomie en dépit de leur masse imposante. Cela donne naissance au concept de dual, avec un armement spécialisé logé dans des tourelles différentes. Dans le concept de la bataille de profondeur, des modèles spécialisés sont censés s'élancer derrière le front ennemi pour disloquer sa base arrière et exploiter la percée. Baptisés BT, pour « Bystrokhdnii Tank » en russe, leur mobilité est favorisée au détriment de la protection, tout comme pour les *Cruisers* britanniques. Cette notion est toutefois relativisée par l'utilisation de blindages inclinés rendant les cuirasses plus efficaces à épaisseur égale. Enfin, afin de faciliter l'ensemble des opérations, toute une batterie de véhicules spéciaux du génie est mise en production. Ceux-ci sont basés sur les mêmes châssis que les gammes précédentes pour des raisons évidentes de standardisation. Ils emportent des pièces d'artillerie, des lance-flammes, des dispositifs de dispersion de gaz de combat ou encore des ponts.

Enfin, l'Armée française a une approche beaucoup plus sclérosée. Pour Philippe Pétain, le char est une arme d'appui au service de l'infanterie. Il en ressort une continuité calquée sur les conclusions de la Grande Guerre, pour lesquelles deux types d'engins coexistent : ceux, longs, lourds et lents, destinés à la rupture ; aux côtés desquels évoluent des biplaces plus légers, sorte de nids de mitrailleuses mobiles sous blindage. Le B1bis est la quintessence de cette évolution avec laquelle la lutte contre les chenillés ennemis est prise en compte par l'adoption d'une pièce dotée d'une bonne capacité de pénétration en tourelle et d'une arme d'appui en casemate. Le biplace évolue également pour donner naissance aux Renault R35 et Hotchkiss H35. La cavalerie montée existe encore. Elle sera surprise en pleine phase de transition par le conflit : les DLC (divisions légères de cavalerie) sont empêtrées entre pétrole et picotins ; les DLM (divisions légères mécaniques) sont efficaces, mais leur concept n'est pas encore arrivé à maturité.

… QUAND BERLIN CONCEPTUALISE L'INTEROPÉRABILITÉ

Outre-Rhin, la vision des penseurs de l'Arme blindée est quant à elle centrée sur les besoins tactiques. Elle n'est pas à proprement parler dans une logique de missions intrinsèques ou séquentielles apparaissant au fur et à mesure de l'avancement de la bataille, mais en fonction de trois critères fonctionnels : protection, puissance de feu et mobilité, le tout s'intégrant dans une vision interarmes poussée au maximum. Pour Guderian et consorts, le blindage doit être systématiquement suffisant pour résister aux pièces antichars de l'infanterie adverse et doit être dimensionné en fonction de ce critère. Il n'est jamais question de moduler son épaisseur en fonction d'une utilisation spécifique.

◀ L'officier debout derrière la tourelle de ce *Panzer IV Ausf. B* dirige le tir du char. Il choisit avec soin les objectifs à traiter avant de lancer l'assaut. Ses cibles prioritaires sont les canons antichars et les nids de mitrailleuses. Nous sommes à l'entraînement, peu de temps avant le début du conflit mondial.

▼ Forts de l'appui des *Panzer IV* traitant les menaces antichars et îlots de résistance des fantassins ennemis, les *Panzer III,* tels cette *Ausf. E* ou *F* visiblement durant la bataille de France, foncent vers l'avant. Ils s'occuperont de préférence des chars adverses, contre lesquels leur canon de *3,7cm* doit se mesurer. Mais l'engin éprouve déjà ses limites : outre ce tube aux performances antichars limitées, le blindage frontal trop peu épais a été renforcé par des patins de chenilles.

L'armement est envisagé sous un terme d'allonge. Il faut que l'adversaire ne puisse pas disposer de contre-mesure efficace : « toute arme ne jouit d'une efficacité maximale que tant qu'elle reste nouvelle et n'a aucune parade à craindre [1] ». L'idée est de détruire l'ennemi avant qu'il ne puisse vous rendre la pareille, et ce n'est qu'à cette condition que la force de frappe adverse peut être anéantie. La puissance de feu est en effet considérée comme la caractéristique principale d'un véhicule de combat : « Le tir peut s'effectuer aussi bien à l'arrêt qu'en cours de déplacement. Dans les deux cas, le pointage se fait à vue. Si le tir est effectué à l'arrêt sur des objectifs repérés, par pointage direct avec un bon matériel optique et à de bonnes distances d'emploi d'armes, on peut attendre un effet d'anéantissement dans le plus bref délai et avec une consommation minime de munitions. En marche, le repérage des objectifs par le tireur sera gêné par les difficultés d'observation, mais aussi facilité par la hauteur de l'arme au-dessus du sol, surtout en terrain couvert de végétation. »

Enfin, la mobilité est prise en compte non pas en fonction d'une mission spécifique – lent pour accompagner l'infanterie et rapide pour l'exploitation –, mais dans la mesure où seul le matériel jouit de la faculté de porter son feu vers l'ennemi pour paralyser son action.

De fait, ces principes se traduisent par des spécificités qui n'existent qu'au sein de la *Wehrmacht* lorsqu'elle conçoit ses chevaux de bataille. Elle ne retient que deux types de *Panzer* : l'un est destiné à combattre les blindés, l'autre à protéger le premier contre les armes les plus dangereuses. Tous deux doivent être alignés au sein de formations mixtes qui sont censées accomplir, en même temps et ensemble, un rôle de percée et d'exploitation. Leur taille est influencée par l'armement emporté.

[1] Heinz Guderian, étude publiée dans la revue officielle de la *Wehrmacht* le 15/10/1937.

L'idée est d'engager d'abord un matériel d'un premier modèle doté d'une arme capable d'expédier des charges explosives puissantes à portée élevée pour détruire les pièces antichars adverses sans que celles-ci soient en mesure de répliquer. Par ailleurs, la vision allemande est également interarmes, l'infanterie étant employée de concert, avec pour objectif prioritaire de détruire ces canons antichars. Enfin, pour mener à bien la mission, il faut que les mitrailleuses et les armes d'appui de l'ennemi soient elles aussi détruites, rôle également du ressort de ce premier type, qui reçoit pour cette raison le nom provisoire de véhicule d'escorte (*Begleitwagen*).

Dans le même temps, un second modèle d'engin de combat, plus spécifiquement chargé de s'occuper des chars ennemis, suivant la bi-répartition des rôles induite par cette philosophie d'emploi, entre en action : ce *Panzer* dispose essentiellement d'une cuirasse capable de le protéger jusqu'à une portée utile afin de lui permettre lui-même de détruire son ennemi sans que ce dernier ne soit en mesure de répondre. En résumé, le mot d'ordre est de frapper sans s'exposer aux coups de l'adversaire.

Cela induit une nécessité supplémentaire : la coordination. Celle-ci est pensée tant d'une manière externe qu'interne et se traduit par une configuration identique à bord des deux modèles de *Panzer* étudiés. De l'extérieur, un véhicule de combat se manœuvre nécessairement d'une manière coordonnée. Il doit donc pouvoir recevoir des instructions précises et donner des informations pour que les autres Armes puissent l'appuyer dans sa mission. Cela impose l'utilisation systématique d'un réseau de communication radio. À bord de l'engin, les missions sont également spécialisées et standardisées : le char est divisé en deux compartiments de combat et accueille cinq membres d'équipage aux rôles distincts. Au niveau de la caisse, à l'avant, le pilote est situé en côte à côte avec le radio mitrailleur chargé des communications et de la défense rapprochée au moyen de la mitrailleuse du glacis. Ces deux hommes sont en liaison avec le reste de l'équipage *via* un interphone. La tourelle est quant à elle le véritable centre névralgique du combat. Elle abrite les trois hommes restants : le chef de bord, un pointeur et un chargeur. La répartition des tâches permet une efficacité accrue de l'équipage au combat. Chaque tankiste (*Panzerschütze*) peut se concentrer sur sa mission sous la direction d'un chef qui assume la coordination interne et prend les décisions. Le fait d'être en communication permanente a non seulement un impact sur l'efficacité, mais aussi sur la cohésion et la résilience dans le feu de l'action. Chaque membre d'équipage a l'impression de combattre au sein d'une équipe. Il a donc un sentiment de responsabilité accrue vis-à-vis de ses camarades, qui se traduit tant par l'accomplissement correct de sa tâche que par le réconfort moral qu'il peut leur apporter. Cette façon de penser l'ergonomie interne est tellement parfaite qu'elle va être systématiquement imitée par les autres belligérants et est encore principalement d'application aujourd'hui, nonobstant la disparition du mitrailleur de caisse, considéré par la suite comme superflu.

En bas, page de gauche
Le *Panzer III* est conçu de manière à avoir une cuirasse suffisante pour s'approcher sans risque de son adversaire à une distance où son canon de 37 mm pourra le détruire. L'équipage de cet engin (*Ausf. E* ou *F*) de la *2. Panzer-Division* traverse paisiblement une bourgade française.

▼ Même doté du tube *KwK 38 L/42* de 50 mm, comme sur cette *Ausf. J* roulant avec d'autres dans le désert libyen, le *Panzer III* reste supérieur à tout ce que peuvent aligner les Britanniques. Ce n'est qu'avec l'arrivée des M3 Lee et plus tard M4 Sherman que les limites du *Sd.Kfz. 141* vont apparaître au grand jour.

LE *SD.KFZ. 141* OU *PANZER III* : COMBATTRE LES CHARS

Le *Panzer III* est le premier engin de ce tandem indissociable. Lorsqu'il est pensé, il est destiné à combattre ses homologues adverses. Son organisation interne est alignée sur les principes d'ergonomie énoncés ci-dessus. Lorsque les premiers plans sont tracés, une première limitation liée à la standardisation se fait jour au niveau du choix du calibre de l'armement principal.

◀ Très rapidement, en raison de la supériorité du feu des chars soviétiques, un tube plus long *KwK 39 L/60* de 50 mm, à plus haute vitesse initiale, va remplacer le *KwK 38 L/42* sur le *Panzer III* afin d'accroître encore la capacité de perforation des blindages ennemis par l'obtention d'une plus haute vitesse initiale.

▶ Le blindage frontal du *Panzer IV Ausf. C* (celui-ci appartient à la *12. Panzer-Division*), modèle reconnaissable à l'absence de mantelet et au manchon blindé de la mitrailleuse coaxiale, n'est que de 30 mm. Il faudra attendre 1941 et la sortie de la version *Ausf. F* pour voir cette protection passer à l'épaisseur plus appréciable de 50 mm.

◢ Lors des campagnes de Pologne et de France, le *Panzer IV* affiche une suprématie absolue sur ses adversaires, même si la faible épaisseur de son blindage ne le met pas à l'abri de la destruction par un char ennemi. Remarquez l'absence de mitrailleuse de caisse et de mantelet sur cette version *Ausf. B*. Les équipages sont encore coiffés du large béret de la *Panzerwaffe*, très peu apprécié des tankistes, car gênant le port des écouteurs.

▼ La pièce courte de 75 mm du *Panzer IV* ne dispose pas d'une haute vitesse initiale, seule l'énergie cinétique emmagasinée dans la charge de l'obus lui permettant de faire face aux chars adverses. En revanche, la capacité explosive du projectile fait merveille contre les autres cibles terrestres. Ces personnels posent devant un *Panzer IV Ausf. B* à quelques mois de la guerre.

Le *Generalinspekteur der Panzertruppen* Guderian voudrait voir adopter un tube de 50 mm capable de percer tout en permettant au *Panzer* de disposer d'une allonge plus grande que celle de ses futures adversaires. En effet, les T-26 soviétiques bénéficient déjà d'un canon de 45 mm qui leur permet, durant la guerre d'Espagne, de réaliser de beaux « cartons » contre les *Panzer I* de la *Panzergruppe* « Drohne », commandée par le *Major Ritter* von Thoma. De l'autre côté des Pyrénées, les B1bis et les Somua français disposent déjà quant à eux d'une pièce de 47 mm longue. L'adoption d'un canon de 50 mm serait donc un atout appréciable contre tous ces potentiels adversaires. L'état-major de la *Wehrmacht* ne suit pourtant pas l'avis de « Schneller Heinz » et décide de doter le futur *Sd.Kfz. 141* de la même arme antichar équipant déjà les unités d'infanterie, à savoir le petit *Pak 35/36* de 37 mm. Néanmoins, un compromis prenant en compte la volonté de chacun est d'ores et déjà adopté : le futur *Panzer* recevra certes un petit tube de 37 mm, mais disposera néanmoins déjà, au moment de sa production, d'une tourelle dimensionnée afin d'accueillir ultérieurement une arme plus puissante ; le programme pour l'emport de la pièce de 50 mm est d'ailleurs mis en projet dès 1935.

Si ce *3,7cm KwK 36 L/45* se révèle efficace durant la campagne de Pologne, il ne correspond pas totalement aux besoins émis au départ par les Allemands, sa portée d'engagement étant insuffisante, pour ne pas dire médiocre. Toutefois, les pertes en *Panzer III* sont limitées (il est vrai que seulement 92 exemplaires sont en dotation dans la *Heer* à la mi-août 1939), car les autres atouts du véhicule jouent un rôle prépondérant au combat, en particulier la radio, et lui permettent de sortir de la campagne avec les honneurs.

Toutefois, l'évolution du char ne cesse d'être repensée en fonction de la puissance des opposants qu'il rencontre. Ainsi, sa protection est sans cesse améliorée, passant de 14,5 mm sur les engins de présérie à 30, 50 et enfin à 70 mm *via* la pose d'une plaque de blindage supplémentaire. L'armement principal, bénéficiant d'un canon de 50 mm et 42 calibres à partir de 1941, sera quant à lui allongé à 60 calibres sur la version *Ausf. J*.

En Afrique du Nord en 1941, le *Panzer III* doté du canon *5cm KwK 38 L/42* reste un adversaire redoutable pour les blindés britanniques. Lors de son entrée en service, le Crusader, armé d'une pièce de *2-Pdr* (40 mm), leur reste largement inférieur, et il faudra attendre l'arrivée du M3 Lee, puis du M4 Sherman, tous deux livrés par les Américains et dotés d'un 75 mm, pour pouvoir espérer le contrebattre avec une relative efficacité. Au mois de mai 1942, Erwin Rommel, le chef de la *Panzer-Armee* « Afrika », note dans ses mémoires la perte de suprématie du *Panzer III* : « la plupart de nos unités blindées étaient dotées de *Sd.Kfz. 141* armés de canons de 50 mm, presque tous courts, et ils ne valaient pas le Grant. Si beaucoup d'engins britanniques étaient dotés d'un vieux canon de 40 mm, un bon nombre d'entre eux venaient d'être dotés du nouveau 75. Ce qui les rendait supérieurs. » Notons qu'à cette période, les Britanniques commencent seulement à mettre en

service la pièce de *6-Pdr* (57 mm). Les premiers 75 mm n'apparaissent qu'à partir du moment où les ateliers de campagne des unités britanniques récupèrent des tubes de ce calibre sur des épaves de Sherman pour les monter sur des Churchill.

Pour l'opération « Barbarossa », une bonne partie des *Panzer I* et *Panzer II* obsolètes ont été remplacés par des *Panzer III*, dont beaucoup n'ont cependant encore en tourelle qu'un canon de 50 mm. Si cette arme les rend toujours supérieurs aux T-26 et aux BT-7, la rencontre avec les premiers KV-1 et les T-34 est en revanche une épreuve pénible, dont les *Panzerschützen* se sortent néanmoins avec les honneurs grâce à une excellente coordination avec l'infanterie et un entraînement supérieur. Mais si le T-34 peut être perforé par le *5cm KwK L/42* en l'attaquant de flanc à une distance inférieure à 200 m, le KV-1 reste quant à lui invulnérable. Le *5cm KwK L/60* peut éventuellement permettre à l'équipage d'avoir le dessus face à ce mastodonte, mais seulement avec un obus *Panzergranate 40* et en s'approchant par le flanc à moins de 200 mètres. Un rapport du *Panzer-Regiment 203* daté du 17 mai 1942 précise :

« La supériorité des Russes provient d'une arme plus efficace (la pièce de 76,2 mm), une meilleure protection, une meilleure mobilité du fait de ses chenilles larges, un moteur puissant et sa haute garde au sol. Néanmoins, les cuirassés russes sont inférieurs du fait de la limitation de visibilité des équipages et du mauvais emploi qu'il en est fait. Parfois, l'entraînement des tankistes russes est inadéquat. C'est notable quand on observe leur façon de conduire et leur cadence de tir. Les faits ci-dessus sont à la base de la méthode suivante pour combattre ces véhicules ennemis :

- Engager des blindés ennemis qui sont enterrés comme des canons antichars doit être envisagé comme sans espoir. Il est seulement possible de les détruire avec de l'infanterie appuyée par une forte artillerie.

- Quand l'adversaire est en mouvement, tout est basé sur la possibilité d'atteindre les flancs du T-34 ou l'arrière du KV-1. Le meilleur champ de vision des engins allemands est avantageux pour ce faire. En ouvrant ses trappes, le chef de bord peut entendre le bruit produit par les blindés ennemis et déduire la direction dans laquelle ils se dirigent. De cette manière, il peut ajuster sa trajectoire et prendre une position flanquante, le long de l'itinéraire supposé de l'adversaire. Il est nécessaire de couper de temps en temps le moteur. Si cela ne peut être fait à cause du terrain ou de la direction de l'attaque, alors en tirant sur l'adversaire, on peut l'inciter à tourner et ainsi obtenir une chance de travailler sur ses flancs ou son arrière. »

Des améliorations successives permettent néanmoins au *Panzer III* de tenir son rôle jusqu'au milieu de 1943, période où il est définitivement surclassé par les nouveaux T-34, sur lesquels un grand nombre d'innovations sonnent le glas de la supériorité vacillante du char moyen allemand. Les tankistes soviétiques, de mieux en mieux formés, disposent maintenant d'une tourelle plus large, d'une radio systématisée, d'un tourelleau pour le chef de bord et d'une mécanique plus fiable. Le *Panzer III* n'est plus en mesure de jouer son rôle initial et doit être remplacé.

Sa longévité n'a été permise que par l'adoption, dès le départ, de la tourelle spacieuse, tandis que l'augmentation de poids liée à l'emport de blindages plus épais et d'un canon plus long a été compensée par une adaptation fréquente de la suspension, qui est passée des ressorts hélicoïdaux sur la version *Ausf. A* aux semi-elliptiques jusqu'à la variante *Ausf. D*, eux-mêmes avantageusement remplacés par des barres de torsion ; la largeur des patins a également été augmentée à partir du modèle *Ausf. J*.

LE *SD.KFZ. 161* OU *PANZER IV* : DE L'APPUI-FEU AU COMBAT DE CHARS

La conception d'un *Begleitwagen* [2] démarre le 11 janvier 1934 et fait office de continuité du programme du *Grosstraktor* testé en secret au polygone soviétique de Kazan. Les grandes lignes du cahier des charges précisent que le poids de l'engin ne peut excéder 24 tonnes afin de tenir compte de la portance des pontons utilisables et être armé d'un canon d'appui-feu. Le premier exemplaire sort des chaînes de production en 1937 ; son blindage n'est épais que de 14,5 mm, mais sera très vite – notamment à la lumière de la campagne de Pologne – porté à 30 mm sur les versions de série.

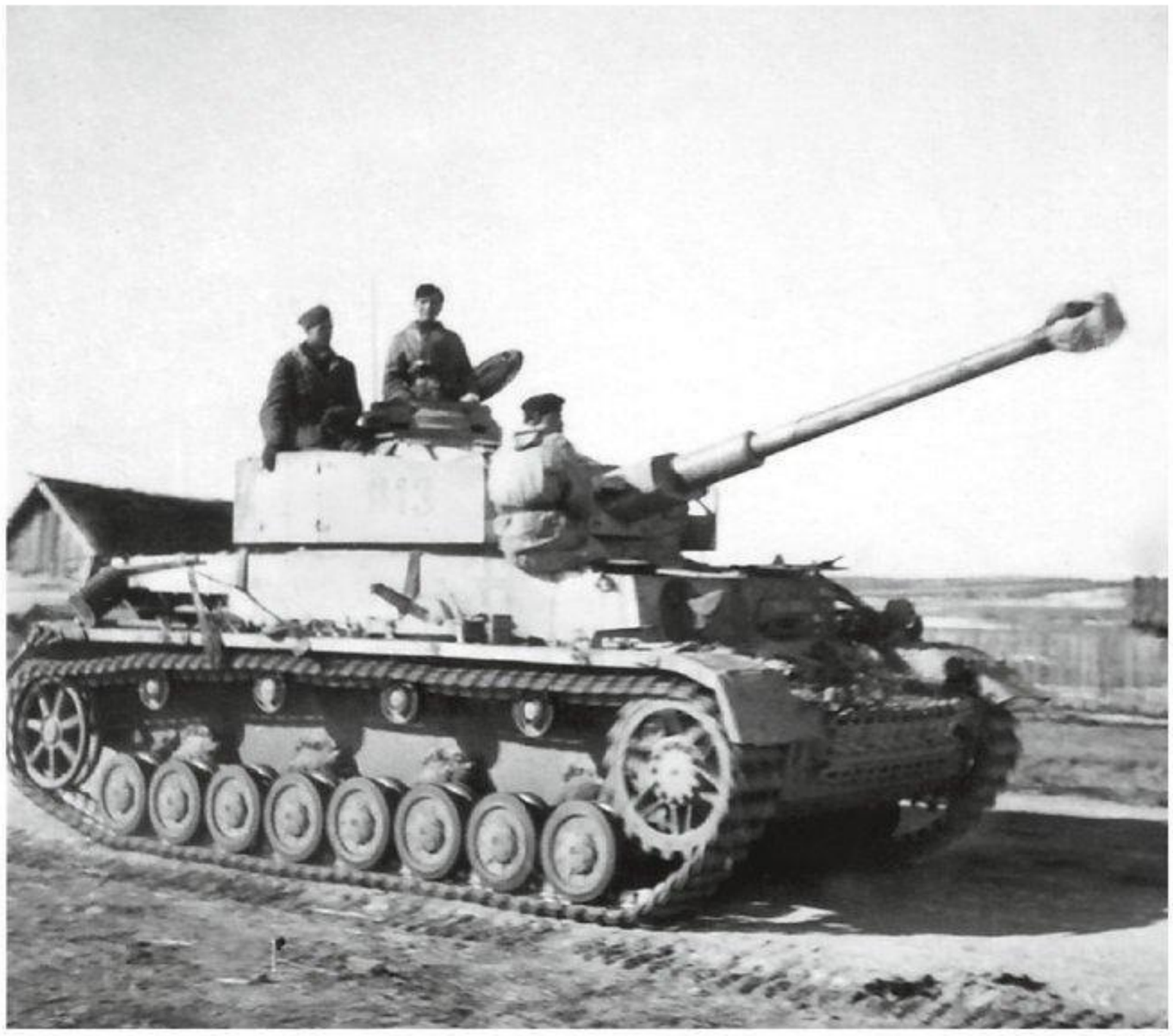
Peu nombreux à participer au *Fall Weiss*, ce matériel se révèle indispensable lors de la campagne de France, où il fait merveille dans le rôle pour lequel il est doctrinalement destiné. Alors qu'il n'est encore qu'à la tête de la *7. Panzer-Division*, Rommel l'utilise avec beaucoup d'efficacité en véhicule d'appui pour un cas de « passage en force » :

« Je repartis en suivant la Meuse jusqu'à Leffe, village aux abords de Dinant, en vue d'y transporter les opérations de traversée. J'avais préalablement donné des ordres pour avoir à ma disposition, au point de passage, plusieurs *Panzer III* et *IV*. [...] Au barrage de Leffe, nous vîmes tout de suite la passerelle pour les piétons, que l'ennemi avait obstruée au moyen d'une plaque d'acier hérissée de pointes. Le feu avait cessé, pour l'instant, dans la vallée de la Meuse, et nous nous dirigeâmes vers la droite, parmi des maisons vers le lieu même de la traversée. Celle-ci était au point mort, et les officiers semblaient démoralisés par les pertes que leurs hommes avaient éprouvées. Nous pouvions voir sur l'autre rive plusieurs soldats de la compagnie qui étaient déjà passés, dont beaucoup étaient blessés, ainsi que de nombreux bateaux endommagés, canots pneumatiques, etc. Les officiers dirent que personne n'osait sortir du couvert, le tir de l'ennemi s'abattant immédiatement sur celui qui se montrait. Plusieurs de nos chars et armes lourdes étaient en position sur la berge à l'est des maisons, mais semblaient avoir déjà épuisé presque toutes leurs munitions. Cependant, les engins que j'avais ordonné d'envoyer au point de traversée arrivèrent bientôt, suivis sans tarder de deux obusiers de campagne du bataillon Gräseman. Tous les points de la rive Ouest où pouvaient être cachés des

▲ Suite aux déboires rencontrés face au T-34 soviétique, les Allemands renforcent aussi d'urgence l'armement principal de leurs *Panzer IV*, le *7,5cm* court ne suffisant plus. L'*Ausf. F2* est le premier modèle à être équipé d'un canon long de 75 mm et de 43 calibres. Le frein de bouche arrondi permet de différencier sans mal cette version.

[2] *Begleitwagen* signifie véhicule d'escorte. C'est essentiellement un nom de camouflage pour contourner les prescriptions du traité de Versailles.

▼ Pour encore améliorer la capacité de perforation du *Panzer IV*, les *Ausf. G* de fin de série reçoivent un tube de 48 calibres. Leur protection est aussi améliorée par l'ajout de *Schürzen* autour de la tourelle pour éviter que les balles de 14,5 mm des fusils antichars soviétiques n'atteignent les trappes de vision et les épiscopes. Deux détails permettent d'identifier cette version à coup sûr : les rayons ajourés du barbotin et la trappe de tourelle circulaire d'une pièce.



tireurs ennemis furent soumis au feu précis de nos pièces, qui couvrit les rochers et les constructions. Le *Leutnant* Hanke [NdlA : *Bordführer* d'un *Panzer IV*] démolit en plusieurs coups un réduit bétonné sur la rampe d'accès du pont. Les blindés, tourelles braquées à gauche, roulèrent lentement en direction du nord, le long de la vallée de la Meuse, à cinquante mètres les uns des autres, surveillant les pentes d'en face. Sous la protection de ce tir, la traversée recommença peu à peu. »

L'expérience est renouvelée plus tard lors du passage du canal de La Bassée et ensuite dans la Somme, au château du Quesnoy, où les obus des *Panzer IV* écrasent les pièces antichars des troupes coloniales françaises sans subir la moindre perte. Néanmoins, le *Sd.Kfz. 161* montre plus d'une fois la limite de ses capacités lors de combats avec des chars lourds français, notamment sur les hauteurs de Stonne, où le blindage avant incliné des B1bis de 60 mm les rend invulnérables.

Pour l'opération « Barbarossa », le *Panzer IV Ausf. F*, disposant d'une protection frontale augmentée à 50 mm, fait ses premières armes. Les résultats sont meilleurs, mais cela reste insuffisant : la rencontre avec le T-34 réveille là aussi les consciences. Dès juin 1941, de nombreux T-34 entrent en action et infligent de lourdes pertes aux Allemands, notamment lors de la bataille de Mzensk. Jusqu'à cette date, le *Panzer IV* jouissait d'une supériorité relative sur ses adversaires, mais à partir de cette rencontre avec le dernier-né de l'arsenal soviétique, la situation s'inverse. Guderian, qui commande alors la *Panzergruppe 2*, peut le constater *de visu* : « J'ai fait un rapport sur cette situation, qui était pour nous nouvelle, et je l'ai envoyé au groupe d'armées. Dans ce document, je décrivais sans ambages la supériorité marquée du T-34 sur notre *Sd.Kfz. 161*. Je tirais la conclusion que cela devait affecter notre production de chars. Je terminais en demandant d'urgence l'envoi d'une commission sur mon secteur du front, elle devait être constituée de représentants des services du matériel de l'armée, de membres du ministère de l'Armement, de concepteurs de et des firmes qui les construisaient. Si cette commission venait, elle pouvait non seulement examiner les exemplaires détruits sur le champ de bataille, mais aussi être conseillée par les hommes qui les utilisaient sur ce qui devait être inclus dans la conception de nos nouveaux chars. Je demandais aussi la construction rapide de canons antichars lourds avec suffisamment de capacité de pénétration pour détruire le T-34. »

« Schneller Heinz » est entendu à Berlin : le programme du futur Panther est lancé en urgence, et, à partir de mars 1942, la version *Ausf. F2* dotée d'un tube de 43 calibres entre en service. L'arrivée de ce canon *7,5cm KwK 40* à haute vitesse initiale permet de maintenir un équilibre entre la *Panzerwaffe* et les forces blindées soviétiques. À l'été 1942, les tankistes allemands peuvent ainsi refaire armes égales avec le T-34 et reprennent confiance dans le nouveau canon de cette nouvelle version du *Panzer IV*. En effet, les 935 mètres/seconde affichés par les obus perforants tirés par le canon du char égalent les 965 m/s des projectiles de 76,2 mm tirés par les pièces de 41,2 calibres du type F34 armant ses adversaires russes. La protection frontale inclinée de 47 mm de ce dernier équivaut *grosso modo* aux 50 mm du char allemand.

▼ Les Soviétiques ne restent pas inactifs et améliorent aussi leurs engins, le T-34/85 surclassant les *Panzer IV* par la conjugaison de sa puissance de feu et de sa protection. L'équipage de cette *Ausf. H* a renforcé son blindage frontal par des patins de T-34.

Le *Wachtmeister* Freyer, tankiste au *Panzer-Regiment 24*, explique ainsi comment la maîtrise tactique des *Panzerschützen* leur permet de reprendre l'avantage au combat : « le 7 juillet 1942, j'ai pris position avec mon *Panzer IV* à canon long à un important carrefour à Voronej. Bien camouflés, nous nous tenions à côté d'une maison, dans un jardin. Une clôture courait devant le blindé et nous soustrayait à la vue depuis la rue. Nos ordres étaient d'appuyer des fantassins motorisés qui tentaient de nettoyer la ville et de les protéger des blindés ennemis. Pendant la journée, notre seul problème provenait des troupes russes dispersées, mais les engagements entre ennemis et amis dans la ville nous faisaient nous tenir sur nos gardes. C'était une journée chaude, mais nous ne pouvions imaginer que la nuit allait être encore plus torride. Vers 8 heures du soir, un T-34 apparut, provenant d'une rue adjacente sur notre gauche, et tentait de passer devant nous à pleine vitesse. Il était suivi par une colonne de trente autres, et nous devions empêcher cette percée. Par un rapide enchaînement, nous avons détruit les trois premiers, c'est alors que notre canonnier, l'*Unteroffizier* Fischer, a rapporté que le canon était endommagé. Notre tube était à nouveau enrayé et avait des maladies de jeunesse : les cartouches vides restaient coincées dans la culasse tous les deux ou trois coups. Schmidt et moi sommes sortis pour visser l'écouvillon et avons repoussé la douille vide par l'extérieur. Le T-34 suivant nous a tiré dessus et a blessé notre chargeur à la tête. Nous l'avons dégagé, et l'opérateur radio a pris sa place au service de la pièce. Nous avons tiré plusieurs fois en continuant de toucher nos cibles. Nous avons de nouveau dû repousser de temps en temps les douilles endommagées en dehors de la culasse en nous mettant à couvert. Les Russes ont mis en pièces la barrière devant nous, mais ne nous ont pas touchés. Néanmoins, nous avions détruit onze blindés ennemis. La seule fois qu'ils nous ont eus, c'est quand notre tube était bloqué. »

Ce qui est intéressant dans ce témoignage, c'est l'évolution très nette du rôle du *Panzer IV* de l'appui-feu vers le combat contre les autres chars. Ce bouleversement de ses missions va encore s'accentuer au début de l'année suivante,

avec l'arrivée de la version *Ausf. G* armée du *7,5cm KwK 40/L 48* plus performant et protégée par la suite par des jupes blindées *Schürzen*. Cette mouture du cheval de bataille des *Panzer-Divisionen* permet de tenir jusqu'à l'entrée en service du Panther, même si elle est de plus en plus surclassée par l'ennemi.

DU COUPLE EN HARMONIE…

D'un point de vue organisationnel, au sein des *Panzer-Divisionen* de la première moitié de la guerre, *Panzer III* et *IV* restent séparés à l'échelon de la *Kompanie* : les premiers forment l'ossature des *leichte Kompanien* aux côtés des modèles plus légers (*Panzer I*), tandis que les *Pz.Kpfw. IV* associés au *Pz.Kpfw. II* forment les *mittlere Kompanien*. C'est du moins ce que voudrait la théorie, car la pratique est bien différente. Au combat, les pertes et les réorganisations subséquentes des unités font que les différents types cohabitent bien souvent, dans les faits, au sein des mêmes groupes de combat, hétérogènes, dans lesquels les *Panzer IV* entrent généra-

▲ Comme l'illustre ce cliché montrant des chars de la *1. Panzer-Division* en France en 1940, le tandem *Panzer II* et *Panzer IV* constitue les *mittlere Kompanien* au sein des régiments blindés, le couple *Panzer I* et *Panzer III* y formant les *leichte Kompanien*. Les canons des *Panzer IV kurz* gagnent en puissance de feu antichar grâce à l'adoption d'une tête à charge creuse. Malheureusement, la précision de cette dernière laisse fortement à désirer.

▼ Faute d'un remplaçant en nombre suffisant, le *Panzer III* est encore largement en service à Koursk en juillet 1943. Outre le blindage frontal de 70 mm de l'*Ausf. M* lui permettant de s'approcher à distance de tir de la cible, l'adoption de *Schürzen* protège les équipages des effets des fusils antichars soviétiques de 14,5 mm.
©ECPAD/France/Fonds Seconde Guerre mondiale/1943

ment en action les premiers. Le *Tactical and Technical Trends, No. 17* (le bulletin du renseignement américain à destination de la troupe) du 28 janvier 1943 explique comment une action offensive des *Panzer* s'articule : « En général, les Allemands estiment que les défenseurs ont capturé et occupé les meilleures positions ; en conséquence, ils tentent souvent de prendre le contrôle de ces endroits. Les commandants allemands se lancent généralement dans une attaque frontale contre un centre de résistance. Celle-ci peut se dérouler de la manière suivante :

Phase I : Le commandant allemand renforce son unité de reconnaissance avec des chars déployés sur un front large et conduit une force de couverture jusqu'à environ 2 250 mètres de la ligne principale de résistance.

Phase II : Une reconnaissance minutieuse est réalisée par un officier expérimenté avec un blindé.

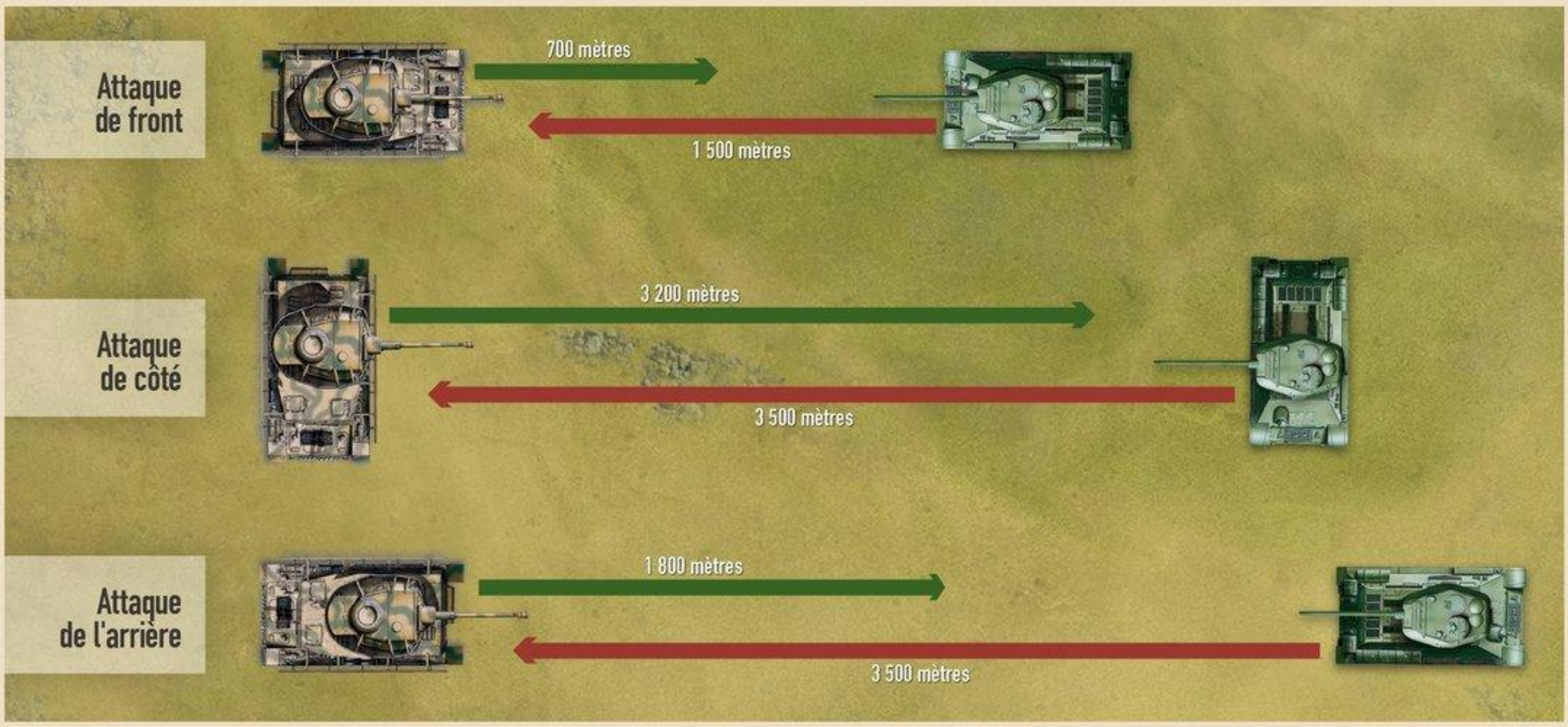
Phase III : Une force de couverture se déploie de la façon suivante. Des blindés, généralement des *Panzer IV*, prennent une position en défilement de caisse derrière une crête ou un point haut et, avec le tir de leurs mitrailleuses, tentent de faire baisser la tête des défenseurs. Ils peuvent alors engager les pièces d'appui visibles avec leurs 75. Sous ce couvert, les *Pak 38*, les mitrailleuses lourdes et les canons d'infanterie de 150 mm prennent position et tentent de détruire les tubes adverses ou leurs servants. Appuyée par cette couverture, une attaque part de l'arrière, formée par trois rangées de chars espacés d'une cinquantaine de mètres. Chaque ligne est séparée d'environ 150 mètres de celle qui la précède. Celles-ci en place, les chars sont suivis par l'infanterie portée, protégée par des écrans antichars.

Phase IV : à l'heure H, la force tout entière se met en route vers l'avant à une vitesse approximative de 25 km/h. Quand ils dépassent la ligne de couverture, les chars se mettent à tirer, pas spécialement pour toucher quelque chose, mais pour obtenir un effet psychologique et obliger les défenseurs à garder leur tête baissée. Arrivés sur l'objectif, certains blindés continuent jusqu'au point opposé du dispositif, tandis que d'autres assistent l'infanterie en menant une opération de ratissage. Habituellement, les fantassins ne démontent que lorsqu'ils sont sur place ; alors, ils font une utilisation intensive de pistolets-mitrailleurs.

▲ Confrontés à la supériorité de la *Panzerwaffe*, les Soviétiques cherchent à mettre au point un char pouvant lutter à armes égales avec les Tiger. Ils développent donc leur KV-85, armé d'un tube de 85 mm, pour arriver finalement au monstrueux canon de 122 mm monté sur le JS-122. Ce dernier, qui donne naissance au JS-1 puis au JS-2, sonne définitivement le glas de la suprématie tactique du *Panzer IV*, incapable de se mesurer à pareil mastodonte.
Coll. Ashuraliev

COMPARAISON DES PERFORMANCES DE COMBAT - *PANZER IV* / T-34/85

	PARTIE DU BLINDÉ	*PANZER IV* PERCE LE T-34/85 À PARTIR D'UNE DISTANCE DE	T-34/85 PERCE LE *PANZER IV* À PARTIR D'UNE DISTANCE DE
FRONT	Tourelle	700 m.	1 500 m.
	Mantelet	100 m.	800 m.
	Frontal	//	1 500 m.
	Glacis	//	1 400 m.
CÔTÉ	Tourelle	1 300 m.	au-delà de 3 500 m.
	Superstructure	1 400 m.	au-delà de 3 500 m.
	Châssis inférieur (cuve)	3 200 m.	au-delà de 3 500 m.
ARRIÈRE	Tourelle	1 800 m.	au-delà de 3 500 m.
	Plaque supérieure	1 000 m.	au-delà de 3 500 m.
	Plaque inférieure	1 400 m.	au-delà de 3 500 m.

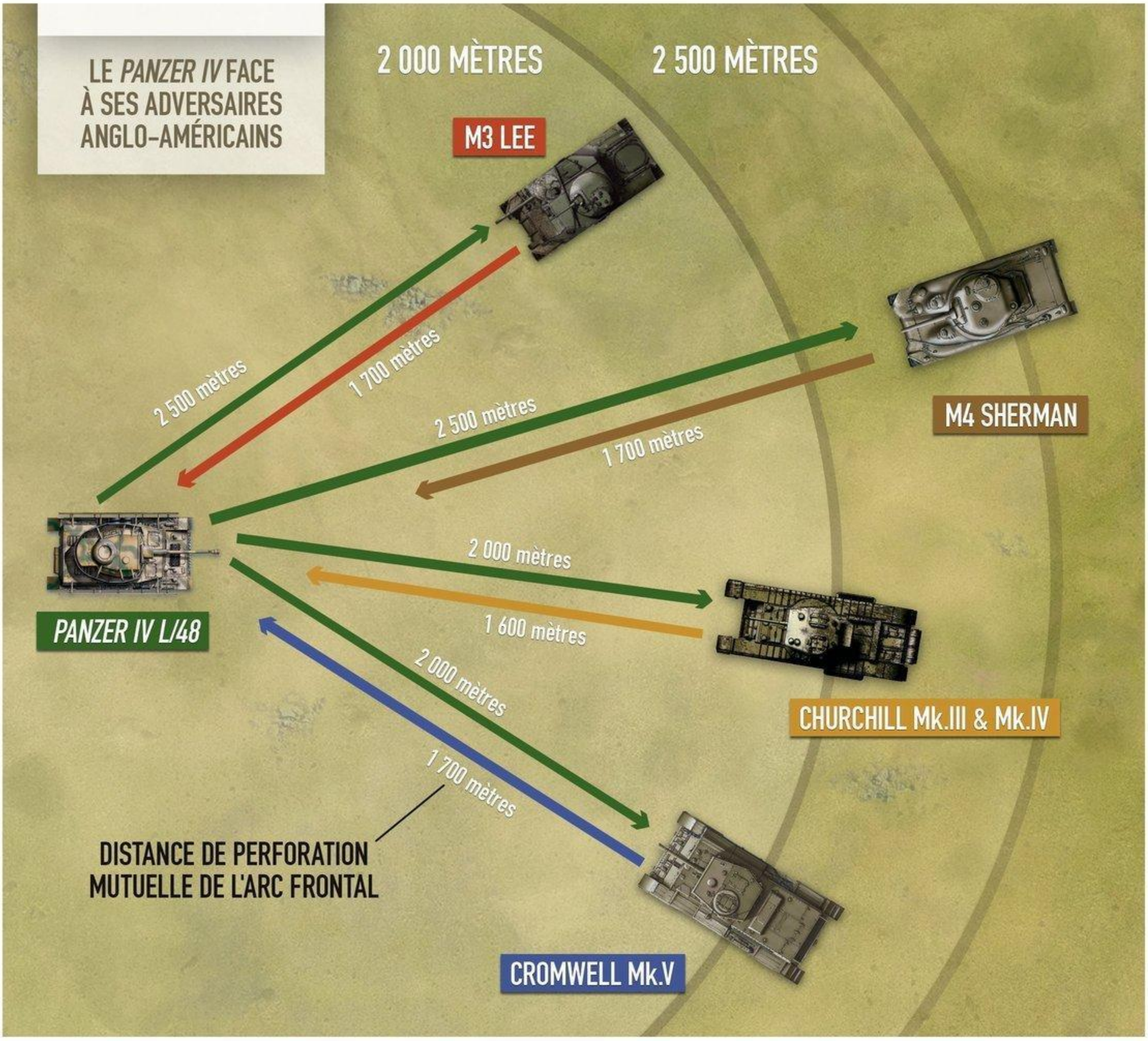


Phase V : Une fois l'attaque réussie, la force de couverture avance dans la zone capturée afin de renforcer la défense. Les chars se replient vers l'arrière pour être entretenus. »

En dépit de l'introduction progressive de canons longs sur les machines, les unités blindées allemandes sont encore massivement équipées de *Pz.Kpfw. IV kurz* armés du *7,5cm KwK 37 L/24* et de *Panzer III* à tube de 50 mm jusqu'au milieu de l'année 1943. Mais l'arrivée des obus à charge creuse permet à la pièce courte d'améliorer sa capacité antichar. Toutefois, cette dernière reste relative : il faut qu'un KV-1 s'approche à moins de 300 mètres pour que la nouvelle munition soit efficace contre son blindage frontal. Les *Panzerschützen* font donc de leur mieux pour résister en mettant à profit au maximum le combat interarmes. Les pièces *Flak* de 88 mm sont utilisées en même temps que les chars. Une forme de coopération s'organise : les tubes longs engagent l'ennemi dès que possible, les moins puissants étant utilisés en contre-attaque, où la faible distance d'engagement amenuise le handicap des canons les moins performants. Ce n'est qu'un pis-aller, qui doit beaucoup plus à l'entraînement et au sang-froid qu'aux qualités intrinsèques du matériel. En attendant mieux, cette méthode apporte néanmoins son lot de réussite. L'*Hauptmann* Oehme commande la *8. Kompanie* du *Panzer-Regiment 3* à bord de son *Panzer III*. Son rapport décrit ces conditions d'engagement réelles de la *Wehrmacht* lors d'actions d'interdiction :

« Vers environ 18h00, j'ai reçu l'ordre de me rendre à Jelnja pour appuyer la *Gruppe* « von Bisehoffshausen » avec le véhicule qui venait juste d'être réparé et les quatre *Panzer III* à canon *7,5cm KwK 40/L43* qui venaient juste d'arriver. La *Panzer-Kompanie* a contre-attaqué Jelnja, qui était encerclée par nos blindés et soumise à un intense bombardement de toutes nos armes. Les éléments russes de tête ont reflué, et la majorité des maisons ont commencé à brûler. Deux T-34 ont reculé dans un hangar en feu. Au crépuscule, les « rouges » ont renouvelé leur attaque avec des chenillés et une force d'infanterie. Les blindés ont été immédiatement repérés et détruits à une distance de 300 mètres. Le reste a dû reculer en vitesse, comme le laissait entendre le bruit des moteurs. Dans la soirée du 13 août, les Russes ont attaqué de nouveau avec des véhicules blindés et un peu d'infanterie montée en grappes. En dépit de la nuit tombante, deux T-34 de plus et un KV-1 ont été touchés, et deux d'entre eux se sont embrasés. L'attaque a été repoussée. Dans la nuit, des soldats ennemis et des chars ont pris position dans un repli de terrain près de Shulebino, et à l'aube, ils ont essayé de percer le bois sur la cote 208. En même temps, huit à dix KV-1 attaquaient par la route. Deux ont été détruits par le *Panzer IV lang* à moins de 15-20 mètres. Le reste a été convaincu de faire demi-tour. Il doit être rapporté qu'il a été nécessaire d'utiliser environ huit *Hohlraumgranaten* [obus à charge creuse] pour mettre chacun d'eux en flammes. Au point 208, trois T-34 ont essayé d'envahir nos positions, mais n'ont pas exploité leur avance. Le commandant de l'infanterie a demandé notre appui parce que des ennemis restaient cachés dans les bois. Un *Pz.Kpfw. IV kurz* et deux *Pz.Kpfw. III* à tube *5cm KwK 38 L/42* ont été envoyés dans la zone où les tanks ennemis avaient percé. Dans l'après-midi, les Russes ont encore attaqué. Cette tentative s'est déroulée au sud de la route. Plusieurs chenillés ont échoué dans les marais et y sont restés coincés. Dans la soirée, ils ont été détruits par la *5. Kompanie*, tandis que sur la route, quatre KV-1 de plus ont été détruits par la *8. Kompanie.* Une pièce de *8,8cm* a pris une large part dans cette bataille défensive. Ce canon était positionné dans une allée au sud de la route, il a été endommagé par un obus et a dû se replier. Ce jour-là, plusieurs exemplaires plus petits

▲ La taille de la tourelle du *Panzer III* ne lui permet pas d'embarquer une pièce de 75 mm longue. Dès lors, il reçoit le tube court anciennement monté sur les *Panzer IV* et adopte le rôle de *Begleitwagen*, dans lequel il excelle, notamment en appui/protection des Tiger au sein des bataillons de chars lourds. Nous voyons ici l'un d'entre eux, un *Panzer III Ausf. N* de la *schwere Panzer-Abteilung 501* en Tunisie.



ont attaqué séparément. En outre, un *Panzer IV lang* a été touché par un KV-1, un membre d'équipage a été tué et deux autres sévèrement blessés. Un autre *lang* s'est frotté à un T-34, mais a été détruit. Le blindé s'est enflammé immédiatement, et trois des cinq occupants ont été tués. Pendant cette action défensive du 11 au 17 août 1942, la *8. Kompanie* a détruit 45 véhicules ennemis, dont onze étaient des T-60 et le reste des T-34 et des KV-1. »

Le témoignage d'Oehme démontre que même les *Panzer IV* équipés d'un canon long touchent leurs limites opérationnelles dès 1942. L'apparition du modèle *Ausf. G*, doté d'une pièce de 48 calibres avec une vitesse initiale augmentée à 750 m/s, ne permettra que de gagner un peu de temps en attendant la mise en service d'un véritable remplaçant.

Le 23 juin 1944, la *Generalinspektion der Panzertruppen* soumet un test comparatif entre l'armement des nouveaux modèles de T-34 équipés de la pièce D5 de 85 mm et celui du JS-122 [NdlA : KV-85 armé d'un 122 mm, ancêtre du JS-1]. L'essai est réalisé sur plaque de blindage inclinée à 60° à une distance de combat de 100 mètres. La conclusion est sans appel : l'obus tiré par le *7,5cm KwK 40 L/48* ne s'enfonce que de 99 mm, tandis que les projectiles décochés par les tubes russes pénètrent de 109 mm dans le cas du D5 et de 134 mm dans celui du 122 mm. Le rapport conclut laconiquement : « Le *Sd.Kfz. 161* est surclassé par le T-34/85 et le JS-122. » Pour le *Wa Prüf. 1*, cette note signe l'arrêt de mort opérationnel du *Panzer IV*.

Lors de l'été 1944, le *Pz.Kpfw. IV* jouit encore d'une relative supériorité sur le front Ouest. Notons qu'il est seulement surclassé balistiquement par le Lee. Cette statistique peut paraître étrange étant donné que le M3 a été abandonné en faveur du Sherman dès 1942 par les Alliés, mais les Allemands l'estiment encore en service (c'est le cas en petit nombre en Italie) et l'intègrent donc dans leurs données. L'épaisseur de la carapace frontale des deux tanks moyens américains est la même. La seule différence réside dans l'inclinaison du blindage du Lee : certaines de ses plaques sont inclinées sur deux axes, non seulement par rapport à la verticale, mais aussi par rapport à l'axe longitudinal du char. Le canon de 75 mm et de 31 calibres de base, qui arme aussi bien le M4 que le M3, perce la cuirasse frontale du *Panzer IV* à partir de 1 700 mètres. Dans la pire configuration possible, le char allemand ne peut, quant à lui, perforer le Lee qu'à partir de 1 500 m.

D'un point de vue purement théorique balistique, le Lee dispose donc d'une allonge supérieure de 200 m. Toutefois, les inconvénients intrinsèques d'un tube en casemate à débattement latéral limité interdisent au Lee de se placer en défilement de caisse pour affronter son adversaire, ce qui le disqualifie directement d'un point de vue tactique sur le théâtre nord-européen. Par contre, le Sherman Firefly britannique, avec son puissant *17-Pdr* tirant des obus-flèches, surclasse totalement le *Panzer IV*. C'est d'ailleurs cette supériorité qui permet de faire échec à la tentative de la *21. Panzer-Division* contre les plages anglo-canadiennes le 6 juin 1944.

... AUX ÉCHANGES DE PARTENAIRES

Panzer III et *Panzer IV* étant arrivés au bout de leurs capacités à l'été 1943, l'Allemagne est donc contrainte à une évolution générationnelle de ses matériels. Ainsi, deux nouveaux modèles de chars font progressivement leur apparition dans les rangs de la *Panzerwaffe*. Leur entrée en service va considérablement modifier les doctrines d'emploi du couple tactique idéal du début du conflit.
En avril 1942, soit peu avant la création des trois premières *schwere Panzer-Abteilungen* équipées de Tiger, l'*OKW* prévoit de faire accompagner chacun des « fauves » par un *Pz.Kpfw. III* d'appui chargé de sécuriser le secteur en engageant l'infanterie ou les pièces antichars adverses. Chaque compagnie comprend alors quatre *Züge* de quatre engins (2 Tiger et 2 *Panzer III*), tandis que la section de commandement est équipée d'un blindé lourd et de deux moyens.
Cette *Kriegsstärkenachweisung* (tableau organique en temps de guerre) ne précise pas quel type de *Panzer III* est requis. Dans la pratique, c'est souvent un modèle *Ausf. N* armé du tube court *7,5cm KwK 37 L/24* aux puissants obus explosifs, dont étaient déjà pourvues les premières versions de *Panzer IV*. Toutefois, la présence de *Panzer III Ausf. L* munis du tube long *5cm KwK 39 L/60* reste une situation fréquente. Les premiers retours d'expérience indiquent que cette structure mêlant des chars lourds à d'autres moyens est idéale. Néanmoins, les *Panzer III* ne jouent plus du tout le même rôle que celui que remplissait le *Panzer IV* par le passé : ils ont une fonction de protection rapprochée. Ils doivent empêcher l'adversaire d'arriver au contact des Tiger. Dans sa note du 10 février 1942, le *Generalinspekteur der Panzertruppen* explique la fonction de chaque acteur au combat : « Durant l'attaque, le rôle des Tiger est d'appuyer les engins plus légers par leur feu. Ces derniers mènent l'assaut, suivis des Tiger plus lourds. Lorsque le contact avec les blindés ennemis est établi, l'écran de blindés légers se redéploie sur les flancs, laissant les Tiger engager l'adversaire de manière frontale. En défense, les Tiger sont généralement déployés à couvert, dans une position défilée. Les chars légers gardent leurs flancs. »

▲ Malgré des faiblesses criantes, le *Panzer IV* fait ses dernières armes en 1967 sur le plateau du Golan durant la guerre des Six jours ! Les 17 engins perçus par la Syrie ont été fournis par l'Espagne franquiste, qui les avait elle-même achetés à l'Allemagne.
DR

◤ Quand le *Panzer V* Panther apparaît dans les rangs des *Panzer-Divisionen*, le *Panzer IV* est relégué à un rôle secondaire, même s'il peut rendre encore d'immenses services entre de bonnes mains. Leur emploi évolue : les *Sd.Kfz. 161* restent dans le sillage et sur les flancs des « fauves » pour leur assurer une protection à courte portée.
NIOD

Magnifique photo d'un *Panzer IV Ausf. G* de fin de production. Le couple indissociable *Panzer III-Panzer IV*, très bien étudié au départ, aura une longévité plus grande que tous les engins conçus au milieu des années 1930. L'adoption du châssis des deux machines pour la production de nombreux automoteurs ou blindés témoigne, par ailleurs, de la polyvalence de leur caisse.

En juillet 1943, l'introduction calamiteuse du Panther à Koursk, suivie d'une amélioration constante de l'engin et de sa production en masse pour généralisation dans les *Panzer-Divisionen* (à raison d'une *Abteilung* par *Panzer-Regiment*), permet de relever définitivement les désuets *Panzer III* (ils n'y sont plus présents qu'en appui, après modification en engins lance-flammes dans un *Panzer-Flamm-Zug* ou dans les *Züge* de transmission des *Stäbe* des *Panzer-Abteilungen*) de leur rôle de lutte contre les chars adverses. Ce remplacement permet aux Allemands de renouer avec la méthode de combat initiale voulue au début de la guerre. Il n'est plus nécessaire de réaliser des manœuvres savantes pour pouvoir menacer les flancs de l'adversaire. L'allonge du canon de *7,5cm KwK L/70* du Panther, idéalement protégé sur son arc frontal, permet de nouveau d'engager les T-34 russes depuis une distance telle que ces derniers ne peuvent rendre les coups. Au sein des unités, la notion de *leichte Kompanie* disparaît pour laisser la place à la *Panther-Kompanie*, qui continue de collaborer avec une *mittlere Panzer-Kompanie* équipée entièrement de *Panzer IV*, mais uniquement dans leur version dotée de la pièce longue. Notons qu'étant muni du canon de 75 mm, le moins efficient des deux, ce dernier se voit attribuer un rôle secondaire dans la percée. À longue portée, les Panther engagent les blindés adverses les plus puissants ; les *Panzer IV* évoluent dans leur sillage et sur leurs flancs. Sur un champ de bataille déjà nettoyé des éléments les plus dangereux, les *7,5cm KwK 40 L/48* des seconds traitent à plus faible portée les adversaires subsistants.

Ainsi, durant le second semestre 1943, le binôme *Panzer III* et *IV*, conçu dès avant le conflit mondial, a complètement disparu. La fabrication du premier cesse d'ailleurs définitivement dans la seconde moitié de l'année, et il disparaît progressivement des inventaires par destruction sur le champ de bataille ou remplacement par d'autres chars plus puissants. Quelques-uns resteront néanmoins en service en Scandinavie jusqu'à la fin de la guerre, mais principalement dans les *Panzer-Abteilungen* indépendantes placées sous les ordres directs de la *Heer.* Ces dernières se voient attribuer des missions d'appui aux *Gebirgs-Divisionen*.

UNE CARRIÈRE OPÉRATIONNELLE BIEN REMPLIE

Tout aussi polyvalent que celui du *Panzer IV*, le châssis du *Panzer III* sera recyclé pour permettre de construire des *Sturmgeschütze*, ces canons d'assaut qui vont rendre d'excellents services jusqu'à la chute du *III. Reich*. Faute de remplaçant, la production des *Panzer IV* se maintiendra quasiment jusqu'aux derniers mois de la guerre, en même temps que leurs châssis serviront de base à des automoteurs divers. Par contre, la carrière opérationnelle de ceux-ci se poursuivra jusqu'en 1967 dans les rangs de l'Armée syrienne, avec laquelle ils feront le coup de feu contre les Centurion de Tsahal.

Pensé au milieu des années 1930, le couple opérationnel constitué par ces deux chars complémentaires s'est révélé un atout considérable pour la *Wehrmacht* et a activement participé aux victoires de celle-ci jusqu'à l'apogée de l'été 1942. Bien que dépassés par les progrès rapides des chenillés adverses, ils ont dû être maintenus en service quelques années de plus. Ce qui n'a été possible que grâce à l'adaptabilité des châssis admirablement conçus et une modification des rôles initiaux des machines. Le *Panzer III* a abandonné son statut de tueur de chars pour une fonction d'appui rapproché. Le *Panzer IV* lui a pour sa part succédé dans ce rôle pendant un an pour devenir ensuite une sorte de « second couteau » derrière le Panther. En comparaison, dans le camp allié, les chars conçus à la même époque ont tous été retirés du service dès les premières années de la guerre. La performance allemande en matière de longévité de ses matériels se doit donc d'être soulignée. Elle a été permise grâce aux choix d'avenir qui ont été faits en 1935, en misant sur l'interopérationnalité plutôt que sur la spécialisation des véhicules. Cette option, à mi-chemin entre les errements occidentaux de l'entre-deux-guerres et l'avènement du concept du char principal de bataille, a donné lieu à une polyvalence des engins et s'est révélée payante en termes d'adaptabilité tactique. Le tandem *Panzer III* et *IV* constitue ainsi, en quelque sorte, « l'équivalant paléontologique du chaînon manquant » dans l'histoire de l'évolution des matériels dans la guerre mécanisée ! ■

La bataille de PONYRI

5-12 juillet 1943

L'AUTRE ENFER DE LA BATAILLE DE KOURSK

S'il est vrai que les récits de guerre usent et abusent de comparaisons parfois un peu creuses, il n'en reste pas moins que lors de la grande offensive de Koursk, les combats pour la petite localité de Ponyri, l'une des clefs essentielles du flanc Nord, présentent pendant plusieurs jours un caractère d'acharnement digne de la bataille de Stalingrad. Moins connu que le spectaculaire choc blindé de Prokhorovka, Ponyri constitue, d'une certaine façon, l'autre grand choc de Koursk, une lutte éperdue illustrant la grande transition stratégique de l'été 1943.

Par **Vincent Bernard**

Profils couleurs © M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2015

PONYRI, KESAKO ?

Inutile ici de rappeler en détail la genèse et les préparatifs de la titanesque bataille de Koursk de l'été 1943. Signalons seulement que l'offensive des Allemands contre le saillant formé après leur victoire à Kharkov en mars et tenu par l'Armée rouge se décompose en deux pinces massivement dotées en moyens blindés lourds nouvellement sortis des usines du *Reich* : chars *Panzer V* Panther [voir *Batailles et blindés* n° 37], chasseurs de chars *Sd.Kfz. 184* Ferdinand [voir *Batailles et blindés* n° 30] et *Sd.Kfz. 164* Nashorn, et autres *Sturmpanzer IV* Brümmbar. La pince Sud (*4. Panzer-Armee* et *Armee-Abteilung* « Kempf ») relève de la *Heeresgruppe* « Süd » et est commandée par le *Generalfeldmarschall* von Manstein. Elle dispose de la majeure partie des forces blindées dévolues à l'offensive : cinq *Panzer-Divisionen*, l'ensemble des Panther de la *Panzer-Brigade 10* et la plupart des unités de Tiger, c'est-à-dire la *schwere Panzer-Abteilung 503* et une compagnie dans chacune des *Panzer-Grenadier-Divisionen* d'élite « LSSAH », « Das Reich », « Totenkopf » et « Gro□deutschland ». La pince Nord, qui nous intéresse ici, dépend de la *Heeresgruppe* « Mitte » du *Generalfeldmarschall* von Kluge et consiste en la *9. Armee* du *Generaloberst* Model, fortement renforcée, totalisant 75 000 hommes, 3 400 tubes d'artillerie et mortiers et un millier de chars et automoteurs.

L'objectif de cette offensive en tenailles est de frapper de part et d'autre la base du saillant soviétique, d'effectuer rapidement une percée qui sera exploitée par des forces blindées et mécanisées, les deux pinces devant opérer leur jonction à l'est de Koursk afin de prendre au piège et détruire l'ensemble des effectifs ennemis engagés (Fronts de Voronej, Central et de la Steppe) et dès lors briser dans l'œuf toute velléité d'offensive d'été de l'Armée rouge. Or, le plan allemand est – grâce au service de décryptage britannique ULTRA – depuis longtemps connu de la *Stavka* (l'état-major de l'Armée rouge), qui a préparé activement trois lignes de défense successives et y a massé de puissantes réserves blindées.

Bien que plaçant l'*OKH* dans une forte inquiétude du fait de la résistance attendue, l'idée générale défendue par le *Führer* est inspirée par le souvenir des grandes batailles d'encerclement du début de la guerre à l'Est : plus de forces soviétiques seront engagées et enfermées dans le saillant de Koursk, plus l'opération « Zitadelle » représentera un succès « stratégique » permettant de reprendre l'initiative sur l'*Ostfront*.

Quelle importance a, dans ce cadre, la petite localité de Ponyri, remarquable seulement pour son école, sa gare et sa fabrique de tracteurs ? Il s'agit d'une position clef sur la ligne ferrée d'Orel, artère logistique vitale à une centaine de kilomètres au nord de Koursk. Dans l'esprit de Model, qui conduit l'offensive sur le flanc Nord, Ponyri représente un objectif à saisir en priorité : prendre la localité en quelques jours, c'est assurer la percée dans le dispositif soviétique en s'appuyant sur une voie de communication majeure. Échouer à emporter Ponyri, c'est reconnaître l'impossibilité de refermer la nasse par le nord.

◀ Le *Panzerjäger* Tiger(P) ou *Sd.Kfz. 184*, surnommé Ferdinand, est emblématique de la bataille de Ponyri, puisque c'est dans ce secteur que l'engin est pour la première fois engagé contre l'Armée rouge. Ce monstre de 65 tonnes peut « avaler » jusqu'à plus de 900 litres aux 100 kilomètres.
Sauf mention contraire, toutes photos Archives Caraktère

▼ *Sturmgeschütz III Ausf. G* avec jupes blindées latérales (les fameuses *Schürzen*), dont l'état semble montrer l'utilité au combat (cet exemplaire, visiblement endommagé, est d'ailleurs tracté par un semblable, comme l'indique la tension des câbles de remorquage). Avec près de 8 000 exemplaires, c'est la version du *StuG* la plus aboutie et utilisée qui est produite de 1942 à 1945. Avec sa silhouette basse et son canon de *7,5cm* censé engager les fortifications au profit de l'infanterie, le canon d'assaut est totalement dans son élément à Koursk.
© ECPA-D/France/Fonds Seconde Guerre mondiale

LES LIGNES DE PUKHOV

Les forces soviétiques attendant Model de pied ferme sont celles de la 13e armée du général Pukhov, qui relèvent du Front Central du général Rokossovski ; elles sont déployées sur le flanc Nord du saillant, appuyées à droite sur la ligne Koursk–Orel. Le commandement soviétique est parfaitement conscient du rôle essentiel de la position clef de Ponyri, située au cœur de sa deuxième ligne de défense.

Panzer IV Ausf. H
2. Kompanie
Panzer-Abteilung 18
18. Panzer-Division
Secteur de Ponyri, juillet 1943

Dans et en avant de ce secteur, formant l'aile droite de la 13e armée, est positionné le 29e corps du général Slichkine, établi en trois lignes de résistance successives inscrites dans un quadrilatère irrégulier de 15 à 20 km de front et de profondeur, couvert de nombreux champs de mines et battu par les feux croisés de quatorze points d'appui antichars.

Ce corps comprend : à gauche, la 15e division de fusiliers (général Dzhandzhgava), défendant un front de 9 km sur deux positions successives (47e et 676e régiments en avant, 321e régiment en réserve) ; à droite, la 81e division de fusiliers du général Barinov (410e et 416e régiments en ligne, 519e régiment en réserve), dont le flanc droit, ancré sur la gare de Maloarkhangelsk, couvre directement la ligne ferrée de Koursk ; en réserve, enfin, est déployée la 307e division de fusiliers du général Yenshine (1019e, 1021e et 1023e régiments), constituant le second rideau défensif dans le secteur de Ponyri.

À gauche du 29e corps soviétique se trouvent les trois divisions de fusiliers du 17e corps de la Garde (général Bondarev), dont la 6e division de fusiliers de la Garde immédiatement à l'ouest de Ponyri. À droite débute le secteur de la 48e armée du général Romanenko, avec le 15e corps (Liudnikov), comprenant la 148e division de fusiliers en première ligne et la 74e en seconde ligne dans le secteur de Maloarkhangelsk. En réserve d'armée, Pukhov dispose également des trois divisions aéroportées (en réalité utilisées comme infanterie d'élite) du 18e corps

▼ C'est par trains entiers que la *Wehrmacht* a fait monter en ligne ses blindés pour la grande offensive de Koursk. Malgré cet effort, elle est néanmoins incapable de renverser des équilibres matériels d'ores et déjà largement en faveur de l'Armée rouge. Ce convoi ferroviaire emmène les *StuGe* de la *78. Sturm-Division* à Orel.

Les Ferdinand se révèlent presque invulnérables aux armes antichars soviétiques conventionnelles normales, tel le petit M1942 de 45 mm ou le puissant ZiS-3 de 76,2 mm. En revanche, plusieurs engins seront détruits par les redoutables automoteurs SU-152. Leur manque de mobilité et de souplesse tactique fait que leur rôle restera pour l'essentiel limité à celui de bouclier pour les *Landser*.

de la Garde d'Afonine. Notons également que l'artillerie et les moyens antichars de la 13e armée sont puissamment renforcés, notamment par trois brigades antichars organiques équipées de pièces de 45 et de 76 mm, ainsi que par la présence du 4e corps d'artillerie, avec deux divisions d'artillerie et une division de mortiers lourds. Au sud de Ponyri, le général Pukhov dispose également d'une réserve blindée prête à intervenir en tout point menacé de ses lignes : il s'agit des 21 (ou 23 ?) chars lourds KV-1 du 27e régiment de chars de la Garde, de la cinquantaine de chars moyens et légers de la 129e brigade blindée (certaines sources citent la dotation « normale » de 65 engins), ainsi que des 16 automoteurs SU-122 du 1442e régiment de canons d'assaut.
En outre, une partie des divisions de fusiliers disposent organiquement de l'appui de chars légers d'accompagnement, parfois de modèles anglo-saxons livrés par le biais du prêt-bail (*Lend-Lease*), particulièrement des M3 Grant et des Churchill, utiles mais guère adaptés au terrain et généralement très peu appréciés des équipages soviétiques.
Enfin, sous le contrôle du Front Central, une puissante réserve de second échelon est représentée par les deux corps blindés (3e et 16e corps de chars) de la 2e armée de chars du général Rodine, ainsi que deux autres corps (9e et 19e corps de chars) directement aux ordres du général Rokossovski. Cette puissante masse mécanisée aligne plus de 700 chars et canons d'assaut. L'appui de l'aviation pour l'ensemble du Front Central est assuré par les 900 appareils de la 16e armée aérienne (Rudenko).

LE « POING » DE MODEL

De quels moyens bénéficie Model afin de percer cet impressionnant dispositif étiré en profondeur ? D'abord de six *Panzer-Divisionen* (*2.*, *4.*, *9.*, *12.*, *18.* et *20.*) et d'une *Panzer-Grenadier-Division* (*10.*), bien loin d'être complètes en termes d'effectifs et de matériels : les premières ne comprennent généralement qu'un seul bataillon de *Panzer* (totalisant toujours moins de 100 chars) au lieu de deux, et la *10. Panzer-Grenadier-Division* dispose d'une infanterie portée solide et nombreuse, mais n'a pas un seul *Panzer* ou *StuG* en dotation. Le déficit en véhicules est criant, la seule *18. Panzer-Division* ayant dû compléter une partie de son parc de traction par… 2 000 chevaux ! L'assaut initial étant confié aux divisions d'infanterie bénéficiant de l'appui de plusieurs formations lourdes et de chasseurs de chars, les *Panzer-Divisionen* doivent jouer un rôle d'exploitation plus que de choc.

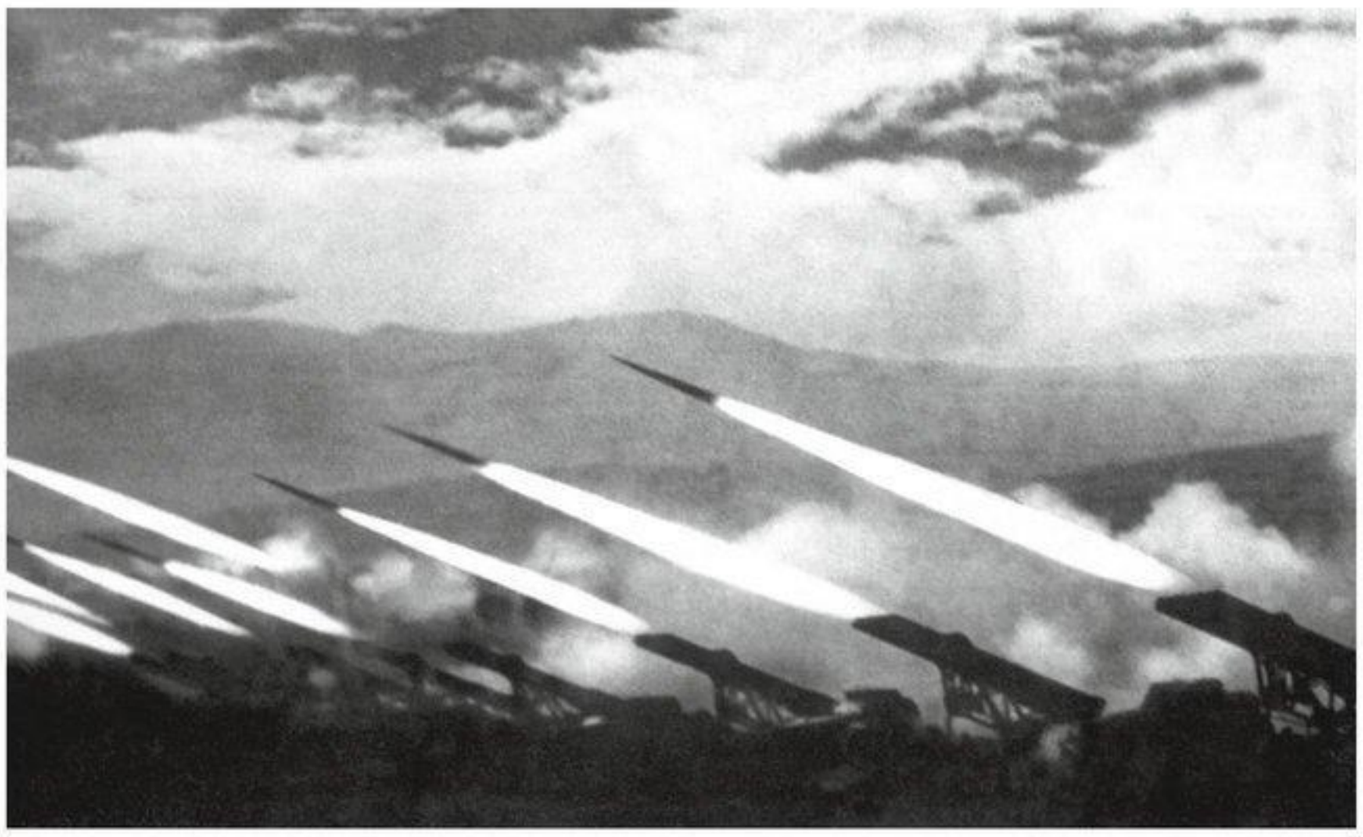
T-34/76 modèle 1942-43
30e régiment blindé de la Garde
15e corps soviétique
Maloarkhangelsk, Union soviétique, juillet 1943

Dans l'axe de Ponyri se trouve le *XLI. Panzer-Korps* du *General der Panzertruppen* Josef Harpe, flanqué à sa gauche par les trois divisions d'infanterie (dont la *78. Sturm-Division*, division de « rupture » fortement renforcée) du *XXIII. Armee-Korps* du *General der Infanterie* Friessner, et à sa gauche par les trois divisions blindées (*2.*, *9.* et *20. Panzer-Divisionen*) du *XLVII. Panzer-Korps* du *General der Panzertruppen* Lemelsen. Le corps de Harpe est articulé autour des *86.* et *292. Infanterie-Divisionen*, unités incomplètes et éprouvées mais très expérimentées, ainsi qu'en second échelon de la *18. Panzer-Division* (*Generalleutnant* von Schlieben). Cette dernière unité, également de vétérans, ne dispose pourtant que d'une unique *Abteilung* blindée hétéroclite à 72 engins, dont seulement 49 *Panzer III* et *IV lang*. Harpe a cependant plusieurs atouts maîtres dans sa manche. D'abord deux compagnies *Funklenk*, équipées d'engins de démolition lourds Borgward IV chargés d'ouvrir une brèche dans les innombrables champs de mines établis par l'Armée rouge en avant de ses positions. D'autre part, le renfort des *Sturmgeschütz-Abteilungen 177* et *244*, qui totalisent 62 *StuGe III* à canon long. Enfin et surtout, les 90 Ferdinand flambant neufs du *schweres Panzerjäger-Regiment 656*. Ces monstres de 65 tonnes, baptisés en l'honneur de Ferdinand Porsche [1], le concepteur de ce concurrent malheureux du Tiger recyclé en automoteur, se révèlent à la fois presque indestructibles (jusqu'à 200 mm de blindage incliné en frontal et en casemate) et de redoutables « machines à tuer » à longue distance avec leur pièce longue *Stuk 43 L/71* de *8,8cm*. Autant dire que le *Reich* attend beaucoup de l'expérimentation en situation réelle de sa poignée de « fauves ».

Néanmoins, l'ensemble du dispositif allemand confié à Model est, en termes de blindés, ramené à la portion congrue en comparaison des moyens dont bénéficie Manstein au sud du saillant. Sur un total de 700 chars et canons d'assaut concentrés sur les axes offensifs, Harpe ne déploie, face au secteur de Ponyri, qu'environ 270 *Panzer* et *StuGe*, le gros des forces blindées disponibles étant massé plus à l'ouest, avec les trois *Panzer-Divisionen* de Lemelsen ; encore, ces *Panzer* forment-ils un parc très disparate de matériels anciens et modernisés. En dépit des « bricolages » et de toutes les innovations techniques concentrées pour la bataille de Koursk, cet ensemble est finalement caractéristique de la *Wehrmacht* de cet été 1943 : capable d'innovations matérielles et tactiques importantes, mais peinant à concentrer de puissantes forces blindées sur plusieurs axes et engoncée dans une profonde crise d'effectifs et de matériels dont elle ne sortira, pour la première jamais vraiment, et pour la seconde seulement partiellement et incomplètement au tournant 1943-44.

PAR UN MATIN DE JUILLET…

Le 5 juillet 1943, à 02h20 du matin, un puissant barrage d'artillerie déchire le ciel nocturne dans un vacarme assourdissant. Parfaitement avertis de la date et de l'heure de l'offensive – ils ne se trompent que sur le lieu de l'effort principal et l'attendent au nord du saillant, alors que l'*OKH* l'a programmé au sud et confié à Manstein –, ce sont les Soviétiques qui frappent les premiers. Aux pièces lourdes se joignent les salves des Katiouchas, et bientôt les canons des chars, tous chargés de pilonner les lignes allemandes pour entraver l'offensive attendue dans la nuit. Malgré l'intensité du feu adverse, dans le secteur du *XLVII. Panzer-Korps*, on ne déplore pas de grandes pertes ni de



▲ Impressionnante salve de Katiouchas lourds BM-30-4 de 300 mm au petit matin. En différentes versions et calibres, les « Orgues de Staline », comme les appellent les Allemands, sont présents sur tous les fronts sous la dénomination secrète de mortiers de la Garde.
DR

▲ et ▲▲ Première priorité pour l'infanterie allemande : se débarrasser des entraves des lignes soviétiques – réseaux de barbelés couverts par de denses champs de mines et des positions d'artillerie en casemate – afin de s'enfoncer au plus vite dans la profondeur du dispositif et refermer la nasse à Koursk.
© ECPA-D/France/Fonds Seconde Guerre mondiale

[1] Codés *Sd.Kfz. 184* dans la nomenclature de la *Wehrmacht*, et plus tard rebaptisés Elefant après les modifications subies à l'automne 1943. Ils combattront notamment en Italie.

ÉQUILIBRE DES FORCES DANS LE SECTEUR DE PONYRI

ÉLÉMENTS ALLEMANDS ENGAGÉS DANS LE SECTEUR DE PONYRI
(avec effectifs combattants au début de l'offensive)

***HEERESGRUPPE* « MITTE » (*Generalfeldmarschall* von Kluge)**

***9. Armee* (*Generaloberst* Model)**
Réserve :
***10. Panzer-Grenadier-Division* (Schmidt – 4 322 hommes)**
Panzer-Aufklärungs-Abteilung 10 ; *Panzer-Grenadier-Regimenter 20* et *41* ; *Artillerie-Regiment 10* (renforcé) – 9 bataillons portés mais pas de blindés

***XXIII. Armee-Korps* (Friessner)**
***78. Sturm-Division* renforcée**
(*Generalleutnant* Traut – 5 952 hommes, 31 *StuGe*)
Sturm-Regimenter 14, *195* et *215* ; *Sturmgeschütz-Abteilung 189* (31 *StuGe III*) ; *Artillerie-Regiment 178* renforcé et *Granatwerfer-Bataillon 5* (214 canons ; 57 *Nebelwerfer*)

***XLI. Panzer-Korps* (*General der Panzertruppen* Harpe)**
Schwere Panzerjäger-Regiment 656 à 135 blindés lourds (*schwere Panzerjäger-Abteilungen 653* et *654* avec 90 *Sd.Kfz. 184* Ferdinand ; *Sturmpanzer-Abteilung 216* avec 45 *Sturmpanzer IV* Brümmbar)
86. Infanterie-Division* (*General der Artillerie* Weidling) – 3 650 hommes / 31 *StuGe
Infanterie-Regimenter 167, *184* et *216* ; *Artillerie-Regiment 186* ; *Sturmgeschütz-Abteilung 177* rattachée (31 *StuGe*)
292. Infanterie-Division* (*Generalmajor* von Kluge) – 3 714 hommes / 31 *StuGe
Infanterie-Regimenter 507, *508* et *509* ; *Artillerie-Regiment 292* ; *Sturmgeschütz-Abteilung 244* rattachée (31 *StuGe III*)
18. Panzer-Division* (*Generalleutnant* von Schlieben) – 3 479 hommes / 75 *Panzer*, dont 32 *Panzer III* et *IV
Panzer-Aufklärungs-Abteilung 88 ; *Panzer-Regiment 18* (*I. Abteilung* : 72 *Panzer II*, *III* et *IV*) ; *Panzer-Grenadier-Regimenter 52* et *101* ; *Panzer-Artillerie-Regiment 18*

***XLVII. Panzer-Korps* (Lemelsen)**
***9. Panzer-Division* (*Generalleutnant* Scheller)**
3 571 hommes / 111 *Panzer*
Panzer-Aufklärungs-Abteilung 9 ; *Panzer-Regiment 33* (*I. Abteilung* : 93 ou 111 *Panzer III* et *IV* selon les sources) ; *Panzer-Grenadier-Regimenter 10* et *11* ; *Panzer-Artillerie-Regiment 102*
Éléments de la *Luftflotte 6* (*Generaloberst* von Greim)
Environ 685 appareils, dont 225 chasseurs Fw 190 et Bf 109

FORCES SOVIÉTIQUES ENGAGÉES DANS LE SECTEUR DE PONYRI

FRONT CENTRAL (général Rokossovski)

Sous contrôle direct du commandement de Front :

9e corps de chars (Bogdanov)
19e corps de chars (Vassiliev)

2e armée de chars (Rodine) – 650 à 700 blindés
3e corps blindé (Sinenko)
16e corps blindé (Grigorev)

13e armée (Pukhov) – (avec 240 chars et chasseurs de chars de réserve ; 350 au total)
Éléments organiques, dont 129e brigade et 5 régiments de chars
29e corps (Slichkine)
15e division de fusiliers
81e division de fusiliers
307e division de fusiliers (1019e, 1021e et 1023e régiments)
17e corps de la Garde (Bondarev)
6e, 70e et 75e divisions de fusiliers de la Garde
18e corps de la Garde (Afonine)
2e, 3e et 4e divisions aéroportées de la Garde ; 254e division de fusiliers
4e corps d'artillerie (Oleshev)
4e et 5e divisions d'artillerie ; 5e division de mortiers

48e armée (Romanenko)
15e corps (Liudnikov)
8e, 74e et 148e divisions de fusiliers
Aviation de front : 16e armée aérienne (Rudenko)
Environ 950 appareils, dont 450 chasseurs

corps de Harpe, appartenant aux *86.* et *292. Infanterie-Divisionen*, convergent vers les positions défensives de la 81e division de fusiliers, rapidement submergée. Dès 07h00, les lourds *Sd.Kfz. 184* Ferdinand, contre lesquels l'artillerie antichar soviétique s'avère inefficace, entrent en scène. Deux heures plus tard, plus à l'ouest, le front du *XLVII. Panzer-Korps* s'embrase à son tour, les formations d'assaut de la *6. Infanterie-Division* et de la *20. Panzer-Division* « mordant » rapidement en plein milieu des positions de la 15e division de fusiliers. En outre, le soleil de ce 5 juillet naissant, seulement voilé par quelques nuages, permet l'intervention massive d'une *Luftwaffe* toujours dominatrice, dont 200 appareils écrasent les positions soviétiques afin de « ramollir » les défenses dans le prolongement de la préparation d'artillerie de la *Heer*. D'une façon générale, les pilotes allemands parviendront, malgré leur infériorité numérique, à conserver un certain ascendant pendant toute la bataille aérienne de Koursk. Mais pour la première fois, ils seront incapables d'endiguer l'action de la VVS, l'aviation soviétique, qui par le poids du nombre et une nette amélioration tactique, multipliera les raids d'appui au sol, en particulier avec ses redoutables Il-2 Chtourmovik.
Parmi les unités avancées recevant de plein fouet le choc de l'offensive initiale, un bataillon du 410e régiment de fusiliers soviétique est particulièrement bousculé : bien que revendiquant la destruction de plusieurs blindés, il doit se replier en catastrophe, submergé par le nombre et débordé sur ses flancs. Mais *Panzer* et *StuGe* prennent déjà le relais de l'assaut des *Pioniere* et des *Landser* afin de ne pas laisser aux Soviétiques le temps de se reprendre. En milieu de journée, une brèche commence à se faire jour dans la ligne principale de résistance, à la jonction entre les 410e et 467e régiments de fusiliers.

Tirant à plus de 11 kilomètres, l'obusier de 122 mm M-30 de 1938 constitue, avec l'indéboulonnable 76,2 mm, la cheville ouvrière de l'artillerie de campagne soviétique, qui a définitivement pris (si tant est qu'elle l'ait un jour perdu) l'ascendant sur son homologue allemande en 1943. DR

Plusieurs bataillons sont bientôt encerclés, et, malgré une intense résistance au cours de laquelle l'Armée rouge revendiquera, sans doute exagérément, la destruction d'une quinzaine de *Panzer*, une percée est obtenue par les Allemands dans l'après-midi, le long de la voie ferrée menant à Ponyri, à la jonction des 15e et 29e corps soviétiques. Après une première impulsion de contre-attaque immédiate, le général Barinov renonce prudemment aux vieux démons tactiques qui ont causé tant de pertes à l'Armée rouge au cours des premières campagnes. Il organise le repli immédiat de sa division, bénéficiant pour ce faire de la couverture de la 9e brigade d'artillerie qui, par ses tirs directs, refoule plusieurs tentatives d'infiltration et de débordement de l'infanterie allemande sur ses flancs, coupant autant que possible les *Landser* de la protection des *Panzer*.

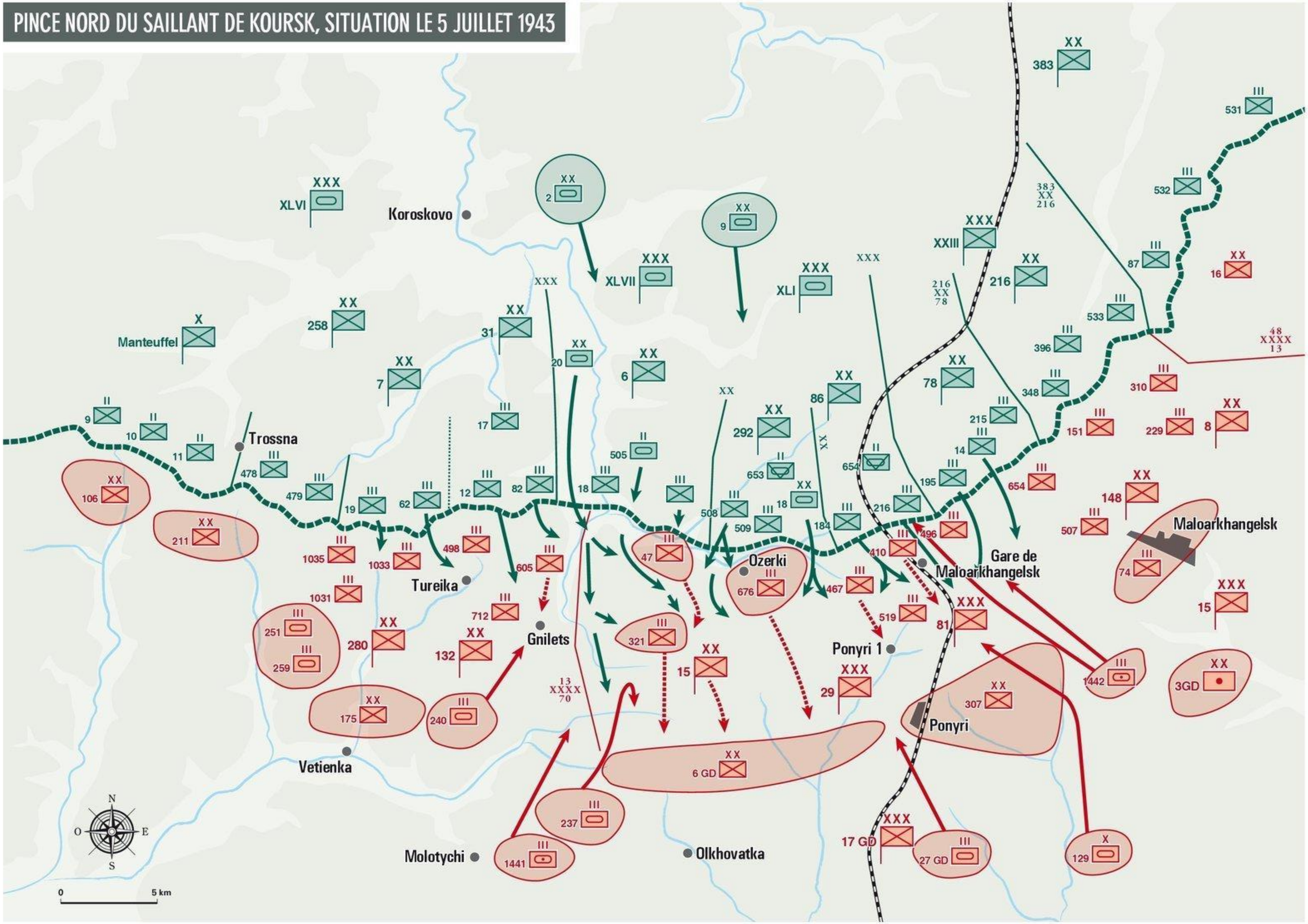
Ce *Sd.Kfz. 143* ou *Artillerie-Panzerbeobachtungswagen III* est l'un des 262 châssis de *Panzer III* modifiés pour fournir un véhicule d'observation avancé aux formations d'artillerie d'assaut. Il est équipé d'un canon factice et d'une (vraie) mitrailleuse de 7,92 mm. Celui-ci appartient à la *20. Panzer-Division*, dont les éléments se rassemblent en vue d'un bond en avant. © ECPA-D/France/Fonds Seconde Guerre mondiale

Localement contenue, l'exploitation de la *9. Armee* se poursuit toutefois dans les secteurs laissés vacants. Refoulant le 410e régiment soviétique, les éléments de tête de la *292. Infanterie-Division*, appuyés par une cinquantaine de *Panzer* et *StuGe*, approchent dangereusement du nord de Ponyri. Dans l'après-midi, sachant sa première ligne enfoncée, la seconde en train d'être débordée et la troisième d'ores et déjà menacée, Pukhov, qui le matin encore concentrait l'aviation de la 16e armée aérienne prioritairement face à la progression du *XLVII. Panzer-Korps*, lance ses blindés (plus de 80 chars et canons d'assaut) dans une contre-attaque sur ses deux ailes menacées afin de bloquer l'offensive du *XLI. Panzer-Korps* avant qu'il ne s'empare de Ponyri. Débouchant à 19 heures, la double contre-attaque se heurte aux éléments blindés allemands et se trouve rapidement clouée sur place. Toutefois, l'échec n'est pas total, car, devant Ponyri, le corps de Harpe doit cesser sa progression après avoir perdu plusieurs *Panzer*. La position clef ne tombera pas, en tout cas pas ce soir…

SUR LE FIL

En dépit de l'âpre résistance du 29e corps de Slichkine, la phase initiale de l'offensive allemande apparaît comme un succès, et la première ligne de défense du Front Central est bel et bien entamée dans le secteur des deux *Panzer-Korps* engagés. Ces vingt-quatre premières heures de la bataille semblent donc conformes aux attentes de Model. À l'ouest de Ponyri, le *XLVII. Panzer-Korps* a en effet connu de francs succès, ayant bousculé la 15e division de fusiliers (malgré la belle résistance jusqu'au soir du 676e régiment de fusiliers) et menaçant d'ores et déjà le flanc Ouest du 29e corps. Dans ce secteur qui apparaît le plus critique, Pukhov estime que l'ennemi a réuni une masse de manœuvre d'au moins 300 *Panzer* face à ses lignes.

PINCE NORD DU SAILLANT DE KOURSK, SITUATION LE 5 JUILLET 1943



◀ et ▼ Si le nom de Koursk reste attaché à une grande bataille de chars, c'est bien l'infanterie allemande qui est chargée de percer les premières lignes soviétiques au profit des *Panzer* au nord du saillant (alors que du côté de la pince Sud, c'est l'inverse). La *78. Sturm-Division* a été notamment fortement renforcée dans cette perspective.
DR

▼▼ Admirable réussite de l'industrie soviétique en dépit de ses défauts et de pertes lourdes enregistrées, le T-34 reste, dans ses versions successives, le cheval de bataille des forces blindées de l'Armée rouge. Au moment du gigantesque affrontement de Koursk, plus de 11 000 exemplaires du modèle 1942 sont déjà sortis des chaînes !
DR

Reste que si le front soviétique a été bousculé sur plusieurs kilomètres, un second échelon est dès à présent en position, particulièrement autour de la gare de Ponyri, où la contre-attaque blindée de Pukhov a surpris le *General der Panzertruppen* Harpe et où l'infanterie soviétique est parvenue à se raccrocher. Or, le bilan matériel est lourd pour les Allemands, qui déplorent plusieurs dizaines de *Panzer* et de *StuGe* touchés et, au moins provisoirement, hors de combat. Ces pertes du 5 juillet seront ainsi les plus lourdes de la bataille pour la *9. Armee*. Fort du premier coup d'arrêt porté à l'ennemi devant Ponyri, Pukhov a décidé de rassembler ses réserves, dont le 17e corps de fusiliers, pour déclencher, le lendemain matin, une puissante contre-attaque sur les deux pointes de l'offensive allemande et reprendre le terrain perdu. Rokossovski abonde dans le même sens et décide de libérer sans plus attendre ses réserves avant que la situation ne devienne incontrôlable : les 16e et 19e corps de la 2e armée de chars de Rodine sont ainsi mis à disposition de Pukhov. La contre-attaque blindée soviétique, qui débouche sur plusieurs axes le 6 à l'aube, est violente, mais guère plus heureuse que la veille : elle ne permet de refouler les Allemands au mieux que d'un à deux kilomètres avant que les assaillants ne se heurtent à de puissants feux croisés. Malgré ses pertes de la veille, la 81e division soviétique déclenche sa propre contre-attaque pour donner de l'air aux troupes de second échelon et laisser le temps à la 307e d'organiser la ligne de défense de Ponyri. Se heurtant à de puissants éléments blindés, les malheureux *Frontoviki* de Barinov doivent rapidement refluer sur leurs positions de départ. Violemment contre-attaquée sur son flanc gauche par la *9. Panzer-Division*, l'unité de Barinov doit de nouveau décrocher en direction de Ponyri. La contre-offensive est partout un échec.

Sturmpanzer IV Brummbär
Sturmpanzer-Abteilung 216
schwere Panzerjäger-Regiment 656
Cote 257.7 « Panzerhöhe », Union Soviétique, juillet 1943

De son côté, Walter Model, échaudé par les vives réactions soviétiques, donne l'ordre à la *78. Sturm-Division*, unité très fortement renforcée marchant sur le flanc droit du *XXIII. Armee-Korps*, d'obliquer vers le sud afin de redonner de l'élan à l'offensive sur l'axe principal. En liaison avec la *86. Infanterie-Division*, celle-ci presse fortement les débris d'une 81e soviétique aux lignes de plus en plus distendues et rejetées sur celles de la 307e division de fusiliers. Les bois en lisière Nord ainsi que la gare de Ponyri sont bientôt sur la ligne de feu. La position entière est menacée, mais elle bénéficie à point nommé de l'irruption au soir des chars du 3e corps blindé soviétique (général Sinenko) qui montent en ligne à leur tour, 103e brigade de chars en tête. Flanqués des 74e et 148e divisions de fusiliers ainsi que des restes de la 81e, ces blindés sont immédiatement jetés dans la bataille, et les pertes augmentent. Exploit du jour : un lourd Ferdinand est « exécuté » par le flanc à 800 mètres de distance par l'énorme pièce d'un automoteur SU-152. Toutefois, les carcasses calcinées des chars du 3e corps russe, tirés jusqu'à plus de 2 000 mètres par les mastodontes allemands, s'accumulent bien plus vite, de même que les corps des malheureux fantassins.

Heureusement, la nuit apporte enfin un relatif répit aux Soviétiques. Cette fois, leur 81e division, exsangue après avoir combattu sans interruption pendant deux jours et perdu un tiers de ses effectifs, doit être relevée. Au terme de ces quarante-huit heures acharnées, le bilan est lourd : les divisions de premier échelon de Pukhov ont terriblement souffert, et une grande partie des réserves disponibles, en particulier blindées, a dû être engagée. Mais l'essentiel est accompli : le front soviétique est ressoudé, et la résistance du premier échelon a permis d'étayer les défenses de Ponyri, où des formations du génie travaillent d'arrache-pied à densifier les champs de mines et renforcer les nids de résistance. Il s'agit désormais de se cramponner à la localité et de tenir à tout prix cette ligne de défense…

▲ SU-152 camouflé dans l'attente de l'ennemi. Basé sur le châssis KV et armé d'un puissant obusier de 152 mm en casemate, cet imposant engin de 45 tonnes est produit à 700 exemplaires avant d'être remplacé par l'ISU-152, adaptation du concept mais cette fois sur châssis de char JS-2.
DR

◥ Sur la pince Nord de l'offensive de Koursk, la *Panzerwaffe* aligne essentiellement son vénérable *Panzer IV* en version *lang*, c'est-à-dire les *Ausf. F2* et *G*. L'engin est certes moins impressionnant que les Tiger ou les nouveaux Panther, mais il reste un bon char moyen, capable de tenir tête à n'importe quelle menace blindée ennemie avec son canon de *7,5cm* long.
DR

Sturmgeschütz mit 8,8cm Pak 43/2 auf Fahrgestell Tiger(P) Ferdinand
schwere Panzerjäger-Abteilung 654
schwere Panzerjäger-Regiment 656
Maloarkhangelsk, Union Soviétique, juillet 1943

STALINGRAD À KOURSK

Au cours de la nuit du 6 au 7 juillet, les renforts affluent à Ponyri. Alors que le Front Central détache une brigade antichar pour battre et protéger l'ouest de la position face à une tentative attendue de Lemelsen de faire déboucher les *Panzer* sur le flanc Ouest du 29e corps soviétique, le général Pukhov concentre ses moyens dans le secteur de la 307e division de fusiliers. La 129e brigade de chars, le 1442e régiment de canons d'assaut et le 540e régiment d'artillerie russes sont en position, de même qu'une brigade du génie et une brigade antichar d'armée.
Le 7 juillet est une journée cruciale. Le *Kommandeur* du *XLI. Panzer-Korps*, Harpe, a de son côté concentré tous ses moyens de choc disponibles – environ 200 blindés – pour emporter la position, recevant de sa gauche et de sa droite le renfort de la *78. Sturm-Division* et d'éléments de la *9. Panzer-Division*. À 06h30, deux régiments de la *292. Infanterie-Division*, appuyés par une centaine de blindés, dont ceux de la *18. Panzer-Division*, passent à l'attaque après une brève préparation d'artillerie relayée par des raids de la *Luftwaffe*. Leur objectif : le flanc gauche du 1019e régiment de fusiliers, arc-bouté sur la gare de Ponyri. Immédiatement accueillis par un barrage d'artillerie et de Katiouchas, pris à partie par les Chtourmovik de la 16e armée aérienne et devant se débattre dans les champs de mines, *Panzer* et *Landser* lancent en vain, pendant quatre heures d'affilée, de multiples assauts pour essayer de mordre dans les positions soviétiques. Au cours de la matinée, les tentatives allemandes s'étendent vers l'est, avec l'intervention de la *86. Infanterie-Division* puis de la *78. Sturm-Division* sur les hauteurs de Pervaya-Maya. Cette fois, les lignes du 1021e régiment de fusiliers commencent à céder sous les coups de boutoir, mais l'offensive allemande est une fois de plus bloquée par l'intervention de son bataillon de réserve, appuyé par un puissant barrage d'artillerie qui « mouche » une vingtaine de blindés en tir direct. Le 1019e régiment russe, très durement pressé lui aussi, profite de l'appui de la 129e brigade de chars et parvient même à réoccuper ses positions perdues le matin. De furieux combats se poursuivent tout au long de la journée dans et autour de Ponyri. À l'ouest de la localité, la *9. Panzer-Division* tente de déborder les positions de la 307e division soviétique, mais s'enlise à son tour après une progression difficile de trois kilomètres. Reste qu'à Ponyri même, l'acharnement de Harpe commence à payer. Au prix de très lourdes pertes, les fantassins allemands progressent peu à peu vers le centre de la localité en flammes. Et, à la faveur de la nuit, les groupes de combat s'infiltrent toujours plus au sud…

▼ Mitrailleuses Maxim M1910, fusils semi-automatiques SVT-40 ou pistolets-mitrailleurs PPSh-41, voilà un joli butin fait au nord du saillant, que l'*Ostheer* ne manquera pas de réutiliser à son profit. Sous réserve de disposer de stocks de munitions en suffisance ! Les belligérants font toujours bon usage des armements capturés sur l'ennemi, surtout les Allemands, qui les reversent aux unités de sécurité et de police affectées à la brutale guerre de partisans, qui sont très actifs au moment de la bataille de Koursk.

TENIR À TOUT PRIX

Commence alors le « Stalingrad de Koursk ». Les combats urbains de ces heures vaudront à Ponyri martyrisée ce surnom, certes un peu dramatisé, qui l'associera à l'histoire de la Seconde Guerre mondiale. Alors que Model jette dans la bataille ses dernières formations disponibles, Pukhov sait son dispositif en situation critique. Sur son aile Ouest, les divisions de Lemelsen, ayant reçu le renfort des *4.* et *12. Panzer-Divisionen*, « creusent » laborieusement mais irrémédiablement un saillant de plus en plus

profond en direction d'Olkhovatka. Sur son aile Est, les violents combats de Ponyri ont freiné la progression ennemie, mais la ville paraît sur le point de tomber. Pas question de céder. Le chef de la 13e armée réorganise donc son dispositif : il fait monter en ligne ses dernières réserves mécanisées et met en alerte le 18e corps de la Garde et ses divisions aéroportées maintenues en arrière afin de concentrer ses moyens contre les deux principaux axes de pénétration allemands, quitte à amoindrir le reste des lignes. L'objectif majeur de la journée : reprendre pied à Ponyri et s'y maintenir. La 6e division de fusiliers de la Garde, durement éprouvée, est « serrée » à l'ouest de la ville, vers laquelle sont également précipitées la 4e division parachutiste et la 51e brigade de chars, venue prendre la relève de la 129e brigade exsangue.

Les combats furieux de la veille reprennent de plus belle. Une première contre-attaque soviétique échoue le 8 à l'aube et engendre de lourdes pertes, mais, renouvelée dans la matinée, elle permet de reprendre le centre de Ponyri. Les Allemands contre-attaquent à leur tour ; ces allers-retours étant chaque fois plus meurtriers… Au cours de la journée, le secteur change plusieurs fois de mains. À la nuit, il reste toutefois fermement contrôlé par le 1019e régiment de fusiliers. Harpe va-t-il cette fois abandonner après quatre jours d'acharnement ? La réponse ne tarde pas, et elle est d'une extrême violence : le 9 juillet au matin, concentrée au cours de la nuit, l'artillerie allemande enserre Ponyri d'un véritable ouragan de feu. Les attaques viennent de toutes les directions. Appuyé par plusieurs Ferdinand, le *Grenadier-Regiment 508* se lance directement à l'assaut de la cote 253.3 qui contrôle les accès Est de la localité, et dont il parvient, cette fois, à s'emparer. Au soir, la situation est de nouveau critique pour les Russes. Les bataillons du 1023e régiment, dont les *Frontoviki* ont toute la journée préféré se faire tuer sur place plutôt que se replier, sont complètement encerclés. Reste-t-il des réserves ? Effectivement, voilà la 4e division parachutiste qui reçoit l'ordre de monter en ligne à son tour pour briser l'encerclement. À 19h00, les paras, appuyés par l'artillerie et ce qui reste de chars, s'élancent depuis le sud et, à la nuit, parviennent à stabiliser, une fois encore, la situation en restaurant les liaisons avec les fusiliers et en s'accrochant au secteur de la gare et sur le flanc des hauteurs de Pervaya Maya.

À l'aube du 10 juillet, les Soviétiques tentent de reprendre leur élan de la veille. La contre-attaque poursuivie par la 4e division parachutiste, accompagnée de ce qui reste de la 307e division de fusiliers, se heurte de front aux assauts allemands qui reprennent aussi de leur côté. Model, dans un dernier effort pour emporter enfin Ponyri après en avoir été plusieurs fois si proche, a en effet engagé dans le secteur sa dernière réserve : la *10. Panzer-Grenadier-Division*. En six heures de furieux combats, deux régiments parachutistes russes sont refoulés de Pervaya Maya, tandis que le 9e régiment aéroporté de la Garde et les restes de la 307e division, incapables de déboucher, ne peuvent que s'accrocher désespérément au secteur de la gare. Au soir, cette dernière unité, épuisée par quatre journées de combats acharnés consécutives, apprend sa relève : c'est la 3e division parachutiste qui doit, à son tour, monter en ligne dans le secteur.

PONYRI A TENU !

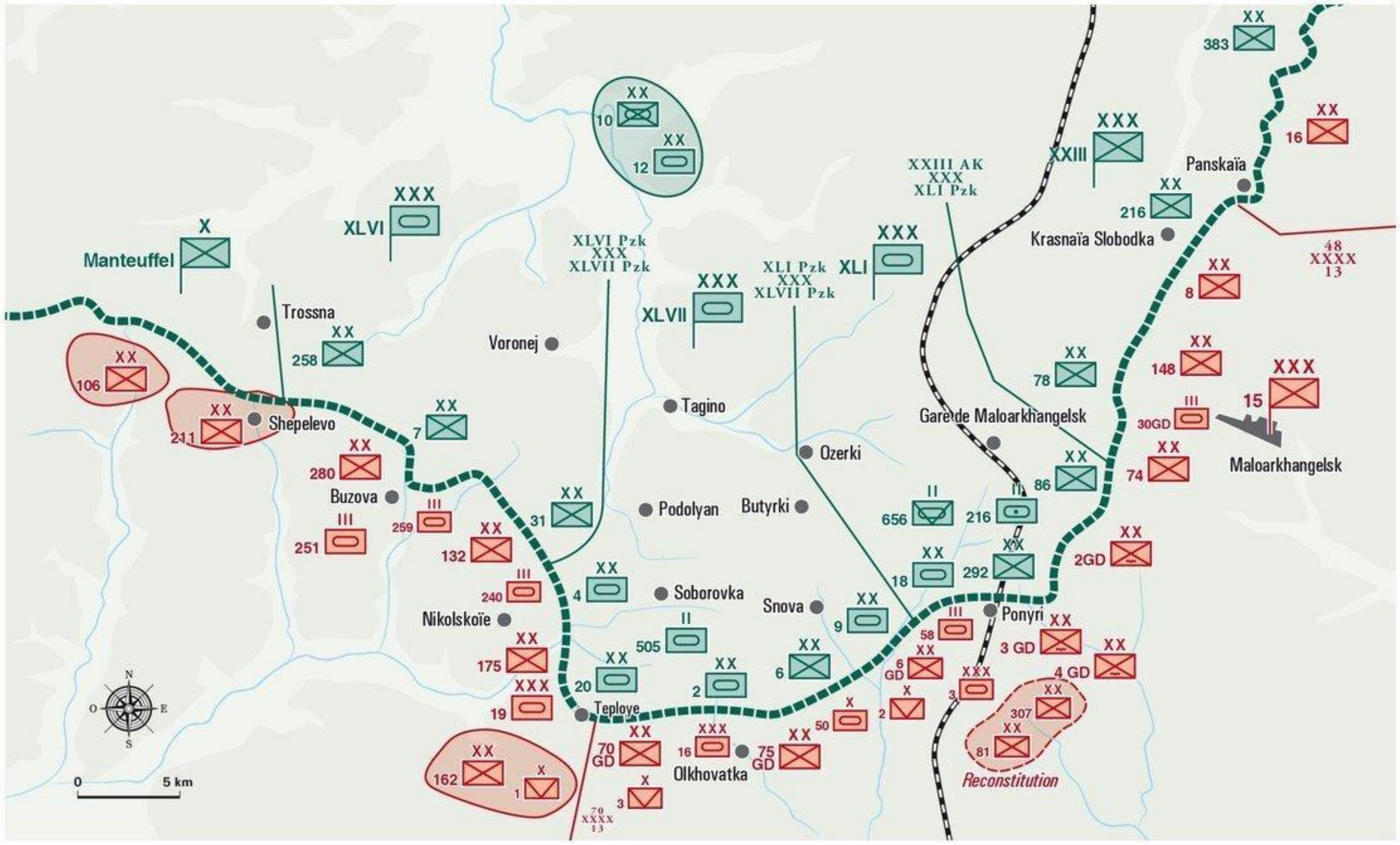
La journée du 11 juillet est incertaine. Alors qu'au matin, fébriles, les Soviétiques s'attendent à voir les Allemands reprendre leurs assauts des journées précédentes avec le même acharnement, les combats baissent drastiquement en intensité, se limitant pour l'essentiel à quelques échanges d'artillerie. À l'ouest de Ponyri, l'offensive du *XLVII. Panzer-Korps*, qui s'est pendant quelques heures poursuivie sur Olkhovatka, donne encore quelques signes d'activité mais marque également le pas.

▶ C'est une véritable guerre urbaine de haute intensité que connaît Ponyri pendant quelques jours. Certains feront un parallèle avec la bataille de Stalingrad, même si les enjeux directs sont difficilement comparables. Il n'empêche que les combats pour la ville sont d'une violence inouïe. DR

▼▼ Colonne de *Frontoviki* dépassée par un T-34/76 écoutilles ouvertes. Tout indique la chaleur d'un été 1943 qui restera dans les mémoires. À peine a-t-elle contenu la contre-offensive de Koursk que l'Armée rouge se remet triomphalement en route pour sa difficile mais irrésistible marche en direction de l'Allemagne. Il lui faudra encore deux ans pour parvenir à hisser le drapeau de l'URSS sur le Reichstag, mais sa supériorité sur la *Wehrmacht* se sera affirmée de jour en jour… DR

▼ Impressionnant cliché, pris au cœur de l'action par un tankiste depuis sa fente de vision, d'un *Sd.Kfz. 184* Ferdinand incendié, peut-être touché au flanc par un automoteur antichar lourd ? Peu d'armes soviétiques sont alors capables de véritablement menacer ce mastodonte, même de flanc.

PINCE NORD DU SAILLANT DE KOURSK, SITUATION LE 10 JUILLET 1943



Dans l'après-midi, il apparaît clairement à l'état-major du général Pukhov que l'effort offensif de la *9. Armee* a été jugulé sur l'ensemble de son front. Six jours d'assauts et de contre-attaques ont en effet considérablement épuisé et « rongé » les effectifs de Model, qui a, tour à tour, engagé toutes ses réserves sans parvenir à obtenir la brèche décisive qu'il espérait. Pire encore, ses derniers renseignements indiquent un renforcement des effectifs ennemis sur son front de 125 000 à 160 000 hommes malgré les pertes infligées. En dépit des réticences de ses supérieurs, lui suggérant de maintenir la pression sur le front de Rokossovski afin de l'empêcher de se redéployer [2], le général allemand, inquiet de sa position et déçu de n'avoir, après tant d'efforts, progressé au mieux que de 14 kilomètres en six jours, décide de basculer sur la défensive. Ses troupes sont épuisées, son infanterie saignée, il n'a plus de réserve et craint (à raison) une contre-offensive soviétique imminente contre le saillant d'Orel.

Les pertes blindées de la *9. Armee* semblent néanmoins plus limitées dans leurs conséquences que les spectaculaires revendications soviétiques annonçant la destruction de 400 *Panzer* au cours de la bataille : pour l'ensemble de l'armée de Model, 71 *Panzer* et canons d'assaut apparaissent définitivement hors de combat, dont 19 Ferdinand et 6 *Sturmpanzer*. En revanche, 308 autres véhicules blindés ont bel et bien été endommagés, mais 75 % d'entre eux, récupérés, seront de nouveau opérationnels dès les jours suivants. Le fait est, qu'à l'inverse du front Sud, les engagements blindés, bien que nombreux, n'ont eu lieu sur ce front qu'à des échelles restreintes, au niveau de la section, de la compagnie, rarement du bataillon, chars et canons d'assaut ayant souvent été de part et d'autre employés prioritairement en appui de l'infanterie. Témoignant en revanche de la violence des combats d'infanterie dans et autour de Ponyri, les divisions allemandes engagées dans le secteur affichent des pertes allant d'un tiers à plus de la moitié de leurs effectifs combattants en moins d'une semaine,

Panzer III Ausf. N

Stab
Panzer-Abteilung 18
18. Panzer-Division
Secteur de Ponyri, juillet 1943

[2] À cette date, au sud du saillant, l'offensive de Manstein contre le front de Voronezh se poursuit encore : le fameux « choc » blindé de Prokhorovka n'a lieu que le lendemain, 12 juillet.

la *292. Infanterie-Division* ayant tout particulièrement souffert. Au total, la *9. Armee* vient en quelques jours de perdre plus de 22 000 hommes, dont 4 700 tués et disparus, soit plus d'un quart de sa force combattante ! L'élan offensif du flanc Nord de « Zitadelle » a été irrémédiablement brisé par la résistance soviétique, ayant dégénéré – au grand dam des assaillants – en une meurtrière bataille de position et d'artillerie, sans espoir de percée. Ponyri, clef de voûte du flanc Nord du saillant de Koursk, a tenu.

De son côté, la 13e armée achève la bataille, elle aussi, particulièrement éprouvée. Le Front Central reconnaîtra avoir perdu près de 34 000 hommes, dont plus de 15 000 tués et disparus. Certains auteurs semblent considérer à tort ou à raison ce bilan sous-estimé. Outre que les Allemands étaient globalement en situation offensive malgré les multiples contre-attaques soviétiques et que « l'assaillant » subit généralement plus de pertes que le défenseur, l'on peut supposer que ne sont comptés là que les pertes « définitives », les blessés légers « récupérables » ayant été exclus ; ou alors est-ce simplement là le témoignage de la réelle amélioration de la maîtrise tactique du commandement soviétique. Quoi qu'il en soit, il est certain que les divisions de fusiliers, usées jusqu'à la corde, ont dû être une à une retirées du front, et que les réserves ont été engagées dans une bataille d'usure qui n'aurait sans doute pas pu être entretenue avec la même intensité pendant très longtemps si les Allemands avaient, pour leur part, bénéficié de réserves fraîches. Il n'en reste pas moins que le dispositif défensif en profondeur, un engagement intelligent et bien « dosé » des réserves ainsi qu'une indéniable habileté tactique, usant de la contre-attaque avec beaucoup plus d'à-propos et de discernement que lors des premières phases de la guerre – sans oublier l'incroyable ténacité du simple *Frontovik* – viennent de permettre au Front Central de remporter un remarquable succès défensif face à une *Wehrmacht* aux dents d'ores et déjà fortement émoussées. Le « Blitzkrieg » et ses principes de rupture rapide du front suivie d'une dislocation de l'arrière se sont heurtés à une défense mobile et profonde particulièrement efficace. Quant à l'Armée rouge, dès le 12 juillet, elle allait être en mesure de déclencher sa propre contre-offensive sur le saillant d'Orel, l'opération « Koutouzov », en commençant par résorber celui de Ponyri.

Reste la question de l'utilité d'un tel acharnement. Et si Harpe était parvenu à percer la seconde ligne de défense soviétique à Ponyri ou si Pukhov avait décidé le repli ? Et si Model avait tenté de poursuivre l'offensive quelques jours de plus ? À vrai dire, dans le premier cas, une troisième ligne de résistance attendait à son tour son monceau de cadavres et de carcasses calcinées à quelques kilomètres plus au sud, le Front Central n'ayant que partiellement engagé ses réserves, et notamment la 2e armée de chars, comme en témoigne le déclenchement de la contre-offensive dès le 12 juillet. Dans le second cas, ce sont des rangs de *Landser* plus épuisés et clairsemés encore qui auraient fait face à l'offensive « Koutouzov ». La route de Koursk était encore bien longue, et Ponyri seulement une étape ; une bataille de plus, terrible et acharnée, parmi d'innombrables engagements comparables au cours de ces cinq années de guerre. Elle entérinait symboliquement le renversement d'initiative en cours depuis Stalingrad : jamais plus la *Wehrmacht* n'aurait les moyens d'imprimer son rythme à la bataille autrement que ponctuellement et localement. L'Armée rouge, en revanche, n'y renoncerait plus jamais. ■

BIBLIOGRAPHIE INDICATIVE

- Clarck (L.), *Kursk, the greatest battle*, First, 2012
- Forczyk (R.), *Kursk 1943, the northern front*, Campaign Serie 272, Osprey, 2010
- Glantz (D.), *Soviet defensive tactics at Kursk*, CDI report n° 11, 1986
- Lopez (J.), *Koursk, les quarante jours qui ont ruiné la Wehrmacht*, Economica, 2008
- Newton (S.), *Kursk, the german view*, Da Capo, 2002
- Pontic (N.), *Koursk, Staline défie Hitler*, Tallandier, 2015

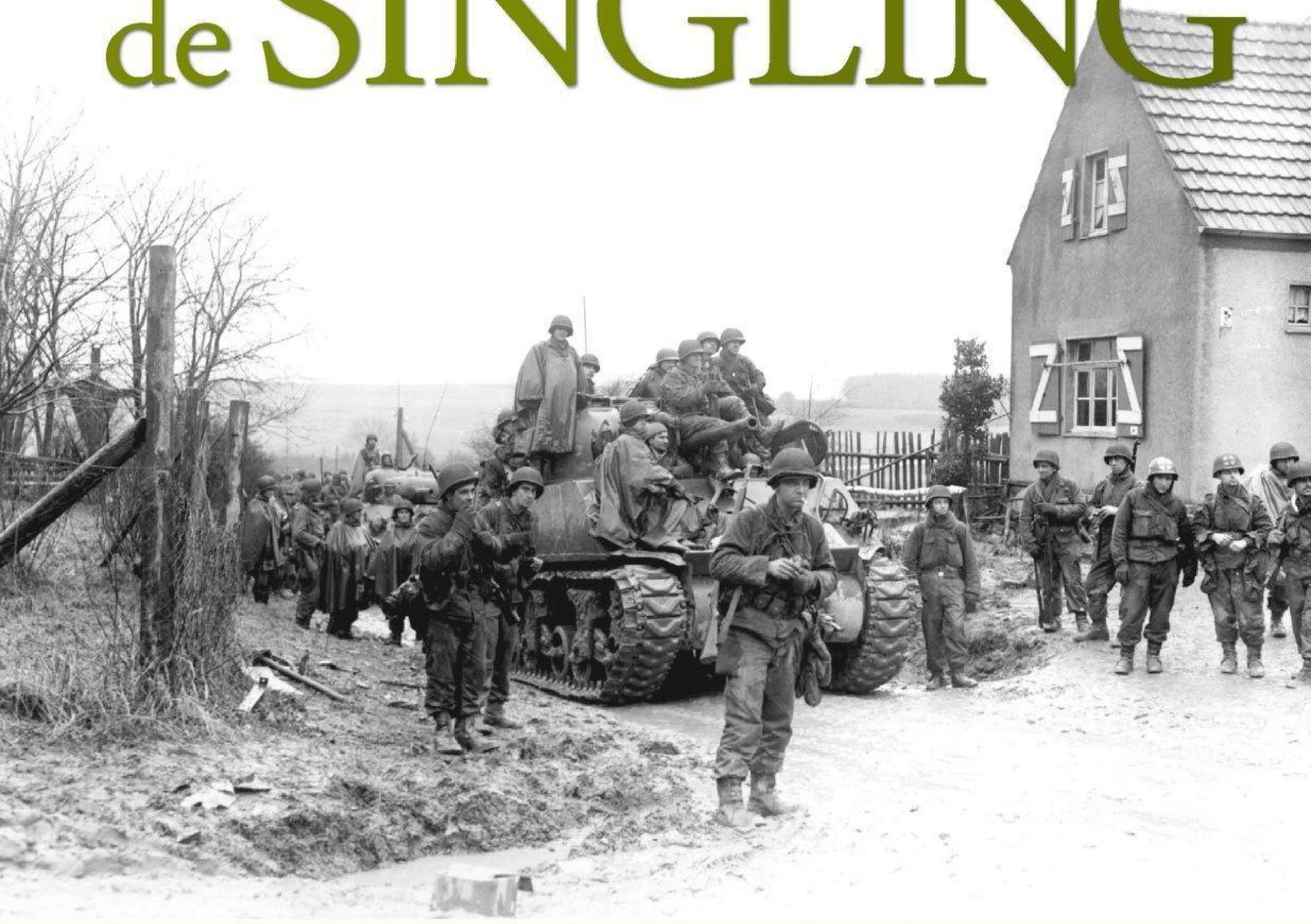
De haut en bas :

- Ferdinand incendié abandonné dans le secteur Nord. Comme presque toujours avec les engins lourds, une grande partie des pertes est imputable aux pannes sèches ou à la mécanique. Des 90 *Sd.Kfz. 184* engagés, 50 survivront jusqu'à l'automne et, remis en état et améliorés (en particulier à la suite des enseignements de la bataille de Koursk), seront déployés, notamment en Italie, sous la dénomination d'Elefant.

- Ce *StuG III Ausf. G*, cette fois sans les *Schürzen*, longe une colonne de prisonniers soviétiques. Comme le suggère le sens de la marche, il se dirige à l'arrière des lignes allemandes. Et pour cause, c'est bien lui – notez les câbles de remorquage tendus – qui tracte le *StuG* endommagé photographié au début de l'article. Il ramène donc son « comparse » à l'atelier de campagne. © ECPA-D/France/Fonds Seconde Guerre mondiale

- Si l'Armée rouge revendique 400 *Panzer* détruits (comme ces *Panzer II* et *III* fumants), le bilan de la bataille de Ponyri est bien plus nuancé. Certes, plusieurs centaines de blindés allemands nécessitent des réparations, mais seuls 71 ont été vraiment mis hors de combat pendant la bataille. Parmi eux, pas moins de 19 Ferdinand et quelques « Stupa » (*Sturmpanzer IV*). Ponyri n'aura pas été, à proprement parler, une bataille de chars… DR

Le nid de guêpes de SINGLING



LES SHERMAN DE LA *4TH ARMORED DIVISION* FACE AUX PANTHER DE LA *11. PANZER-DIVISION*

La bataille de Singling de décembre 1944 représente la poussée extrême de la *4th Armored Division* dans le nord-est de la France. Engagée depuis le 10 novembre, partie de la région de Nancy, l'unité a connu une progression lente et difficile vers les frontières occidentales du Reich, non seulement du fait de la résistance allemande mais aussi d'une météo peu clémente.

Par **Yannis Kadari**

Toutes photos : US Nara.

Note : cet article est un abstract de notre étude publiée dans le numéro 20 de Batailles & Blindés daté de juin 2007.

LE TERRAIN ET SES ENJEUX

Si les villages de Bining et de Singling n'ont aucune valeur militaire en eux-mêmes, un coup d'œil sur une carte d'état-major révèle par contre qu'ils sont situés sur un axe menant droit vers la Sarre et donc l'Allemagne. C'est sous cet angle stratégique que Patton, qui se livre à une véritable compétition avec Montgomery pour être le premier à fouler le sol ennemi, les a appréhendés.
Singling est un petit village comptant une cinquantaine de bâtisses construites le long d'une départementale faisant aussi office de grande rue et d'un axe filant vers le Sud. À l'instar de la plupart des bourgs français, celui-ci est organisé autour de sa chapelle, d'un monument aux morts, d'une école primaire et d'un petit marché couvert servant aux foires agricoles. Dans les alentours, de génération en génération, des familles ont construit ou agrandi des maisons aux murs particulièrement épais pour résister aux hivers rigoureux ; un détail architectural qui aura son importance, à l'instar d'ailleurs de la présence de clôtures bordant ces propriétés et atteignant une hauteur d'homme. En outre, à la plupart de ces maisons ont été accolées des étables donnant aussi bien sur la rue principale que les jardins ou encore des ateliers et des débarras. Si certaines de ces annexes ne sont que des amas de planches vaguement renforcés par des murets de pierres, d'autres sont construites avec des matériaux solides et capables de résister à des coups directs d'obus.
Pittoresque avec ses vergers et ses potagers, le bourg de Singling l'est assurément, mais nous verrons aussi qu'il se révélera être un véritable casse-tête pour les officiers américains chargés de sa conquête. D'ailleurs, outre l'opposition ennemie, ces derniers auront aussi à triompher d'une météo exécrable sévissant sur la région depuis des semaines.
Situé à moins d'un kilomètre de la route nationale reliant Bitche à la frontière allemande, Singling est un passage obligé pour n'importe quelle armée progressant vers *Reich*.

Si les Américains le savent, c'est aussi le cas des Allemands tout comme ça l'était pour les Français en 1939. De l'époque où Singling faisait partie des arrières de la ligne « Maginot », le hameau a hérité de fortifications légères implantées à ses entrées occidentale et orientale. Pour les Allemands, le village représente une sorte d'avant-poste idéalement localisé au sud-est de Sarreguemines et au sud-ouest de Rohrbach, deux importants nœuds routiers et ferroviaires. Autrement dit, celui qui contrôlera Singling, Bining et les hauteurs avoisinantes contrôlera du même coup les approches méridionales de Rohrbach et la route de Sarreguemines.
C'est d'ailleurs cette grande ville qui forme l'objectif stratégique du *XII Corps* auquel appartient la *4th Armored Division*.

▼ Photo de reconnaissance aérienne de Singling prise quelques jours avant l'assaut donné par les « *Boys* » et les « *Tankies* » sur le village.

Construite sur les bords de la Sarre et donc très près de la frontière allemande, elle représente une étape sur un axe routier important filant vers le cœur du *Reich*. Repéré par Patton et son état-major, cette route nationale se transformant en *Autobahn* une fois la frontière franchie doit être empruntée par les Sherman de la *4th* tandis que la *35th Infantry Division* sécurisera Sarreguemines.
On comprend donc que les deux camps attachent une réelle importance à ce secteur ; à dire vrai, pour l'avenir des plans américains, l'occupation de cette zone est une condition *sine qua non* de réussite. Toutefois, côté américain, personne n'est dupe quant aux difficultés les attendant. D'abord, le bourg de Singling est niché dans une sorte de cuvette, dont les crêtes dominantes sont aux mains ennemies. De plus, il ne possède qu'une pénétrante : sa rue principale. Elle est certes suffisamment large pour que les Sherman et les *Tank Destroyers* puissent s'y déployer à deux de front mais elle se présente perpendiculairement à l'axe d'attaque des Américains. Ces derniers devront donc progresser via la route en terre – en boue devrait-on dire – arrivant par le Sud. En outre, les toits des maisons, le clocher de l'église et surtout des positions aménagées sur les hauteurs de Singling offrent un champ de vision de plus de quatre kilomètres vers le Sud. Une profondeur suffisante pour que l'ennemi puisse non seulement donner l'alerte mais aussi s'organiser avant que les Sherman ne soient parvenus jusqu'à leur objectif. Pour peu que les « *Krauts* » disposent de canons antichars ou de *Panzer*, et l'assaut se transformera immanquablement en une boucherie. Ce sera d'autant plus inévitable que la topographie des lieux canalisera le flux des blindés américains. En prime, il est certain que ceux d'en face n'auront pas manqué d'installer un réseau d'observateurs d'artillerie. Avec une bonne liaison radio ou même téléphonique, n'importe quel officier sera ainsi capable de commander et de diriger un tir de barrage sur les *GI's* montant à l'assaut.
En fait, ces difficultés prévisibles se confirment dès le 5 décembre 1944, lorsque la *Task Force* commandée par le *Lieutenant-Colonel* Creighton « Abe » Abrams constituée autour du *37th Tank Battalion* fait mouvement pour s'emparer de Schmittviller. Si les premières minutes du rush d'Abrams se passent bien, la suite vire au cauchemar. C'est d'abord le terrain gras qui donne du fil à retordre aux tankistes : plusieurs machines s'embourbent et, comme de juste, c'est le moment que les Allemands choisissent pour pilonner le champ de bataille. Avec une précision étonnante et après quelques réglages, les artilleurs ennemis placent leurs obus au mètre près, détruisant

▲ Un M4A3 (76) de la 4th Armored franchissant une rivière sur une passerelle du Génie. L'état des maisons montre que les combats sont violents dans le nord-est de la France à la fin 1944.

▼ La dégradation des conditions climatiques à l'approche de l'hiver 1944-45 a un impact direct sur la progression des troupes de la *3rd Army* de Patton, sans même parler de leur moral... Ici, un Sherman *Dozer* appelé à la rescousse d'un camion tombé dans un cratère d'obus rempli de boue.

ainsi plusieurs Sherman. Cette précision presque magique est évidemment le fruit d'une étroite coopération entre les chefs de batterie et leurs observateurs avancés.
Autre mauvaise nouvelle : au moins trois Sherman sont détruits à longue portée par des *Panzer* disposant de *7,5cm*. L'étude des impacts sur les blindages renseigne les Américains : au moins deux Panther et peut-être plus seraient en chasse dans le secteur. L'information est d'autant plus inquiétante que le coin est vallonné et qu'il regorge de bosquets, ce qui signifie que les « fauves » pourront s'embusquer à défilement de tourelle ou à l'orée des bois afin de guetter les chars américains débouchant des lignes de crête. La partie s'annonce rude. Enfin, et c'est important, deux prisonniers révèlent que la *Panzer-Lehr-Division* serait en train d'être relevée par la *11. Panzer-Division*. C'est un autre sujet d'inquiétudes pour Abrams qui doit conduire l'assaut sur Singling dès le lendemain, car il sait pertinemment que, dans pareil cas, compte tenu de l'importance stratégique du secteur, l'unité relevée détachera vraisemblablement une ou plusieurs *Kampfgruppen* au profit de l'unité « montante ». Cette « habitude » allemande avait déjà été observée en Normandie puis en Lorraine.
En attendant, les opérations américaines du 5 décembre se soldent par un résultat médiocre. Les chars d'Abrams sont stoppés après avoir parcouru un peu plus d'un kilomètre. Au total, ce ne sont pas moins de quatorze Sherman qui restent sur le carreau, dont cinq détruits après avoir débouché en ordre de bataille au sommet d'une colline ; c'est à ne point en douter l'œuvre des Panther qui, pourtant, ont su rester invisibles toute la journée. Comme les jours précédents, si la neige a épargné la région, ça n'a pas été le cas du brouillard et surtout de la pluie qui a transformé le terrain en un gigantesque bourbier. Ainsi, privés de l'appui aérien et se traînant à faible vitesse, les Américains ont été très vulnérables. Qu'en sera-t-il dans le contexte de l'attaque sur Singling ?

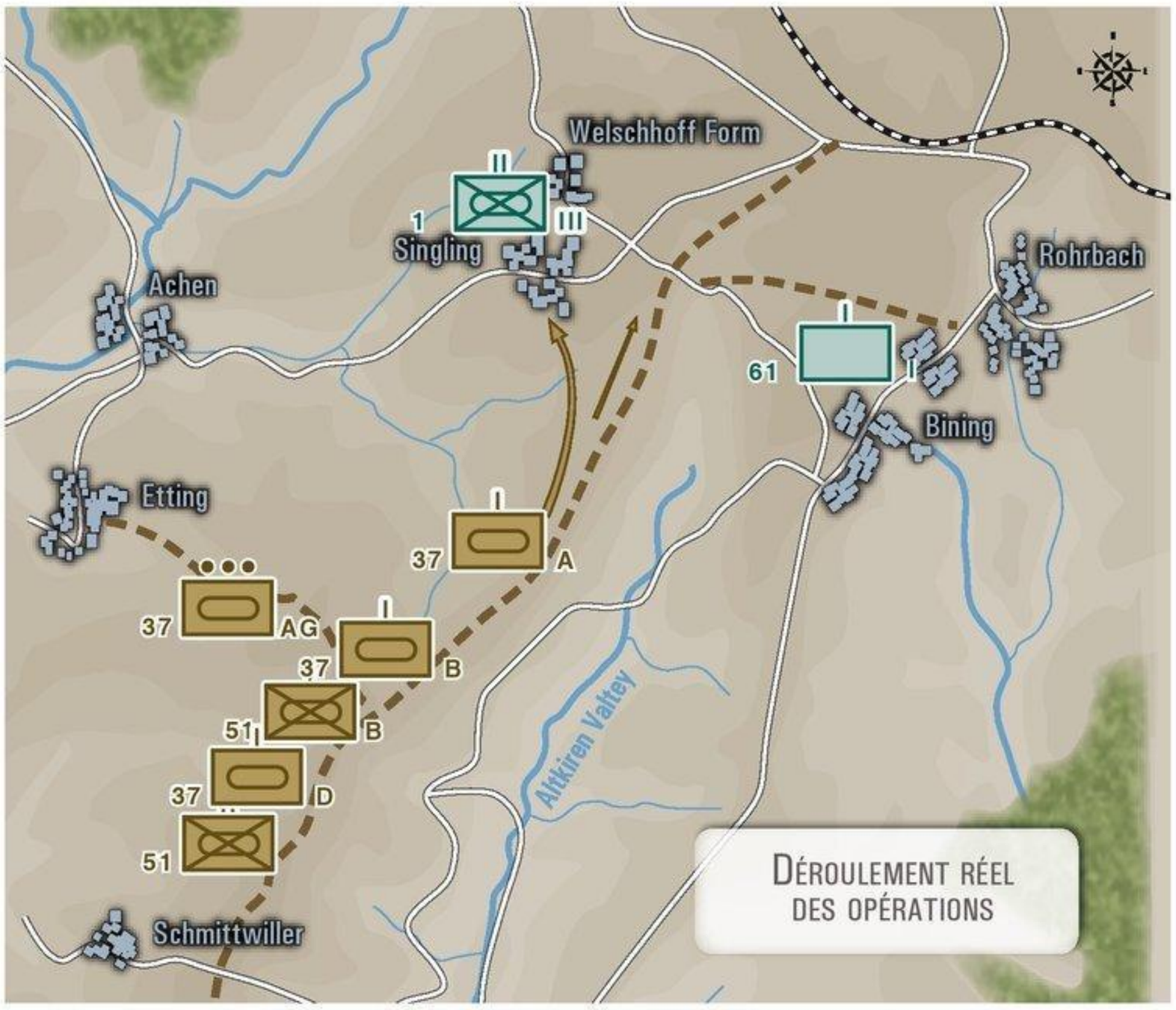
▲ Les « *Roosevelt's butchers* » (les « bouchers de Roosevelt ») comme ce sont eux-mêmes surnommés les tankistes de la *4th Armored Division* ont fort à faire face à des Allemands combatifs mais aussi du fait des conditions climatiques. L'automne puis l'hiver 1944 sont affreusement humides et les crues sont monnaie courante. Associé à la destruction des ponts par les Allemands en repli, ce phénomène freine considérablement la marche des Américains.

ATTAQUER, OUI MAIS OÙ ?

Bien évidemment, cette question, Abrams se la pose, d'autant qu'à cause des pertes consenties le jour même, le *37th Tank Battalion* a vu ses effectifs fondre au point de se limiter qu'à deux compagnies de Sherman.
C'est à ce moment qu'arrivent les ordres pour le lendemain, cryptés et transmis par radio depuis le poste de commandement divisionnaire. Alors que les choses avaient clairement été fixées quelques jours plus tôt, tout change. La conquête de Singling et de ses hauteurs passe désormais sous la responsabilité du *Combat Command B* tandis que la *Task Force* Abrams, qui appartient au *Combat Command A*, doit basculer son axe d'effort vers Bining et Rohrbach avant de reconnaître en force les collines situées au Nord de cette localité. Pour ce faire, Abrams peut compter sur son *37th Tank Battalion* mais aussi sur son « binôme », c'est-à-dire le *51st Armored Infantry Battalion*, les 105 automoteurs du *94th Field Artillery Battalion* et la *Company B* du *704th Tank Destroyer Battalion* équipé de M-18 Hellcat, des chasseurs de chars rapides et bien armés. En outre, la *Task Force* Oden, elle aussi du *Combat Command A*, reçoit pour mission de pousser vers les rivières Eichel et Buttenbach, qu'elle doit franchir près de Domfessel, avant d'ensuite foncer vers Dehlingen et Rahling. De là, elle fournira son assistance à Abrams. Celui-ci est surpris par les nouvelles consignes. Il s'étonne notamment de l'affectation du secteur de Singling au *Combat Command B* dont les unités, échelonnées entre Voellerdingen et Schmittviller, sont plus éloignées que lui du bourg à conquérir. Comment les « grosses huiles » peuvent-elles s'imaginer qu'un *Combat Command* au complet pourrait ainsi traverser un champ de bataille vallonné, boueux et boisé, et qui plus est disputé par un ennemi tenace et déterminé, pour ensuite et sans préparation ni appui aérien s'emparer d'un village s'annonçant fort bien défendu ? Vu comme cela, il est vrai que le plan de bataille de l'état-major de la *4th Armored Division* frise l'inconscience et qu'il risque fort de conduire, s'il devait être mis en application, à s'exposer à de sérieux revers ! D'autant que cette « partition » tactique débouchera en prime sur une valse à deux temps, car les mouvements du *Combat Command B* couperont immanquablement les zones de concentration et les routes d'assaut empruntées par le *Combat Command A*.

Perplexe, Abrams décide de réfléchir à une opération alternative qu'il soumettra à ses chefs. Logiquement et puisque ses chars sont à moins de deux kilomètres de Singling, il se propose d'attaquer cet objectif en premier avant de déboucher sur Bining puis d'exploiter vers Rohrbach. Dans son mémo assorti de schémas, il demande l'appui d'au moins six bataillons d'artillerie largement pourvus en obus fumigènes. Son idée est excellente car simple. Elle se résume ainsi : puisque l'ennemi peut nous voir à sa guise en étant abrité dans ses postes d'observation camouflés, et bien faisons en sorte de le rendre aveugle en inondant les vallées de fumée ! D'ailleurs, ça réglera aussi, au moins en partie, le problème de ces « satanés » Panther qui disposent d'un avantage certain sur les Sherman grâce à l'allonge de tir de leur redoutable canon. Muni de ce nouveau plan de bataille, un officier de liaison se rend en jeep au poste de commandement du *Combat Command A* où il remet son pli au planton en faction. Les heures passent mais rien ne vient. « Abe » Abrams en conclut que son option n'a pas été retenue par ses supérieurs, que le plan initial est maintenu et que donc son premier objectif sera bel et bien Bining ; tant pis ! Il se met au travail dans ce sens, préparant soigneusement son opération. Sa carte d'état-major le renseigne quant au cheminement devant être emprunté par sa *Task Force* : il devra passer à flanc de colline juste au Sud de Singling, mouvement durant lequel il sera alors susceptible d'être engagé par des antichars et des *Panzer*. Pour pallier cet éventuel problème, Abrams a prévu de se couvrir en faisant bombarder le village et ses alentours de manière à « faire baisser la tête » des Allemands. Obus explosifs et fumigènes sont au programme. Il espère ainsi obliger l'ennemi à se mettre à l'abri pendant un laps de temps suffisamment long ; temps qu'il mettra alors à profit pour activer la progression de ses colonnes et leur faire quitter la zone dangereuse. Une fois ce cap délicat franchi, il pivotera pour rejoindre la route menant à Bining en longeant l'ancienne voie romaine. Il pourra alors aborder le bourg en ordre de bataille, selon une formation de combat qu'il affectionne particulièrement et qu'il a lui-même baptisée « la fourchette ».

Il s'agit de diviser ses troupes d'assaut en quatre colonnes, à l'instar des quatre dents d'une fourchette. Au centre, deux groupements de chars et d'infanterie mécanisée bénéficiant du gros des appuis d'artillerie ont pour mission de fixer l'attention des défenseurs en avançant prudemment tandis que, sur les flancs de son dispositif, Abrams positionne deux autres groupements majoritairement formés de chars. Leur mission est de largement déborder les défenses adverses sans se laisser accrocher par d'éventuelles résistances puis de se rabattre derrière le village ; une fois atteint ce stade de l'opération, l'officier américain n'a plus qu'à déclencher un assaut en deux temps. Phase n°1, les Sherman ayant tourné les positions défensives pénètrent dans le village pour prendre à revers l'ennemi en faisant feu de toutes leurs armes. Phase n°2, au signal des équipages déjà engagés dans le bourg, les deux groupements faisant face à l'objectif se mettent en marche à pleine vitesse pour culbuter les défenses, les fantassins étant alors « invités » à directement grimper sur les plages arrière des machines, un peu à la mode soviétique. Bien sûr, il s'agit d'une tactique présentée ici sous un angle purement théorique mais il convient de noter que « Abe » Abrams est passé maître dans l'art de faire sauter les bouchons ennemis ! Toutefois, et pour le coup, l'Américain est confronté à une difficulté : son *37th Tank Battalion* ne dispose plus que d'environ 50 % de sa dotation de machines, ce qui est insuffisant pour mettre en œuvre la « fourchette ». Qu'importe, les engins du *704th Tank Destroyer Battalion* feront l'affaire et les 180 *GI's* du *51st Armored Infantry Battalion* seront ainsi répartis entre les Sherman du *37th* et les Hellcat du *704th*. Tard dans la nuit, la « manip' » est finalisée. L'assaut sera conjointement mené par



les éléments de la *B Company* du *37th Tank Battalion*, la *B Company* du *51st Armored Infantry Battalion* et les M-18 du « 704 ». Sur le terrain, Abrams aura directement sous ses ordres ses deux chefs de compagnies, le *Captain* Leach pour les chars et le *1st Lieutenant* Belden pour l'infanterie. Chacun repart sous sa tente, potassant une dernière fois un plan détaillé du village de Bining et une carte de la région faisant apparaître les chemins forestiers. Quant à l'exploitation vers Rohrbach, les Américains aviseront le moment venu. Dès lors, plus personne ne prête la moindre attention à Singling qui une fois contournée sera abandonnée aux bons soins du *Combat Command B*, car telle est la volonté des chefs. Personne, sauf Abrams qui, par acquis de conscience et en « vieux » tankiste habitué à changer d'axes de progression sans préavis, plan-che sur une ébauche de manœuvre, juste au cas où. Mais il est déjà tard et la journée du lendemain s'annonce rude, aussi décide-t-il de s'allonger et de grappiller quelques heures de sommeil sans avoir élaboré un plan abouti concernant Singling.

LET'S GO !

6 décembre 1944, 7h00, les véhicules du *51st Armored Infantry Battalion* commandé par le *Major* Alanis quittent leur bivouac près de Schmittviller et s'engagent sur une chaussée goudronnée pour rejoindre les Sherman et les Hellcat. Ils arrivent une heure plus tard. Les rames se forment péniblement, chars et *half-tracks* se plaçant en alternance. Les véhicules non blindés tels que les GMC, Dodge et autres jeeps, sont rejetés en queue des convois pour d'évidentes raisons de sécurité. Il faut dire que les routes de la région ne sont guère sûres en cette saison et que les embuscades sont monnaie courante. 8h15, l'ensemble démarre… pour stopper à peine quelques dizaines de mètres plus tard !

▲ Les artilleurs américains du *94th Field Artillery Battalion* ne vont pas ménager leur peine et « arroser » le village de Singling (nous sommes ici en réalité un peu plus au Nord, près du Luxemborug). Bien protégés dans des caves et abrités dans des maisons aux murs particuliérement épais, les soldats allemands vont peu souffrir de ces bombardements. Au contraire même, les destructions freineront la progression des chars !

La pluie tombée toute la nuit a détrempé le sol au point que, si les chars parviennent à avancer, ce n'est pas le cas des semi-chenillés qui s'embourbent les uns derrière les autres. Les boîtes de vitesses grincent, les moteurs rugissent, les chauffeurs tempêtent mais rien n'y fait et les machines restent immobilisées. Abrams remonte ses convois avec sa jeep et constate l'étendue des dégâts. Il sait que la météo ne s'arrangera pas dans la journée et que, même si cela devait être le cas, il faudrait au moins 48 heures de soleil pour que la terre s'assèche un peu. Quant au vent qui se lève, comme les jours précédents, il est annonciateur de nouvelles précipitations. Et puis, de toutes les façons, ce délai de 48 heures, il ne l'a pas. Il doit donc agir au plus vite.

◢ 1945, quelques semaines après les combats pour Singling, des Sherman de la *4th Armored Division*, dont un M4A3E8 au centre, se déploient dans un champ libre de tout obstacle. Une telle manœuvre est impensable pour les Allemands matraqués par l'aviation d'assaut américaine. Mais cette configuration est aussi dangereuse pour les tankistes alliés qui sont autant de cibles potentielles pour les canons à longue portée allemands.

Après avoir rendu compte à son autorité, il décide d'immédiatement faire embarquer les *GI's* du *51st Armored Infantry Battalion* sur les capots moteur des chars et de renvoyer les *half-tracks* en arrière ; il faudra l'intervention des dépanneuses pour les tirer de leur bourbier.
À 8h25, les blindés s'ébranlent enfin, en prenant cependant nombre de précautions compte tenu de la présence des fantassins à leur bord. Ils passent en trois colonnes à environ 1 800 mètres de Singling avant de poursuivre à flanc de colline en direction de l'ancienne voie romaine. La *Company A* du *37th Tank Battalion* ouvre la marche. Elle précède d'environ 900 mètres les seconde et troisième rames qui stoppent pour scruter le terrain et apporter leur appui en cas de pépin. 8h30, comme demandé par le *Lieutenant-Colonel* Abrams, les 105 automoteurs des *Batteries B* et *C* du *94th Armored Field Artillery Battalion* saturent Singling de leurs feux. Tout se passe donc comme prévu, si ce n'est à un détail près. L'ordre d'Abrams griffonné à destination des artilleurs sur un bout de papier ayant été trempé par la pluie, ces derniers ont compris qu'ils ne devaient utiliser que des fumigènes…

Or, pour un pilonnage en règle, on fait mieux ! De plus, aux coups de départ des 105 américains viennent bientôt se mêler les échos d'autres projectiles de calibres bien plus conséquents. Pas de doutes, les Allemands viennent non pas de déclencher un tir de contrebatterie mais un barrage d'artillerie prenant pour cible les engins de la *Company A* roulant en vis-à-vis de Singling. Et comme si ce n'était pas suffisant, voilà que la brise, qui soufflait déjà depuis plusieurs heures, change brutalement de direction. Passant au sud / sud-ouest, le vent pousse les fumées artificielles du *94th Armored Field Artillery Battalion* vers les positions américaines. C'est un peu « l'arroseur arrosé », mais les conséquences sont graves car les antichars ennemis camouflés près des maisons de Singling peuvent désormais tirer sur les chars de tête d'Abrams ! Les équipages des Sherman de la *Company A* font gicler les *GI's* installés à l'arrière pour répliquer tant bien que mal du fait des fumigènes mais sans succès apparents. En outre, au fracas de la bataille qui résonne dans la vallée viennent maintenant s'adjoindre des bruits sourds et en même temps stridents, des vrombissements caractéristiques que les tankistes de la *4th Armored Division* ne connaissent malheureusement pour eux que trop bien car ce sont ceux provoqués par la très haute vitesse initiale des obus de *7,5 cm* des Panther. Bref, tout va mal ! Sans attendre les consignes du « patron » de la *Task Force*, les chars de la *Company B* ont à leur tour fait mouvement pour épauler leurs camarades rendus aveugles par les fumées. Tirant à la limite de portée de leurs pièces, ils engagent la moindre cible visible ou bien ce qu'ils pensent en être une. Ils arrosent un peu tout et n'importe quoi… Leurs tirs ont toutefois un mérite, contraindre deux Panther, repérés l'un à l'Est l'autre à l'Ouest du bourg, et un *Pak 40* à se déplacer. En prime, sur les hauteurs dominant le village, un *StuG* est aussi identifié. L'orage de feu et de fer se calme, et les Américains parviennent à se regrouper pour faire le point. Que faire désormais ? Il n'est évidemment pas question de rééditer une manœuvre identique, d'autant que si les Américains ont une idée approximative des moyens

Des *Landser* se restaurent frugalement à l'abri d'une tranchée. Malgré le ciel couvert, l'un des soldats garde un œil vigilant. La supériorité de l'aviation alliée n'est pas un vain mot et tous craignent l'intervention meurtrière des *Jabos*.
ECPA-D

Ces Panther *Ausf. G* de la *11. Panzer-Division* détruits (par l'aviation tactique alliée) dans l'Est de la France à l'orée de l'hiver 1944-45 côtoient dans un paysage dévasté un M4A3 (76) – en arrière-plan, à droite – qui, lui, semble encore en état de marche. À Singling, ces matériels s'affronteront lors de duels épiques !

Progression à couvert de *Panzerknackers*, une équipe de « casseurs de chars » armés de *Panzerschreck* et de *Panzerfäuste*. Ces spécialistes de la lutte antichar joueront un rôle important lors de la bataille de Singling.
ECPA-D

ennemis stationnés à Singling, c'est aussi le cas des Allemands, sauf que ces derniers ont eu tout le temps nécessaire pour détailler la composition des colonnes d'Abrams. Pour celui-ci, il n'est pas non plus question de ne pas exécuter les ordres reçus, c'est-à-dire l'investissement de Bining. Il va donc couper la poire en deux en envoyant, via un long crochet, la moitié de ses forces vers Bining et conserver l'autre moitié avec lui pour conquérir Singling. C'est sur les épaules du *Captain* Leach que repose la responsabilité de l'assaut. Les chars ayant l'initiative, l'infanterie du *Lieutenant* Belden se met à leurs ordres ; une fois le bourg investi, la « hiérarchie » s'inversera puisque les chars travailleront alors en appui des *GI's*. Malgré des moyens insuffisants, Abrams, qui coordonne l'ensemble, décide tout de même de faire le coup de la « fourchette ». Quant à ses demandes d'appui d'artillerie, ils sont tous refusés, les unités ayant été préparées à faire mouvement, canons attelés, pour suivre la progression des chars que l'on s'attendait à être fulgurante. Il y a bien les automoteurs M7 mais ils sont momentanément affectés à d'autres missions et donc indisponibles. Bref, en termes de gros calibres, « Abe » n'aura à sa disposition que les deux batteries du *94th Armored Field Artillery Battalion* et quelques *Assault Guns* armés de 105 mm « aimablement » prêtés à l'officier par son état-major divisionnaire. Dans le pire des cas, Abrams se console en se disant que le *Combat Command B* finira bien par arriver et qu'avec de tels moyens le bourg sera rapidement enlevé. En conséquence, il va chercher à sonder les défenses de Singling sans pour autant prendre trop de risques. Et si une opportunité d'en finir apparaît, tant mieux, sinon, au moins, il aura fixé l'ennemi dans le bourg. Et l'ennemi, dans tout cela, qui est-il et de quoi dispose-t-il ?

SINGLING IST DEUTSCH !

Quelques jours avant que la *4th Armored Division* ne soit engagée en pointe dans le secteur, celui-ci était défendu par la *Panzer-Lehr-Division* aux ordres de Fritz Bayerlein. La division est relevée par la *11. Panzer Division* de Wend von Wietersheim quelques heures à peine avant l'arrivée des Américains, « récupérant » au passage des troupes détachées de la *Lehr* en guise de renforts. Comme l'immense majorité des unités allemandes de cette fin d'année 1944, l'une et l'autre sont en sous-effectifs, ne disposant que d'une part réduite de leur dotation de véhicules de combat et de *Panzer*.

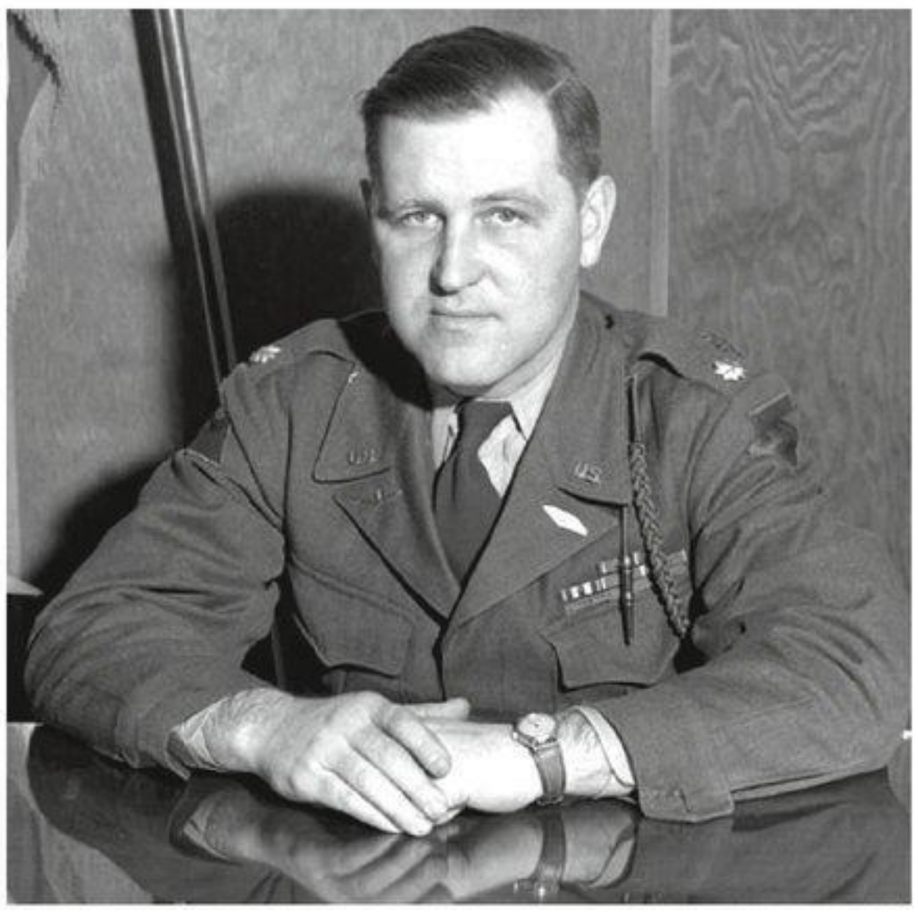
La défense de Singling repose sur quatre compagnies du *Panzer-Grenadier-Regiment 111* appuyées par deux *StuGe* et cinq batteries du *Panzer-Artillerie-Regiment 119* disposant de pièces tractées de *10,5 cm* et de quelques automoteurs. Positionnés dans la profondeur du dispositif allemand, au moins six batteries alignant des canons et des obusiers dont les calibres vont du *7,5 cm* jusqu'au *21 cm* sont à la disposition des défenseurs du bourg. En outre, les hommes de Wietersheim bénéficient d'un *Pak 40*, de cinq mortiers, d'une dizaine de mitrailleuses, de trois pièces antiaériennes de *2 cm*. On le voit, les adversaires de « Abe » Abrams n'ont pas lésiné sur les moyens à employer pour tenir le village.

Et ce n'est pas tout, car les Allemands n'ont pas manqué de constituer une réserve blindée capable d'intervenir sur les points chauds du champ de bataille. Outre une dizaine d'automoteurs antichars de la *Panzerjäger-Abteilung 61*, la *Kampfgruppe* de Singling a aussi à sa disposition plusieurs Panther du *Panzer-Regiment 15*.

L'ASSAUT

En prévision de l'attaque, Abrams place ses troupes selon sa technique favorite, celle de la « fourchette », si ce n'est qu'en l'occurrence il n'a assez d'hommes et de chars que pour trois « dents ». Les Sherman du *2nd Platoon* sous les ordres de James Farese s'installent sur l'aile gauche. À l'opposé, sur la droite, ce sont les chars de William Goble du *1st Platoon* qui prennent position. Au centre, enfin, le *3rd Platoon* du *1st Lieutenant* Robert Cook apportera son appui à ses camarades tout en s'efforçant de fixer l'attention de l'ennemi tandis que les deux ailes tenteront de le déborder. Plus en arrière, Abrams a organisé une réserve avec 11 chars et ses trois *Platoons* d'infanterie mécanisée. S'attendant à une réplique violente de l'ennemi, l'officier a choisi de ne pas exposer prématurément ses *GI's*, d'autant qu'il sait qu'il en aura besoin pour investir le village, maison par maison si nécessaire.

À 10h15 précises, les *Batteries A* et *B* du *94th Field Artillery Battalion* commencent à bombarder Singling. Pour accroître les effets mortels de ce pilonnage, les artilleurs ont mêlé à leurs obus explosifs des projectiles au phosphore ainsi que des obus dotés d'un dispositif de retardement. En une poignée de minutes, Singling est noyée sous la fumée, et les flammes. Les toitures de plusieurs maisons s'effondrent sous les effets du souffle des explosions tandis que des étables et des granges sont éventrées. C'est le signal qu'attendent les Sherman 105 pour expédier sur la localité plusieurs obus fumigènes ; dans le même temps, au loin, les M-18 Hellcat du *704th Tank Destroyer Battalion* commencent à chercher une proie à se mettre sous les griffes… en vain, car rien ne vient. Ni tir, ni mouvement !



◀ Portrait de Creighton Abrams datant de 1945. Le général Patton dira de lui : « Je suis supposé être le meilleur commandant de chars de l'Armée américaine, mais je suis battu : « Abe » Abrams est le champion du monde ! » US Nara

Les Allemands ne réagissent pas, attendant patiemment que les Sherman se mettent en mouvement pour les engager.

Le dernier obus a à peine explosé que déjà les chars démarrent en trombe. Ils se séparent bientôt en trois formations pour former la « fourchette » d'Abrams. Mais déjà, les choses s'annoncent mal, et le Sherman du *Sergeant* Hauptmann montre des signes de faiblesse dès les premiers mètres de sa course. Ne pouvant avancer qu'en première, il se traîne et se fait distancer par ses équipiers. De son côté, Morphew, un new-yorkais du *3rd Platoon*, est lâché par sa radio, ce qui fait qu'il n'entend pas l'ordre de départ. Pis encore, pensant avoir repéré un Panther en maraude, un Sherman du *2nd Platoon*, tourelle à « 3 heures », expédie un perforant sur une cible mobile ; en fait, le projectile arrache le barbotin d'une machine appartenant au *3rd Platoon* qui, du coup, déchenille et se met à tourner en rond avant de stopper net ! Malgré ces couacs, les tankistes américains poursuivent leur charge et commencent à se déployer en bataille. En face, c'est toujours le calme blanc. Sur les ailes, les deux *Platoons* passent en formation triangulaire tandis qu'au centre, le *1st Platoon* opte pour une formation en ligne. Montant et descendant au gré du terrain bosselé, les treize Sherman d'Abrams sont désormais parvenus à environ 500 mètres de Singling, abordant le bourg par les vergers situés au Sud. Simultanément, ils commencent à tirer à l'explosif sur les façades des maisons. C'est ensuite au tour des mitrailleuses de caisse d'entrer dans la danse. Sur la gauche du dispositif d'assaut américain, en avance par rapport aux autres blindés, le *2nd Lieutenant* James Farese, qui commande le *2nd Platoon*, demande à son pilote de modifier sa course pour gagner le sommet d'un raidillon recouvert de pommiers. De là, il a l'intention de guider Sowers et Parks, ses subordonnés. L'idée est bonne, mais aussi très dangereuse. Depuis sa tourelle, Farese fait un signe de la main aux deux chars qui le suivent : « continuez tout droit ! » Ce sera le dernier ordre du jeune officier. Tandis que son engin atteint le sommet de la colline, trois craquements sinistres résonnent dans les alentours. Le char de Farese vient d'être touché de plein fouet par des perforants. L'ennemi est proche. Le chef de char et son tireur sont tués, tandis que le reste de l'équipage évacue tant bien que mal le char en feu.

▼ *GIs* et Jeeps stoppés à l'orée d'un bourg sarrois à la fin du mois de novembre 1944. Le lieu est malheureusement non identifié, mais l'unité, elle, est un élément organique de la *35th Infantry Division* qui opère de concert avec la *4th Armored Division* à cette époque.

▲ Une colonne de l'infanterie américaine se fraie un chemin dans les ruines d'un village du nord-est de la France. En guise de « moyen d'allégement », les hommes ont adopté un cheval de trait !

Sowers et Parks, qui savent que des Panther sont aux aguets, se mettent à défilement total. Dans le même temps, ils avertissent le *Sergeant* Hauptmann pour le mettre en garde, mais celui-ci n'a toujours pas pu régler son problème mécanique et son char demeure immobilisé à l'arrière. Partis à pied pour observer le secteur à la jumelle, Sowers et Parks détectent la présence d'un Panther et d'un *Pak 40* embossé. Ils repèrent en outre plusieurs nids de mitrailleuses. Les Américains sont toutefois loin de se douter qu'en réalité, pour uniquement couvrir l'accès occidental de Singling et la route filant vers Sarreguemines, l'ennemi dispose de trois Panther, de deux *StuGe* camouflés – l'un au rez-de-chaussée d'une maison dont un mur a été abattu par le génie, l'autre dans une grange – et de plusieurs armes automatiques. Avec de tels moyens, inutile de dire que tout débordement se conclurait par un carnage. Quant à un assaut direct, tel qu'involontairement expérimenté par le malheureux Farese qui gît carbonisé dans sa tourelle, cela s'apparenterait plus à un aller simple pour la *Purple Heart* à titre posthume qu'à autre chose ! Parks et son camarade décident tout de même de sonder les intentions ennemies en faisant avancer de quelques mètres leurs machines ; à peine leurs antennes radio sont-elles visibles depuis le village que déjà une grêle de balles s'abat près d'eux. Non, décidément, ce n'est pas par là que les tankistes d'Abrams passeront et, pour cette fois, la tactique de la « fourchette » ne fonctionnera pas. Les éléments du *2nd Platoon* restent donc sur place, cloués dans un verger. Un compte-rendu est fait par radio au *Captain* Leach qui commande les chars. Toutefois, celui-ci reste étrangement muet ; certes, les ondes sont saturées par les échanges angoissés des tankistes, mais tout de même ! En fait, à ce moment précis de la bataille, Leach est préoccupé par tout autre chose : un *StuG* vient à peine de se dévoiler à moins de 50 mètres de sa position.

Observant le déroulement des combats et le blocage de sa tentative de débordement par la gauche, Abrams décide d'engager sa réserve pour tester un autre axe de progression. Et puisque les résistances semblent être particulièrement vives à gauche alors qu'ailleurs l'ennemi ne réplique que mollement, il a imaginé d'attaquer au centre. Logique. Les Sherman du *1st Platoon* qui sont en train de gagner un verger sur la droite du village et ceux du *3rd Platoon* qui, pour le moment restent encore en retrait, fourniront leur appui aux troupes d'assaut. C'est le *Captain* Leach qui a été chargé de conduire à bien cette opération. Avec deux *Platoons* de Sherman ayant embarqué les *GI's* du *51st Armored Infantry Battalion*, Leach remonte la route méridionale menant au centre de Singling à bord de son M4A3. Parvenu à proximité des premières maisons, il fait débarquer l'infanterie du *Lieutenant* Belden. Ce dernier distribue alors ses ordres à ses *platoon leaders*. Au signal de Belden, les fantassins commencent à investir les bâtisses en se faufilant dans les jardins et les étables. Chaque pièce est méthodiquement grenadée puis rafalée. En retrait, les tankistes observent la moindre fenêtre derrière laquelle un tireur ennemi pourrait apparaître.

Tout semble se dérouler correctement, mais les opérations prennent trop de temps ; Leach souhaite accélérer l'investissement de la localité. Pour ce faire, il décide d'engager dans le hameau les blindés du *3rd Platoon* jusqu'alors restés en réserve au Sud de Singling. Il leur ordonne de remonter vers les maisons en se servant de la couverture des vergers puis d'obliquer vers la sortie Ouest du bourg où ils tomberont certainement sur les Panther de la *11. Panzer-Division*. Leach imagine qu'avec un peu de chance les équipages des « lourds » allemands seront occupés à surveiller les abords du village et qu'ils se laisseront surprendre par l'arrivée impromptue de chars américains débouchant sur leur flanc depuis la grande rue. Dans le cas contraire, les Sherman auront à affronter les Panther dans une série de duels à mort se déroulant en zone semi-urbaine.

En plus des trois chars du *Lieutenant* Cook, le commandant du *3rd Platoon*, le *Captain*, qui a décidé de « mettre le paquet », engage aussi un M4A3 équipé d'un canon de 76,2 mm, à bord duquel il prend place, ainsi qu'un Sherman « 105 ». Une fois la colonne formée à l'abri des « regards indiscrets », elle prend la direction de Singling. Cook ouvre la marche à bord de son blindé. Au fil de ses évolutions, sur sa gauche, l'Américain repère l'épave de la machine de Farese qui continue de se consumer. D'épaisses volutes de fumée noire s'échappent et montent vers le ciel par les trappes du char disloqué. Le spectacle est dantesque, au point que Cook détourne le regard. Longeant une maison en feu, le blindé de Cook continue à avancer. Du fait des incendies, le tankiste ne voit par le mur de soutènement de plus d'un mètre de haut qui se dresse devant sa machine. Le char aborde l'obstacle à 45°. Le moteur peine mais finalement le mur cède et s'écroule sur une largeur suffisante pour que le Sherman puisse repartir de l'avant, suivi de près par les machines des *Sergeants* Grimm et Hayward. N'ayant pas de plan du village, les Américains avancent à l'aveuglette. Et, c'est ainsi que les trois blindés se retrouvent dans un jardin attenant à une maison. Celui-ci est fermé par un mur d'enceinte infranchissable pour les chars du fait de sa hauteur et de son épaisseur. Se sachant pris au piège et à la merci d'un tireur de *Panzerfaust*, Cook n'a guère l'intention de passer trop de temps dans ce « piège à cons » ! Le problème, c'est que les trois engins sont si près les uns des autres qu'il ne semble pas possible de manœuvrer pour s'échapper. Les minutes passent et le stress des équipages augmente. Parti à pied pour repérer le secteur, Cook tombe sur les *GI's* de Cowgill qui, entre-temps, ont découvert deux canons d'assaut ennemis embusqués près d'une maison. La nouvelle fait l'effet d'une douche froide à Cook qui, dès lors, sait qu'il n'a pas d'autres choix que de faire manœuvrer ses blindés dans un mouchoir de poche ; ce qu'il parvient à faire au prix de gros efforts et d'une perte de temps non négligeable. Enfin libérés, les Sherman repartent prudemment vers la sortie Ouest du hameau.

▲ La coordination des unités est primordiale lors des combats urbains. Incapables de progresser sans pertes face à un nid de mitrailleuses, à Singling, les *GIs* vont sans cesse faire appel à leur artillerie qui ne pourra intervenir du fait de l'entremêlement des positions alliées et ennemies.

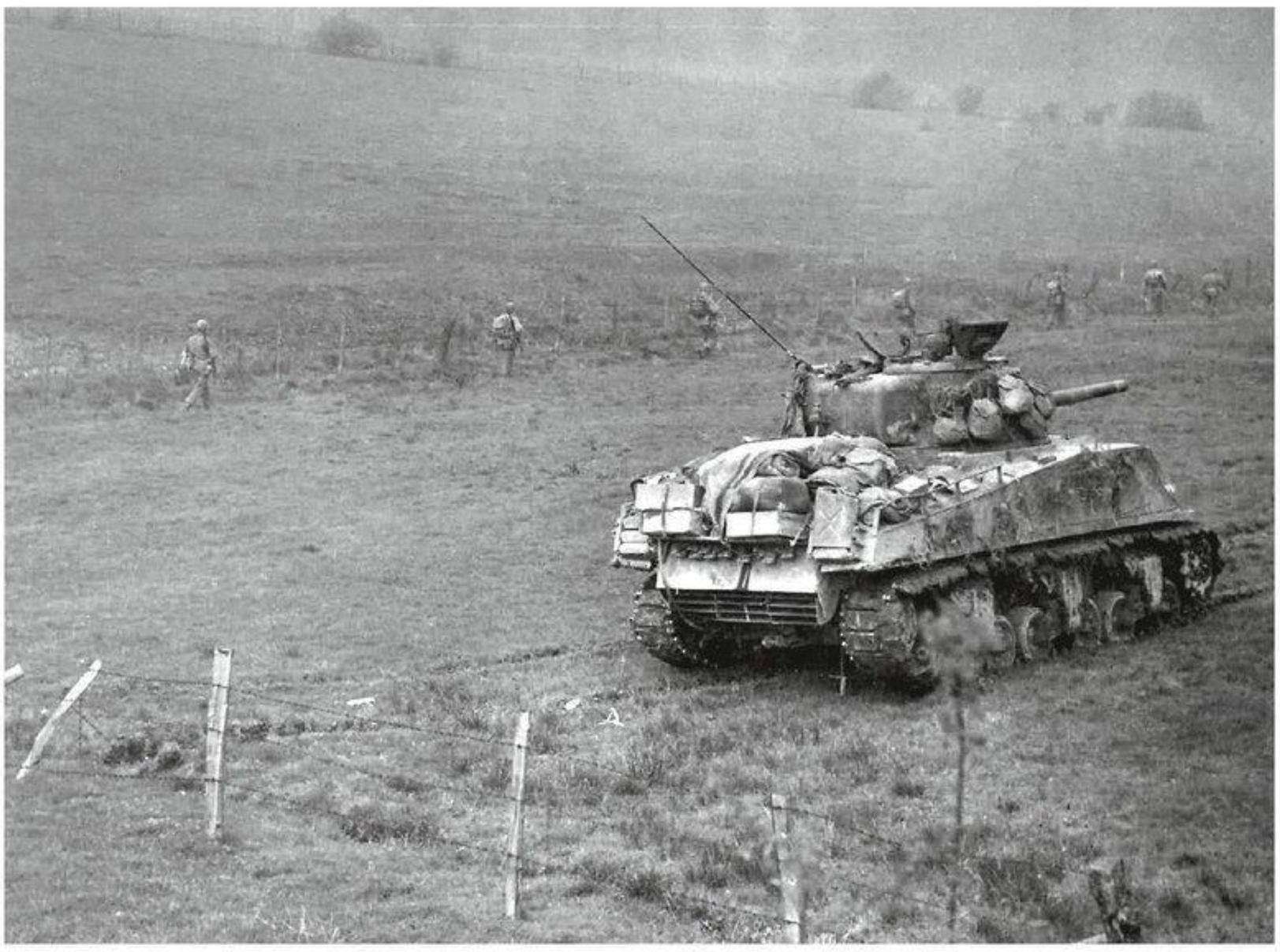
▼ Comme avec les artilleurs, les fantassins ont la nécessité absolue de coordonner leurs efforts avec les tankistes. Le char apporte la puissance de feu aux soldats qui le protégent et le guident. La symbiose est parfaite !

Les accrochages entre les hommes du *51st Armored Infantry Battalion* et leurs adversaires du *Panzer-Grenadier-Regiment 111* se poursuivent. Dans les faits, le bilan de l'assaut planifié par Abrams n'est pas convainquant. Certes, les pertes ne sont pas lourdes et une dizaine de prisonniers a même été faite mais le gros du village de Singling est toujours entre les mains de l'ennemi et, en prime, celui-ci n'a pas encore eu recours à ses *Panzer*. Quant aux Sherman disséminés dans le bourg, ils se contentent de tirer quelques « explo » en appui des fantassins.

Pourquoi ce *statu quo* alors que la bataille devrait faire rage ? Pour les Allemands, il s'agit d'interdire l'accès à Singling puis une éventuelle exploitation américaine en direction de Rohrbach. Ils sont donc dans une logique d'économie de leurs moyens ; pas de contre-attaque et encore moins d'offensive de grand style. Ils doivent tenir et donner un coup d'arrêt à la progression des troupes alliées. Et c'est très précisément ce qu'ils font en tentant d'infliger un maximum de pertes aux Américains sans trop en consentir.

Pour ces derniers, la problématique est différente. Abrams n'a clairement pas les moyens de ses ambitions. En s'attaquant à Singling, il s'est lancé dans un combat à l'aveugle, puisque ses hommes et lui n'ont qu'une idée très approximative des troupes qui s'opposent à eux. Les *GIs* travaillent sans réelle coordination entre eux et sont surtout occupés à escorter et guider des chars qui se déplacent avec une prudence telle qu'elle confine presque à l'immobilisme. Bref, l'Américain est en train de perdre son pari.

La situation est bloquée et la *Task Force* n'a déjà plus de réserves à jeter dans la bataille. Le ressentant peut-être, c'est le moment que choisit le chef allemand pour déclencher un premier tir d'artillerie



sur la partie méridionale du village. Bien abrités, les *GIs* ne déplorent que quelques blessés, mais le doute s'insinue en eux et leur moral s'en ressent. Dans un dernier effort, ils franchissent la grande rue vers le nord et commencent à investir quelques maisons avec une étonnante facilité. Voilà qui est trop beau pour être vrai, et le piège se renferme bien vite sur les *Combat Teams* imprudemment aventurées, car elles sont rapidement encerclées par les *Panzer-Grenadiere*. Au même moment, le *Lieutenant* Padgett du *2nd Infantry Platoon* signale l'arrivée de cinq à sept blindés ennemis au nord-est de la localité, à environ 700 mètres. Ils empruntent un cheminement les mettant à l'abri des coups des Hellcat restés en arrière pour couvrir l'opération. Or à ce moment là, tous les Sherman sont soit bloqués dans les vergers, soit engagés dans ses rues étroites du bourg. Informé, Abrams estime à juste titre que si ces *Panzer* devaient intervenir, la situation des unités coincées dans Singling virerait à la catastrophe et que l'aventure s'achèverait dans un bain de sang. L'idée du repli commence à faire son chemin dans l'esprit de l'officier. Ce que « Abe » Abrams ne sait pas, c'est que ce *Zug* de Panther se contentera de passer près de Singling pour intervenir sur un autre point du front, où il infligera de lourdes pertes aux tanks américains.

Comme pour convaincre Abrams que son intuition est la bonne et qu'il doit desserrer son dispositif, les Allemands bombardent une seconde fois le village. Des obus et quelques roquettes s'abattent sur les maisons déjà en ruines. L'orage d'acier tonne cinq minutes, contraignant les Américains à se mettre à couvert. Pour les équipages des chars, la solution consiste à fermer les trappes et les volets blindés. C'est ce que font Sowers et Parks toujours bloqués dans leur verger. Dehors, hormis la terre soulevée par le souffle des explosions, tout est calme. Il y a bien un soldat allemand qui apparaît entre les arbres, jouant ainsi à cache-cache en s'approchant à moins de 20 mètres des deux Sherman, mais pour le reste, rien. En fait, profitant de la diversion provoquée par le bombardement, le *Landser* repéré par Sowers est venu relever avec une incroyable précision la position des chars américains y compris celle de la machine en panne du *Sergeant* Hauptmann. Le calme est enfin revenu depuis peu lorsqu'un bruit sourd suivi d'un effroyable grincement se fait entendre. Au même moment, le flanc droit de la tourelle du Sherman d'Hauptmann est frappé de plein fouet par un perforant de gros calibre. Le choc est si violent que la machine pourtant lourde de plus de 30 tonnes tangue sur sa suspension. À bord, une fumée âcre annonciatrice d'un incendie électrique commence à se répandre. Le chargeur a été tué, le reste de l'équipage évacue en catastrophe. Que s'est-il passé ? Un Panther a quitté sa tanière durant le pilonnage. Guidé par le soldat allemand repéré quelques minutes plus tôt, il a gagné une position de tir depuis laquelle il menace les blindés adverses aventurés dans les pommiers.

▲ Des *GIs* prennent un repos bien mérités entre deux progressions, de maison en maison.

▲▲ Ce *GI* armé d'un *BAR* traque un éventuel sniper. Ces hommes, déterminés à se battre « jusqu'à la dernière cartouche », sont la hantise des soldats alliés. Ce cliché date du 23 février 1945, durant l'opération « Grenade », mais il représente parfaitement bien les conditions des combats dans Singling ; combats durant lesquels la menace des *Panzer-Grenadiere* viendra aussi bien des toits que des soupiraux, comme ici.

◀ Des servants américains font tonner un mortier de *4,2-inch* dans un village identique à Singling. Comme l'obusier, le mortier est l'arme d'appui idéale en ville. La trajectoire courbe de ses obus permet de s'affranchir des obstacles constitués par les maisons et autres murets.

▼ Cette vue frontale du M4A3 (76) permet de prendre en considération la hauteur du char américain. Le « Sherman cathédrale » brille par son manque de « discrétion » qui facilite le travail des tireurs ennemis.

Positionné à défilement de tourelle, derrière une bute de terre, le canon du fauve surplombe le sol d'à peine quelques centimètres. Alors que les tankistes d'Abrams prennent à peine conscience du danger qui les menace, les *Panzerschützen* sont déjà en train de choisir une nouvelle victime. Lorsque sur ordre de Leach, Sowers et Parks décrochent pour se mettre à l'abri près d'une bâtisse, un nouveau projectile ennemi traverse le verger de part en part, passant à moins d'un mètre des deux Sherman ! Désormais, les Allemands contrôlent totalement le terrain à l'Ouest de Singling.

Dans le bourg aussi, la situation américaine se détériore. Ainsi, c'est au tour du *Sergeant* « Pappy » Grimm à bord de son Sherman « 105 » d'être engagé par un Panther qui est allé prendre position à 1 200 mètres du village, sur les hauteurs. Après un premier obus l'ayant raté de peu, armé de ses jumelles, Grimm fouille fébrilement le terrain à la recherche de son prédateur. Son regard balaie la colline jusqu'au moment où son attention est attirée par la flamme d'un coup de départ. Le tankiste n'a plus de doute sur le sort qui l'attend s'il reste sur place. Certes, le tireur ennemi l'a raté à deux reprises, mais en chef de char

expérimenté, Grimm a noté que si le premier coup a été trop court, le second a quant à lui été trop long, ce qui signifie que le Panther l'a encadré et que son canonnier fera but au prochain coup. Il n'est donc pas question de demeurer immobile sans répliquer, mais que faire avec un canon de 105 mm prévu pour appuyer les fantassins ? La réponse est sans appel : rien ! Grimm prend donc la seule décision valable en l'état des choses, celle de se mettre à couvert derrière un muret. En revanche, le *Sergeant* Hayward, dont le char était placé à côté de celui de Grimm, n'a pour sa part pas le temps de réagir. Un premier obus frappe le train de roulement du Sherman et l'immobilise. Suivent quatre perforants tirés de deux directions différentes qui mettent le feu au blindé. La machine est criblée d'impacts. Hormis Hayward et son chargeur grièvement blessés, le reste de l'équipage périt dans la carcasse en flammes. Grimm qui assiste au carnage estime qu'il n'a désormais plus rien à faire à Singling. Il décroche alors dans la précipitation. La machine fonce. Elle va vite ! Trop vite ! Le pilote ne prête pas attention à une mare de boue dans laquelle il s'engage à pleine vitesse. Brutalement freiné par la mélasse épaisse, le Sherman peine subitement à avancer puis s'arrête net. Grimm et son équipage sont embourbés à découvert. En prime, le moteur qui vient de caler refuse de redémarrer. *Bail out !* L'Américain ordonne à ses hommes d'abandonner leur machine. Les Américains sautent puis courent pour se mettre à l'abri près d'une maison. Quelques secondes plus tard, un fracas assourdissant annonce la destruction du blindé. Le coup est doublé.

En un quart d'heure, Abrams vient ainsi de perdre trois de ses chars. Il est désormais que Singling est un nid de guêpes et qu'il n'aura pas les moyens de sécuriser son objectif. Dans le village, les *GIs* assistés par les chars survivants tiennent encore, mais pour combien de temps ? Abrams est confronté à un dilemme. Il sait que des éléments du *Combat Commande B* convergent vers Singling mais aura-t-il seulement la possibilité de s'y maintenir avant d'être relevé ? Loin de ces considérations, les combattants américains menacent de lâcher prise. Les blessés sont nombreux et la pression ennemie s'accentue considérablement. Des coups de feu sont tirés de toutes parts. Ici, un homme tombe, blessé aux jambes par une rafale partie d'un soupirail. Là, c'est un sous-officier qui s'effondre, mortellement touché par un tireur d'élite qui demeure invisible. Replié dans une maison, le *Lieutenant* Belden fait le point sur les moyens encore à sa disposition lorsqu'un observateur posté sur le toit d'une bâtisse fait irruption près de lui, hors d'haleine : « les *Panzer* ! » Au moins deux chars, dont un Panther, se seraient mis en tête de remonter la grande rue et d'en finir avec les Américains. Pour les *GIs*, la nouvelle est d'autant plus inquiétante qu'ils n'ont plus un seul bazooka à leur disposition. Pour essayer de stopper les blindés ennemis, il va donc falloir faire appel aux Sherman encore dans le bourg. Sans attendre, Belden ordonne au *Sergeant* Fitzgerald de faire mouvement pour embusquer son char à l'angle d'une maison. L'homme s'exécute mais il a mal interprété les consignes de l'officier d'infanterie. Au lieu de guetter une proie roulant dans la rue principale, il pointe sa pièce vers les hauteurs qui dominent Singling, se préparant à faire feu à une distance de 1 000 mètres avec son 76,2 mm. Quelle n'est donc pas sa surprise, alors qu'il observe les flancs de la colline, de voir passer, juste sous son nez, un Panther marchant à allure modérée. Le temps de comprendre la situation et le *Panzer* a déjà disparu ! Le char de Fitzgerald démarre et pivote sur place pour se lancer à la poursuite du « lourd » qui, de son côté, tourne sur sa droite en espérant ainsi prendre à revers le Sherman. Au gré de leur ronde infernale, les deux machines finissent par se retrouver enfin, parallèles l'une à l'autre.

Fortifications légères

Pièce antichar *Pak 40 7,5cm*

Identification des Sherman (selon le nom du chef de char) :

1. Farese (détruit)
2. Parks
3. Sowers
4. Hauptmann (en panne puis détruit)
5. Hayward (détruit)
6. Grimm (détruit)
7. Cook
8. Leach
9. Sandrock
10. Goble
11. Del Vecchio (endommagé)
12. Fitzpatrick (endommagé)
13. Fitzgerald

Le combat s'engage alors, chacun pivotant sa tourelle pour engager l'autre le premier. À cette course de vitesse, c'est le Sherman et sa tourelle à rotation électrique qui l'emporte. Touché à bout portant, le Panther s'enflamme instantanément. Sur les cinq membres d'équipage, un seul homme parvient à évacuer. Quant au second char allemand repéré par le guetteur, il décroche après avoir tiré des fumigènes. Mais Fitzgerald n'a pas dit son dernier mot. Encouragé par sa victoire, il prend en chasse le second Panther sans toutefois parvenir à le rattraper. C'est à ce moment qu'il repère un autre *Panzer*, à l'arrêt, le tube pointé vers l'Est. L'Allemand, lui, n'a pas détecté la présence du Sherman. Fitzgerald sait qu'il a une bonne chance de faire mouche à 800 mètres. Mais le tankiste est prudent et il choisit de prendre le temps de se repositionner près d'un abri. Cependant, en procédant de la sorte, Fitzgerald fait désormais face au Panther qui jouit d'une épaisse cuirasse dans son arc avant. Le premier obus rebondit sur le blindage allemand tandis que le second frappe le masque du canon dans sa partie inférieure avant d'être dévié vers la trappe du pilote. Immobilisé, le Panther ne représente plus une menace mais il est instantanément vengé par un *StuG* si bien camouflé que Fitzgerald ne l'avait pas vu. À son tour, le Sherman est touché. Trois hommes évacuent l'épave fumante, Fitzgerald n'est pas parmi eux.

▲ Ce Marder III *Ausf. M* ou *Sd.Kfz 138* de la *Panzerjäger-Abteilung 61 (11. Panzer-Division)* n'a pas résisté à un impact latéral, ce qui n'est pas étonnant compte tenu des 10 mm d'épaisseur de son blindage ! Ce chasseur de chars, construit sur le châssis éprouvé du *Panzer 38(t)*, brille surtout par la puissance de son *Pak 40/3 de 7,5 cm* capable de détruire tous les chars américains alors en service en 1944-45.

LA CAVALERIE ARRIVE !

À 14h00, Singling n'a toujours pas changé de mains. Abrams est alors contacté par le *Brigadier-General* Earnest, le « patron » du *Combat Command A* qui lui ordonne de se retirer du bourg car les éléments du *8th Tank Battalion* du *Major* Irzyk escortés par les *GIs* du *10th Armored Infantry Battalion* s'apprêtent à prendre à leur compte la suite des opérations. Mais comment se retirer d'un village dont on ne contrôle rien ou presque ? Abrams rétorque que ses hommes sont contraints de rester sur place en attendant la « cavalerie ». Embarquant sur les plages arrière des Sherman du *8th*, les soldats du *10th Battalion* sont immédiatement envoyés à Singling. Pour investir le hameau, malgré les avertissements d'Abrams, les nouveaux venus décident de foncer sur la gauche avant de repiquer vers le centre pour y faire jonction avec les *GIs* qui sont en passe d'y être encerclés. Le Sherman du *Lieutenant* Gray ouvre la route au reste de la colonne. Il dépasse l'épave du char du malheureux Farese puis s'apprête à quitter le verger. En face, les Allemands ne semblent pas réagir. Gray détecte la présence d'un autre blindé qu'il prend pour une machine américaine immobilisée… En fait, il s'agit d'un Panther qui l'allume à une trentaine de mètres ! Le premier coup est fatal. Le char américain se met à fumer. Le coup est toutefois doublé par le *Pak 40* embossé dans le secteur. À bord, c'est un carnage. Dans le même temps, progressant à pied, la *Company B* du *10th Battalion* s'engage dans la partie méridionale de Singling où elle fait jonction avec les « assiégés ».

Si sur le terrain le *statu quo* se maintient, nonobstant l'arrivée de renforts américains, sous la tente d'état-major d'Abrams, qui s'entretient avec le *Major* Irzyk,

▼ épave d'un « Gustav », un Panther *Ausf. G*. Lors des combats pour Singling, les tubes des Panther vont faire pencher la balance du côté allemand.

▲ Superbe photo d'un *GI* lourdement équipé en grenades, matériel idéal pour les assauts urbains. Nul doute que cet homme à l'allure décontractée mais sérieuse « pose » pour un photographe officiel. Dans tous les camps, la propagande a besoin de « gueules » !

le temps vire à l'orage ; au figuré comme au sens propre d'ailleurs, puisque des coups de tonnerre recommencent à se faire entendre au loin. Le premier souhaite se retirer de Singling, sans abandonner ses maigres acquis territoriaux à l'ennemi tandis que le second refuse tout bonnement de risquer ses chars dans un village qu'il qualifie de « bourbier de merde » et dont il ne pourrait d'ailleurs rien faire, puisque les « *Krauts* » continuent à tenir les lignes de crêtes ! À quoi bon s'enfermer dans une cuvette ? Les échanges verbaux sont violents, mais rien ne sort de cette conférence improvisée, chacun campant sur ses positions.

Le soir tombe et c'est finalement l'état-major divisionnaire qui tranche dans le vif en choisissant d'évacuer le hameau. Profitant de l'obscurité, les Sherman embarqueront les fantassins puis redescendront ensuite vers les lignes alliées. Il y a toutefois un souci dans ce plan : le nombre de chars n'est pas suffisant pour pouvoir évacuer tous les *GIs* en un seul voyage. Les chars devront donc faire deux rotations.

La première se déroule correctement et, hormis quelques fusées éclairantes lancées par l'ennemi et des coups de feu isolés, rien ne vient troubler les mouvements américains. À Singling, fort logiquement, ce sont les hommes du *10th Battalion* qui forment l'arrière-garde. Attendant avec une impatience le retour de leurs « taxis », ils se terrent dans leurs abris. Mais déjà, se faufilant de couvert en couvert, les *Panzer-Grenadiere* commencent à les « serrer ». Au loin, dans un verger, l'on entend même le moteur d'un Sherman pourtant endommagé redémarrer ! Il s'agit de *Panzerschützen* chargés de ramener le blindé américain vers leurs lignes. Toutefois, les *GIs*, eux, ne le savent pas et les vrombissements caractéristiques du moteur trompent quelques soldats persuadés que les Sherman sont enfin de retour. Une patrouille est envoyée et confirme qu'il y a bien un Sherman tournant au ralenti près d'un groupe de pommiers. Certes, les fantassins ne se sont pas approchés du blindé, mais tout indique que ce dernier attendrait d'être rejoint par quelques chanceux pour décrocher. Un groupe de blessés légers part à la rencontre des tankistes supposés Américains. Ils sont guidés par le lieutenant Victor. Arrivés à une vingtaine de mètres, les soldats interpellent leurs camarades, qui leur répondent par une rafale d'arme automatique ! Surpris mais réalisant immédiatement leur méprise, les *Boys* détalent dans la nuit tandis que les Allemands décident quant à eux de mettre le feu au Sherman dont la boîte de vitesses est détruite.

Le temps passe et les montres affichent 2h00. Les Sherman qui ont le plus grand mal à circuler de nuit, sous la pluie et dans la boue, ne sont pas encore de retour. Peu importe, puisque la nuit et la météo gênent les troupes amies comme ennemies, Irzyk qui a désormais le commandement des troupes à Singling donne le feu vert à ses fantassins pour quitter le village par petits groupes. Le dispositif américain doit être desserré avant l'aube sans toutefois mettre en alerte les Allemands. Les *GIs* décrochent en plusieurs bonds. Dès le dernier homme « rentré au bercail », les artilleurs de la *4th Armored Division* déclenchent un feu d'enfer sur Singling vide de troupes amies. Le lendemain, Irzyk fait une nouvelle tentative pour forcer le passage ; c'est un nouvel échec. Relevée par la *12th Armored Division* récemment arrivée en France, la *4th* passe en réserve d'armée pour quelques jours. Elle foncera bientôt vers les Ardennes au secours des paras encerclés à Bastogne. Quant au bourg de Singling, il ne tombera que le 10 décembre après le retrait sur ordre des unités de la *11. Panzer-Division* l'ayant défendu durant quatre jours.

CONCLUSION

S'il est nécessaire d'avoir en tête que Creighton Abrams a attaqué Singling sans avoir réellement préparé son opération et qu'il disposait d'effectifs inférieurs à ceux de son adversaire, le moins que l'on puisse dire, c'est que cet assaut a rapidement viré au fiasco. En soi, l'action a été un match nul avec un avantage certain pour les Allemands qui, en plus d'avoir conservé le terrain, ont eu l'opportunité d'accrocher plusieurs Sherman à leur tableau de chasse. Le récit de la bataille est aussi révélateur en lui-même. En reprenant le coup de la « fourchette », c'est-à-dire en l'occurrence un assaut sur trois axes, Abrams a divisé ses forces d'entrée de jeu ; forces qu'il a lancées au combat sans même avoir pris le temps d'évaluer les défenses ennemies. Il a engagé ses chars tenus en réserve très tôt dans la bataille et qui plus est dans des combats de rue, à l'aveugle. Enfin, il s'est entêté, en cherchant à conquérir une localité sans avoir les moyens de s'emparer des hauteurs avoisinantes ; dans l'hypothèse où les Américains seraient parvenus dans la journée du 6 décembre 1944 à prendre Singling, que se serait-il passé ensuite ? Enfermés dans le bourg, ils auraient certainement été la cible de violents bombardements d'artillerie.

Pour leur part, les hommes de von Wietersheim se sont montrés à la hauteur de la mission. Rompus aux combats défensifs sur l'*Ostfront* comme en Provence puis dans la région lyonnaise, en Bourgogne et enfin en Lorraine, ils ont su tenir en s'épargnant de trop gros efforts. Ils ont laissé les troupes d'assaut ennemies entrer dans le bourg avant de les y fixer et d'engager leurs réserves. Retenant leurs feux, ils ont régulièrement fait mouche sans avoir consommé de trop grandes quantités de munitions. Procédant de la sorte, ce sont eux qui choisiront le moment pour évacuer Singling après en avoir interdit l'accès pendant quatre jours. ■

ACTUALITÉ

LE MATÉRIEL MODERNE DE L'ARMÉE ALLEMANDE

Par **Laurent Tirone**

Gepanzertes Transportkraftfahrzeug (GTK, véhicule blindé de transport) Boxer en Afghanistan, appartenant au contingent allemand de la Force internationale d'assistance à la sécurité (FIAS) ou, en anglais, *International Security Assistance Force* (ISAF).
©Bundeswehr/Krumbach

SUR TOUS LES FRONTS

En ce début de XXIe siècle, la *Heer*, la branche terrestre de la *Bundeswehr* (désignation de l'Armée allemande depuis 1955), se retrouve dans une situation complexe. Après avoir été la plus puissante force mécanisée d'Europe de l'Ouest (avec plus de 4 000 *Main Battle Tanks* déployés), elle a réduit ses effectifs après la chute du mur de Berlin, puis la fin du pacte de Varsovie. Elle s'est alors réorientée vers des missions de maintien de la paix (Somalie dès 1992, Kosovo en 1999…) ou des opérations plus « offensives », comme en Afghanistan dans le cadre de la Force internationale d'assistance à la sécurité (FIAS), qui nécessitent des matériels différents de ceux de la guerre froide. Pourtant, les tensions en Ukraine et le réarmement massif de la Russie (voir à ce sujet le Batailles et Blindés n° 67 sur l'impressionnante remise à niveau voulue par le président russe Vladimir Poutine) rappellent à Berlin que les situations géostratégiques évoluent rapidement et que la *Heer* doit être prête à toute éventualité. Dans ces conditions, les programmes d'armement allemands s'orientent à la fois vers des équipements destinés au conflit de basse intensité, tout en maintenant une « base » d'engins lourds régulièrement modernisés.

Leopard 2A6 lors de l'exercice « Grantiger Löwe 2015 » qui s'est déroulé en février 2015 sur le terrain de manœuvres de Bergen-Hohne. Ce char appartient au *Panzer-Bataillon 104* de la *Panzer-Brigade 12* « Oberpfalz ».
©Bundeswehr/Vennemann

Le *Panzer-Bataillon 203* déploie désormais les tout récents Leopard 2A7, qui intègrent des nouveaux équipements électroniques et bénéficient des retours de l'Armée canadienne, qui a elle-même engagé des Leopard 2 en Afghanistan dans le cadre de la Force internationale d'assistance à la sécurité.
©Bundeswehr/Dorow

LES CHARS DE COMBAT

Après avoir déployé une des flottes de chars (1 231 M48 Patton, 2 437 Lepoard 1 et 2 350 Leopard 2) les plus importantes au monde, la *Heer,* comme beaucoup d'armées européennes, a fortement « réduit sa voilure » et, à l'heure actuelle, ne possède, pour des raisons de coûts mais aussi à cause de besoins réduits, plus qu'un parc comprenant aux alentours des 400 Leopard 2. À court terme, un effectif de 225 machines est programmé. Développé en Allemagne dans les années 1980, ce char de bataille, exporté dans le monde entier, affiche toujours des performances « dans le coup », bien que l'arrivée du MBT russe T-14 Armata, beaucoup plus moderne, rappelle que les engins de troisième génération, dont il fait partie, commencent à dater. La protection du Leopard 2 (léopard) fait appel à un blindage multicouche (composite) similaire au Chobham britannique. De manière classique, un système nucléaire, bactériologique et chimique (NBC) par surpression est installé, tout comme des extincteurs automatiques. Le moteur est un 12 cylindres turbo-Diesel MB-837 Ka501 développant 1 500 chevaux. Ce dernier est couplé avec une boîte de vitesses automatique Renk HSWL 354 comptant quatre rapports avant et deux marches arrière.

L'armement se compose d'un canon entièrement stabilisé Rheinmetall RH-M-120 de 120 mm, long de 44 calibres, capable de tirer des munitions *Armor Piercing, Fin Stabilized, Discarding Sabot – Tracer* (APFSDS-T) à vocation antichar et des *High Explosive Anti-Tank-Multi Purpose – Tracer* (HEAT-MP-T) pour les cibles dites « molles ». Les projectiles, 42 au total, sont séparés du compartiment de combat par des cloisons anti-souffle. L'engin de base est doté d'un intensificateur de lumière PZB 200, d'un télémètre laser, d'un simbleautage automatique… L'équipage se compose d'un chef de char, d'un tireur, d'un chargeur et d'un pilote, placé du côté droit de la caisse, les trois premiers étant installés de manière classique dans la tourelle de forme rectangulaire. Deux mitrailleuses de 7,62 mm assurent la défense rapprochée, l'une placée de manière coaxiale au tube et l'autre installée sur le toit de la tourelle, à la disposition du chargeur.

Plusieurs versions du char ont été mises en service pour suivre l'évolution de la technologie. Actuellement, le parc blindé allemand comprend des Leopard 2A4, le premier à entrer de plain-pied dans l'ère « moderne » avec une conduite de tir à calculateur numérique. Ce modèle voit aussi sa protection être améliorée, avec, pour la tourelle, un blindage faisant appel à du tungstène et du titane. Le tube lisse de 120 mm est désormais pourvu d'un manchon thermique, et l'alliage de son âme comprend du chrome. Cette arme est capable de tirer les nouveaux projectiles allemands, comme le DM 43, un APFSDS-T susceptible de percer 450 mm de blindage *Rolled Homogeneous Armor* (RHA, pour blindage homogène laminé) à 2 000 mètres ou le DM12 *Multipurpose Anti-Tank Projectile* (MPAT), plus polyvalent. Néanmoins, cette version entame sa dernière phase de retrait, et certains exemplaires ont été vendus sur le marché de l'exportation.

La *Heer* se « repose » alors sur les A5 dotés d'un blindage espacé sur l'avant – qui lui donne une forme biseautée – et les flancs. Ces modules sont destinés à neutraliser les projectiles à charge creuse avant qu'ils n'atteignent le blindage proprement dit, dont la résistance est améliorée. Les obus à énergie cinétique doivent quant à eux être ralentis par ces ajouts. Des pare-éclats sont également installés à l'intérieur pour limiter les dégâts occasionnés par un coup au but, et des jupes plus solides sont posées pour protéger le train de roulement. Par ailleurs, les optiques du chef et du tireur sont modifiées puis déplacées. Enfin, un navigateur *Global Positioning System* (GPS) est monté. En rattrapage, ce véhicule peut être équipé du canon de 120 mm de 55 calibres fabriqué par Rheinmetall-DeTec AG. L'augmentation de la vitesse initiale permet d'accroître sensiblement les performances balistiques de l'obus DM-53, qui est susceptible de percer 750 mm de blindage RHA à 2 000 mètres. La conduite de tir est calibrée pour pouvoir accepter les nouveaux paramètres de ce 120 mm.

Version modernisée de l'A5, les Leopard 2A6 sont dotés, de série, du tube de 55 calibres qui permet d'accroître la portée utile des munitions de 120 mm. La protection est aussi améliorée, avec un blindage composite de dernière génération, l'ajout de modules externes et la possibilité de monter des briques réactives. Le char est désormais doté d'un système *Hunter/Killer* : le chef d'engin repère une cible grâce à sa lunette panoramique, la désigne au tireur en pointant directement le tube et, pendant que ce dernier l'engage, il poursuit son observation.

Un Leopard 2A6 négocie un passage à gué dans le secteur de Munster en septembre 2012. L'engin est détaché auprès de l'*Aufklärungs-Bataillon 8* (bataillon de reconnaissance) de Freyung qui, dans le cadre de l'*Informationslehrübung* (ILÜ) *des Heeres* 2012, fait une démonstration des capacités de ses matériels. Cette unité appartient à la *Panzer-Brigade 12* de la *10. Panzer-Division*.
©Bundeswehr/Schneider

Secteur de Kunduz. Une *Panzerhaubitze 2000* soigneusement positionnée dans un abri destiné à la protéger d'éventuels tirs de mortier. Avant d'arriver à leur destination, les conducteurs des deux automoteurs, appartenant au *Provincial Reconstruction Team* (PRT) Kunduz, ont dû effectuer un long et épuisant périple de neuf heures.
©Bundeswehr/Winkler

Un lance-roquettes MARS lors d'un exercice de tir sur le centre d'entraînement militaire de Bergen.
© Bundeswehr/Bannert

En outre, en cas de danger, il peut lui-même effectuer un tir. Berlin estimait que ces chars suffisaient à remplir les missions dévolues jusqu'alors à la *Heer*, mais face à une situation internationale tendue, notamment à l'Est, un effort de modernisation est consenti avec l'arrivée du Leopard 2A7+, à l'origine prévu pour l'Arabie saoudite. Bénéficiant de l'expérience canadienne en Afghanistan, Krauss-Maffei Wegmann (KMW) a mis au point cette nouvelle version, dont 20 exemplaires ont été livrés à l'Armée allemande. Cet engin se distingue par son système numérique de gestion du champ de bataille. Basé sur un réseau fournissant des informations en temps réel sur la localisation des différentes forces en présence, cet équipement « ultramoderne » accélère la prise de décision. Pour ne plus solliciter en permanence le moteur et donc augmenter l'autonomie tout en ne « tirant » plus sur les batteries, un générateur auxiliaire Steyr M12 TCA alimente les équipements électriques. Le confort de l'équipage et le bon fonctionnement des appareils électroniques sont aussi améliorés avec une climatisation plus efficace. En cela, il s'agit d'un retour direct d'expérience de l'engagement en Afghanistan, où la température à l'intérieur du compartiment de combat pouvait atteindre les 70°. Une munition explosive programmable est désormais disponible pour engager les points fortifiés jusqu'à une distance de 5 000 mètres. Elle est dotée d'un retardateur permettant de régler le moment où la charge doit détonner. La protection de ce char, pesant maintenant 62,5 tonnes, contre les mines et autres engins explosifs de circonstance (EEC) est également accrue.
La *Bundeswehr* souhaite disposer de 225 chars de combat, dont le niveau d'efficacité doit être amélioré de manière substantielle. Dans ces conditions, des programmes de modernisation sont en cours de planification. Ces derniers vont notamment porter sur l'installation de systèmes d'observation et de tir améliorés. Dès le Leopard 2A5, la tourelle a été prévue pour éventuellement accepter une pièce de 140 mm, couplée à un chargeur automatique. Au vu de la taille des munitions, la dotation se limite à 32 coups. Toutefois, l'évolution de la « menace » à l'Est, avec l'effondrement de l'Union soviétique, ne justifiait pas l'adoption d'un tel calibre, du moins au début des années 1990… car les rumeurs sur les tubes russes de 152 mm vont désormais bon train.

ARTILLERIE

Dans le domaine du matériel d'artillerie, l'Armée allemande dispose de mortiers tractés de 120 mm, d'obusiers légers tractés de 105 mm (la *Feldhaubitze FH 105 mm*, copie améliorée du M101A1 américain) et surtout de toute une gamme de véhicules à chenilles. Afin de motoriser leur *120 mm-Mörsern* et rendre leurs mise et sortie de batterie plus rapides, les Allemands alignent donc le *Panzermörser 120 mm auf Mannschaftstransportwagen* (MTW) M113 basé sur un véhicule de transport de troupes (VTT) M113, livré par les Américains durant la guerre froide. Dans le même ordre d'idée, un mortier de 120 mm est monté sur un blindé de combat léger aérotransportable Wiesel 2, à train de roulement rallongé, pour donner naissance au *120 mm leichter Panzermörser (lePzMrs) auf* Wiesel 2 (belette).
L'Artillerie allemande déploie aussi cinquante *Raketenwerfer Mittlere Artillerieraketensystem* (MARS) *II* ; à terme 38 exemplaires devraient être maintenus en service. Ces lance-roquettes multiples M270 ont été livrés dans les années 1980 par les Américains. Le MARS *II* se distingue du modèle *I* par son antenne reliée à un GPS. Les coordonnées des cibles sont données par un véhicule (habituellement un camion 4x4 MAN 5t) de commandement *Zugfeuerleitstelle Artillerie-Raketen-Einsatz-System* (ARES) *II.* Ce lance-roquettes est muni d'un *European Fire Control System* (EFCS), développé par European Aeronautic Defence and Space Company N.V (EADS) et Dornier. En dotation en France, en Italie et en Allemagne, ce système augmente la précision des tirs, notamment lorsque des roquettes à charge explosive unitaire GMLRS-U (*Guided Multiple Launch Rocket System Unitary*) « M31 » sont utilisées. Les Allemands ont remplacé le mécanisme de ravitaillement en munitions électrohydraulique par un tout électrique qui améliore la vitesse de rechargement. Le *Raketenwerfer* MARS *II* peut tirer ses 12 roquettes en 55 secondes à des distances variant de 16 à 84 kilomètres.
Purs produits de la guerre froide, les 154 (84 en service à terme) *Panzerhaubitzen 2000* représentent la quintessence de l'artillerie automotrice. Armé d'un canon de 155 mm long de 52 calibres, cet engin pèse 56 tonnes en ordre de combat (60 munitions en dotation). Son blindage le protège des balles jusqu'au calibre de 14,5 mm et des éclats d'obus de 152 mm. En outre, il est équipé d'une protection contre les menaces NBC. Son mécanisme de chargement entièrement automatisé autorise une cadence de tir de trois obus en 9 secondes,

dix en 56 secondes et vingt en 2 minutes et 10 secondes. En outre, les deux pourvoyeurs sont à même de réapprovisionner la réserve de 60 projectiles en moins de 12 minutes. Avec charges conventionnelles, la portée atteint les 30 et 40 kilomètres si une propulsion additionnelle est utilisée. En cas de nécessité, des tirs directs sont aussi possibles. Cet automoteur équipe l'Italie, les Pays-Bas et la Croatie et il a été déployé par la *Bundeswehr* en Afghanistan.

DÉFENSE ANTIAÉRIENNE

La défense antiaérienne a longtemps été assurée par des *Flugabwehrraketenpanzer* Roland et des *Flakpanzer* Gepard (guépard). Le premier, retiré du service, date des années 1960-70, lorsque Aérospatiale et Messerschmitt–Bölkow–Blohm (MBB), regroupés sous la désignation d'Euromissile, développent un système à courte portée (SACP) Roland, à radio guidage automatique, capable d'intercepter un avion volant à une distance de 6 000 mètres et à une altitude de 3 000 mètres. Le système allemand était installé sur un châssis dérivé du transport de troupes Marder. Le deuxième est un système antiaérien monté sur un châssis de char moyen Leopard 1. Sa tourelle spécifique est dotée de deux canons Oerlikon KDA de 35 mm placés sur ses flancs de manière à faciliter l'évacuation des fumées. Deux radars sont destinés au repérage des cibles. Situé dans la partie supérieure de la tourelle, le premier sert à détecter l'appareil hostile, tandis que le deuxième, positionné dans la partie avant, s'occupe de la poursuite. Une direction de tir, comportant des calculateurs analogiques, remplacés par des digitaux par la suite, fournit les informations essentielles pour toucher un avion volant à grande vitesse. D'une longueur de 90 calibres, les deux tubes affichent chacun une cadence de 550 coups par minute et sont à même d'atteindre un objectif distant de 4 500 mètres. Là encore, ce matériel n'est quasiment plus en service.

La défense contre les hélicoptères et les avions volant à basse altitude est désormais assurée par le système *Liechti Flugabwehr System* (LeFlaSys) Ozelot (ocelot) de Rheinmetall Defence Electronics et Krauss-Maffei Wegmann (KMW). Monté sur des Wiesel 2, le LeFlaSys comprend quatre missiles à courte portée Saab Bofors Bolide (5 000 mètres d'attitude et 8 000 de portée). Ces derniers sont guidés par un radar, installé sur un autre Wiesel 2, Saab Microwave Systems *Helicopter & Airplane Radio Detection Radar* (HARD) *3D* capable de détecter une cible à 20 000 mètres.

En outre sont disponibles des Patriot MIM-104 (*Phased Array TRacking to Intercept Of Target*), plus précisément des PAC 2 et PAC 3 d'origine américaine. Destiné à stopper des missiles à longue et moyenne portées mais aussi les avions volant à haute altitude, le PAC 2 (*Patriot Advanced Capability 2*) affiche une vitesse maximale de Mach 5 (6 120 km/h), et sa charge offensive à souffle-fragmentation possède une fusée de proximité. Sa capacité limitée face aux missiles balistiques à courte portée rend obligatoire le déploiement du PAC 3. Avec ses 315 kg, cette mouture est spécifiquement dédiée à cette mission, avec son radar actif réduisant le temps de réaction face aux éventuelles corrections de trajectoire de la cible. De cette façon, il peut entrer en collision directe avec cette dernière jusqu'à 60 kilomètres.

Pour faire face à la menace des roquettes et autres obus d'artillerie ou de mortier, comme cela a été le cas en Afghanistan, l'Armée allemande s'est dotée, en 2011, du *Nächstbereichschutzsystem* MANTIS (*Modular, Automatic and Network capable Targeting and Interception System*) développé par Oerlikon Contraves, filiale de Rheinmetall Air Defence. Ce système, entièrement automatisé, se compose de six canons de 35 mm (cadence de tir unitaire de 1 000 coups par minute) et reçoit ses informations de deux unités de détection. Les munitions « Ahead » embarquent une charge utile de 152 projectiles de tungstène, pesant 3,3 g chacun, afin de saturer une zone donnée.

Lancement d'un missile Patriot dans le cadre de l'exercice « Übung Rapid Arrow ». Ces manœuvres permettent de vérifier l'efficacité du *NATO Missile Firing Installation* (NAMFI).
© Bundeswehr/Peter Müller

Le *Liechti Flugabwehr System* (LeFlaSys) Ozelot comprend un Wiesel 2 armé de 4 missiles antiaériens à courte portée et un radar, installé sur un autre Wiesel 2, capable de détecter une cible à 20 km. © Bundeswehr

Demonstrator TPz Fuchs 1A8 *Kampfmittelaufklärung und -identifizierung* (KAI). © Bundeswehr/Mandt

Manipulatorfahrzeug Mini MineWolf. © Bundeswehr/Mandt

Detektorfahrzeug Wiesel 1. © Bundeswehr/Mandt

VÉHICULES ANTI-MINES

L'expérience dans les Balkans ou en Afghanistan a poussé les Allemands à se doter d'une gamme de véhicules destinés à se protéger contre les effets des mines et autres engins explosifs improvisés. Ainsi, le Mungo ESK (*Einsatzfahrzeug Spezialisierte Kräfte* ou véhicule des forces spéciales) est capable d'évoluer dans un environnement miné. Toutefois, ce petit transport de troupes, susceptible d'embarquer huit hommes en armes, a dû être modifié pour évoluer sur les routes défoncées d'Afghanistan. Aérotransportable, ce 4x4 de 5,3 tonnes est capable d'atteindre la vitesse de 110 km/h sur route.

La neutralisation des mines s'effectue grâce au *Minenräumpanzer* (MRPz) Keiler (sanglier). Utilisant le châssis d'un char M48 Patton A2CA2 dont la tourelle a été ôtée, le Keiler est équipé de fléaux fixés à l'avant qui, en tournant, font exploser les mines enterrées jusqu'à 25 centimètres de profondeur. Le système est couplé à un dispositif de raclage qui pousse sur le côté les engins n'ayant pas détonné. La vitesse de progression est comprise entre 0,5 et 4,5 km/h. La voie dégagée est ensuite marquée par un *Räumgassenmarkierungssystem* CLAMS (*Clear Lane Marking System*) qui pose des jalons à intervalles réguliers. Développé en pleine guerre froide, le Keiler n'est pas adapté aux opérations de maintien de la paix, car il laisse des mines non détruites sur le bord des axes nettoyés. La *Bundeswehr* s'équipe alors du *German Route Clearance Package* (GRCP), un système de véhicules comprenant un TPz Fuchs (renard) 1A8 *Kampfmittelaufklärung und -identifizierung* (KAI) (monté sur camion blindé 6x6 Fuchs) doté d'un bras robotisé long de 10 mètres et terminé par une griffe, d'un *Detektorfahrzeug* (un Wiesel 1 télécommandé à distance transportant un radar *Ground Penetrating Radars*, un détecteur à haute sensibilité susceptible de repérer par induction des mines ou EEC, même avec une faible teneur en métal) et d'un *Manipulatorfahrzeug* Mini Mine Wolf (un petit chenillé télécommandé doté d'une pelle mécanique).

La nécessité de se protéger des mines n'empêche pas d'en utiliser. Pour ce faire, l'Armée allemande déploie le *Minenwerfer* Skorpion (scorpion). Reprenant le châssis américain M548A1, dérivé du M113, ce chenillé peut lancer jusqu'à 600 mines antichars, à durée de fonctionnement programmable, à des distances allant de 1 000 à 3 000 mètres. Les six magasins montés à l'arrière sont orientables et à élévation variable.

VÉHICULES DE TRANSPORT DE TROUPES

L'Armée allemande dispose encore de matériels issus directement de la guerre froide, comme le *Mannschaftstransportwagen* (MTW) M113 d'origine américaine ou le S*chützenpanzer* Marder (martre), qui entre en service en 1971 en vue d'appuyer les *Main Battle Tanks* allemands. Ce tout-chenillé intègre notamment une tourelle pourvue d'un canon Rh 202 de 20 mm et une mitrailleuse coaxiale MG-3 de 7,62 mm. Outre ses trois hommes d'équipage, le Marder embarque six soldats en armes. Ils accèdent à l'habitacle *via* une rampe motorisée. Des écoutilles placées sur les flancs autorisent l'ouverture du feu depuis l'intérieur. Les Marder 1 A3/A5 sont sur le point d'être remplacés par le *Schützenpanzer* Puma (puma) de 43 tonnes, aérotransportable par l'appareil de transport militaire polyvalent A400M conçu par Airbus Military.

Un S*chützenpanzer* Marder (à gauche) et un *Transportpanzer* Fuchs (à droite) lors d'un entraînement au combat en milieu urbain.
© Bundeswehr

Un *Schützenpanzer* (véhicule de combat d'infanterie) Puma lors de tests tactiques menés en juillet 2014 sur la zone d'entraînement militaire (*Truppenübungsplatz*) de Bergen.
©Bundeswehr/Hannemann

Bien que modernisés et dotés de protections supplémentaires (144 exemplaires), les *Transportpanzer* Fuchs (un 6x6 de 18 tonnes bénéficiant d'une superstructure blindée) doivent être remplacés par le *gepanzertes Transportkraftfahrzeug* (GTK) Boxer (une race de chien), produit en coopération avec les Pays-Bas. Aérotransportable par un A400M, ce 8x8 est susceptible d'embarquer huit hommes en armes tout en assurant une meilleure protection que le Fuchs grâce à son blindage modulaire. Son châssis doit servir de base à toute une famille de véhicules d'appui et de soutien (porte-mortier, ambulance, poste de commandement ou encore une future plate-forme pour le système antiaérien LeFlaSys), mais aussi à un engin de combat armé d'une *Granatmaschinenwaffe 40* (lance-grenades de 40 mm). Pour ce faire, un « simple » changement du compartiment arrière permet d'installer les modules, en une heure de temps, en adéquation avec les objectifs de la mission du moment. Selon les versions et l'équipement, l'engin atteint le poids de 33 tonnes et dépasse les 100 km/h sur route.

En service depuis 2015, le Puma affiche les mêmes capacités de charge que le Marder, mais il est bien mieux protégé par un blindage modulaire (STANAG 4569), puisque l'équipage est à l'abri des roquettes de types RPG-7, des projectiles allant jusqu'au calibre de 30 mm ou de l'explosion d'une mine de 10 kg. Sa tourelle est armée d'un canon à tir rapide de 30 mm et d'une mitrailleuse MG-4 HK de 5,56 mm. Toutefois, la munition de cette dernière est jugée peu puissante au regard des récents conflits, et un lance-projectiles (*Sprengkörperwurfanlage*) de 76 mm, monté sur module orientable, est installé à l'arrière gauche La lutte antichar est assurée par des missiles de 4e génération EuroSpike, plus précisément la version LR, d'une portée de 4 000 mètres.

▲ Dans le cadre de l'*Informationslehrübung* (ILÜ) *des Heeres 2009* sont présentés un *Fahrzeug* Serval (à droite) destiné aux forces spéciales et un *Transportfahrzeug* Dingo 2 (à gauche). Dans le ciel est visible un hélicoptère lourd Sikorsky CH-53 Stallion. © Bundeswehr/Trotzki

▼ Le poseur de pont *Panzerschnellbrücke 2* est destiné à remplacer le *Brückenlegepanzer* Biber, dont les capacités commencent à être dépassées par le poids des Leopard 2A7. © Bundeswehr

PATROUILLES ET RECONNAISSANCE

Les patrouilles peuvent être effectuées à bord de *leichter gepanzerter Spähwagen* Fennek (fennec). Ce véhicule léger de reconnaissance blindé, pesant jusqu'à 10,4 tonnes (en fonction de son équipement), est un 4x4 capable d'atteindre les 115 km/h sur route pour une autonomie de 865 kilomètres. Plusieurs versions sont disponibles, comme des engins antichars (*Panzerabwehrversion*), des véhicules d'observation d'artillerie (*Artilleriebeobachter*)…

Pesant 12,5 tonnes, le *Transportfahrzeug* Dingo 2 (une espèce de chien sauvage) peut à la fois assurer des missions de reconnaissance ou de transport de troupes (huit hommes). Ce 4x4 blindé affiche une vitesse maximale de 89 km/h sur route et peut être armé d'une *Granatmaschinenwaffe 40*.

Le *Light Armoured Patrol Vehicle* (LAPV ou véhicule léger de patrouille blindé) Enok (une espèce de chien viverrin) se veut plus modeste, avec ses 5,4 tonnes et sa capacité d'emport de six personnes. Comme le *Geländewagen* Wolf (loup) ou le *Fahrzeug* Serval (serval) destiné aux forces spéciales, ce 4x4 reprend comme base le Mercedes-Benz G-*Klasse*.

Pour évoluer dans des zones dangereuses, les soldats allemands comptent sur les 4x4 Mowag Eagle (aigle) IV et V, qui reprennent les châssis et la transmission du véhicule tactique tout-terrain Mowag DURO (*Durable Robust*) 4x4, également en service dans la *Bundeswehr*. Ces engins, dont le poids varie de 7 à 10 tonnes selon l'équipement, sont blindés de façon à résister aux armes de petit calibre.

VÉHICULES DU GÉNIE/DÉPANNAGE

Le déploiement de chars de combat impose la mise en service de dépanneurs lourds, comme le *Bergepanzer 3* Büffel (buffle) reprenant le châssis d'un Leopard 2. Avec une poulie, son treuil prévu pour une charge de 35 tonnes double ses performances et peut tirer un engin de 70 tonnes. Si besoin, une deuxième poulie peut être employée pour augmenter la capacité à 105 tonnes. Grue et lame complètent l'équipement. Le franchissement des coupures humides est assuré par le *Brückenlegepanzer* Biber (castor). L'engin reprend la caisse d'un Leopard 1, mais la tourelle est remplacée par un pont en aluminium en deux parties

superposées durant les phases de roulage et se déployant horizontalement, favorisant ainsi une plus grande discrétion. Sans manipulation humaine, la moitié inférieure du pont se positionne devant la moitié supérieure. Une fois verrouillé, l'ensemble complet est déployé afin de reposer sur les deux rives. Le véhicule porteur se désolidarise alors. Le pont de 22 mètres permet à un char de 50 tonnes (60 tonnes en cas d'urgence) de passer une coupure de 20 mètres au maximum. Grâce à une lame placée à l'avant, et qui sert aussi de bêche durant la manœuvre, le Biber est en mesure d'aménager la berge. Ce dernier doit être remplacé par le *Panzerschnellbrücke 2* de 62,5 tonnes utilisant le châssis du Leopard 2. Le PSB 2 comprend un système de pont modulaire, en aluminium également, comptant trois traverses de 9,70 mètres pesant 5 tonnes, qui peuvent être installées en moins de dix minutes. Le pont ainsi assemblé peut supporter une charge de 70 tonnes, plus en adéquation avec le poids des derniers Leopard 2A7.

▲ Janvier 2013, le *geschützte Transportfahrzeug* Zetros est présenté à la presse sur le *Truppenübungsplatz* Schavener Heide à Mechernich. Sa capacité de charge de 5 tonnes en fait le « bon à tout faire » de la logistique de l'Armée allemande. ©Bundeswehr/Bier

Si le *Bergepanzer 3* Büffel peut également réaliser des missions du génie (terrassement, dégagement d'axes…), l'Armée allemande emploie aussi le *Pionierpanzer 2* Dachs (blaireau), basé sur une plate-forme de Leopard 1, doté d'une pelle mécanique et d'une lame de bulldozer.
Pour le remorquage et la récupération au combat de ses véhicules à roues, la *Bundeswehr* fait appel au *schweres, geschütztes Berge- und Abschleppfahrzeug* (sgeBAF) Bison (Bison) de 35 tonnes (48 tonnes à pleine charge). Avec ses huit roues motrices (doubles pour les deux essieux arrière), ce camion peut évoluer dans les terrains les plus difficiles et remorquer un *gepanzertes Transportkraftfahrzeug* Boxer à la vitesse de 80 km/h sur route grâce à son moteur développant plus de 500 chevaux. La cabine offre à l'équipage une protection balistique ainsi que contre les engins explosifs improvisés. Les portes blindées sont si lourdes qu'elles nécessitent un système hydraulique pour les ouvrir et les fermer.
Lorsque le terrain est trop meuble (sable, boue ou neige), une route mobile peut être « créée » par le *Faltstraßengerät* (FSG) *auf dem Fahrgestell, Lkw 15t*. Ce camion déploie un tapis articulé d'une longueur de 50 mètres sur 4,2 mètres de large.

LOGISTIQUE

Difficile de passer en revue tous les engins de logistique de la *Bundeswehr*, mais quelques-uns peuvent être mis en lumière, comme le *Schwerlasttransporter* Elefant (éléphant) de 52 tonnes (poids maximal de 92 tonnes). Ce transporteur lourd est conçu pour le convoyage de chars. En outre, il est doté de deux treuils hydrauliques de 18,6 tonnes de traction chacun.
Le *geschützten Transportfahrzeug* Mercedes-Benz Zetros (5 tonnes de charge utile) est une nouvelle génération de camions tout-terrain destinés à la logistique. En effet, ces engins sont capables d'évoluer dans des zones dangereuses (comme en Afghanistan) grâce à leur cabine qui peut être lourdement blindée au moyen d'une protection modulaire. Il est actuellement le véhicule de transport blindé le plus moderne et le plus sophistiqué de sa catégorie. ■

▼ Un char de dépannage *Bergepanzer 3* (BPz3) Büffel installe un lance-roquettes *Raketenwerfer* Mars sur un porte-chars lourds *Schwerlasttransporter* Elefant. ©Bundeswehr

NE MANQUEZ PLUS BATAILLES & BLINDÉS GRÂCE À ZEENS

L'APPLICATION POUR :

explorer l'offre presse magazine, **découvrir** les couvertures, les sommaires..., **être alerté** dès la parution de votre titre préféré, **géolocaliser** le point de vente le plus proche où le titre est disponible, **appeler** directement le point de vente, **connaître** ses horaires.

COMMENT ÇA MARCHE ?

1 - Téléchargez L'application sur votre smartphone
2 - Flashez le QR Code ci contre afin de géolocaliser le point de vente le plus proche

presstalis

Disponible sur Google play

Disponible sur iPhone App Store

Abonnements :	France	UE, Suisse, DOM-TOM	Autres	Quantité	TOTAL
Abonnemment d'un an à **Batailles & Blindés**, soit 6 numéros, à partir du n°69 inclus	35.00 €	40.00 €	45.00 €	x _____ =	€
Abonnemment de deux ans à **Batailles & Blindés**, soit 12 numéros, à partir du n°69 inclus	65.00 €	75.00 €	85.00 €	x _____ =	€

Hors-séries :	France	UE, Suisse, DOM-TOM	Autres	Quantité	TOTAL
HS n°2 : Opération Daguet (réf.74)	12.90 €	16.50 €	20.00 €	x _____ =	€
HS n°3 : L'épopée du 6e GRDI (réf.75)	12.90 €	16.50 €	20.00 €	x _____ =	€
HS n°6 : Afrika-Korps / Tome 1 (réf.78)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x _____ =	€
HS n°15 : Guderian (réf.185)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x _____ =	€
HS n°16 : Tiger-Abteilungen ! Tome II (réf.276)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x _____ =	€
HS n°17 : La bataille des Ardennes - T.1 (réf.277)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x _____ =	€
HS n°18 : La bataille des Ardennes - T.2 (réf.278)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x _____ =	€
HS n°20 : Les as de la *Panzerwaffe* à Koursk (réf.280)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x _____ =	€
HS n°21 : *Panzerknacker* : combat antichar allemand (réf.281)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x _____ =	€
HS n°22 : 1944 : duels dans le bocage (réf.282)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x _____ =	€
HS n°23 : La révolution de la guerre mécanisée (réf.283)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x _____ =	€
HS n°24 : La Cavalerie au combat (réf.284)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x _____ =	€
HS n°25 : L'été des occasions manquées (réf.285)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x _____ =	€
HS n°26 : *Afrika Korps* - Dictionnaire des unités de l'Axe (réf.286)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x _____ =	€
HS n°27 : L'effondrement du Reich - Des Ardennes à Berlin (réf.287)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x _____ =	€
HS n°28 : *Panzer* d'élite (réf.288)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x _____ =	€

Anciens numéros (8 € pièce, toute destination) :

☐ **N°8** : Il faut sauver le soldat Lynch ! (ref.8)	☐ **N°49** : Pourquoi les *Tank Destroyers* ? (réf.249)
☐ **N°10** : Les « Chauds » en Normandie (ref.10)	☐ **N°50** : Piégé à Stalingrad (réf.250)
☐ **N°11** : « Tiger Jack » contre le baron (ref.11)	☐ **N°51** : 1945 - Carnage à Bautzen (réf.251)
☐ **N°16** : Saga d'un "Wikinger" sur l'Ostfront (ref.16)	☐ **N°52** : Tempête rouge sur l'Europe (réf.252)
☐ **N°22** : Leclerc : « se commander soi-même » (ref.22)	☐ **N°53** : Baptême du feu de la « Hitlerjugend » (réf.253)
☐ **N°27** : Dans l'enfer de la Roer (ref.27)	☐ **N°54** : La bataille d'Aix-la-Chapelle (réf.254)
☐ **N°34** : Les chars du *Heyl Shirion* (réf.134)	☐ **N°55** : Campagne d'Allemagne de la 5e DB (réf.255)
☐ **N°35** : *SS-Panzer-Division* « Wiking » (réf.140)	☐ **N°56** : Échec à la « Das Reich » (réf.256)
☐ **N°36** : Dans l'enfer du bocage (réf.145)	☐ **N°57** : *Panzer-Division 45* (réf.257)
☐ **N°37** : Le *SS-Panzer-Korps* à Kharkov (réf.153)	☐ **N°58** : Chasse aux Scud pour les forces spéciales (réf.258)
☐ **N°38** : Les imposteurs de Skorzeny (réf.158)	☐ **N°59** : *Qui a tué wittman ?* (réf.259)
☐ **N°39** : *Panzerschreck* (réf.162)	☐ **N°60** : KOVEL, la « Wiking » au combat (réf.260)
☐ **N°40** : *Skijäger* (réf.172)	☐ **N°61** : La motorisation de l'US army (réf.261)
☐ **N°41** : Wittmann à Koursk (réf.181)	☐ **N°62** : Les *Sturmtiger* au combat ! (réf.262)
☐ **N°42** : Nashorn au combat (réf.182)	☐ **N°63** : La *s.Pz.Jg-Abt. 521* sur la route de Stalingrad (réf.263)
☐ **N°43** : La « Panzer-Lehr » face au débarquement (réf.243)	☐ **N°64** : *Panzer-Grenadier* - 1939/1945 (réf.264)
☐ **N°44** : Tiger, « la bête de guerre » (réf.244)	☐ **N°65** : Les *Sturmgeschütz-Abteilungen* (réf.265)
☐ **N°45** : « Blitzkrieg » 1940 vs 1944 (réf.245)	☐ **N°66** : Combattre dans un Tigre (réf.266)
☐ **N°46** : Les secrets tactiques de Rommel (réf.246)	☐ **N°67** : Commander une *Panzer-Division* (réf.267)
☐ **N°47** : M4 Sherman (réf.247)	☐ **N°68** : La bataille de Ponyri (réf.268)
☐ **N°48** : Küstrin, dernière bataille avant Berlin (réf.248)	

Nombre de numéros sélectionnés : _____ x 8€ = €

TOTAL : *abonnements + hors-séries + anciens numéros* €

Bon de commande à retourner à :

CARAKTÈRE
Service abonnements
Résidence Maunier
3 120 route d'Avignon
13 090 Aix-en-Provence
FRANCE

Commandez les anciens numéros de *Batailles & Blindés* et de nos autres publications, consultez les sommaires détaillés et vérifiez leur disponibilité sur notre site :

www.caraktere.com

Votre commande pourra vous parvenir sous plusieurs plis ; les délais de traitement et d'acheminement par La Poste varient de 6 à 20 jours.
Merci de votre compréhension.

Nom : .....
Prénom : .....
Adresse : .....
.....
.....
.....
Code postal : .....
Ville : .....
Pays : .....
E-mail : .....

Règlement :

☐ Chèque à l'ordre de Caraktère
☐ Virement Swift ☐ Mandat postal
☐ Carte Bancaire :
Numéro : .....
Date d'expiration : .....
Cryptogramme visuel : .....
(3 derniers chiffres au dos de la carte) :
Signature :

Attention ! Les Eurochèques, cartes Maestro et Visa-Electron ne sont pas acceptés.
Pour éviter toute erreur, merci de bien vouloir écrire lisiblement.

NOUVEAUTÉ LIVRE

UN DOCUMENT ORIGINAL, UNE APPROCHE INÉDITE SUR L'INTERVENTION DES NATIONS UNIES AU SUD LIBAN

Format : 21*28.5 cm / 112 pages

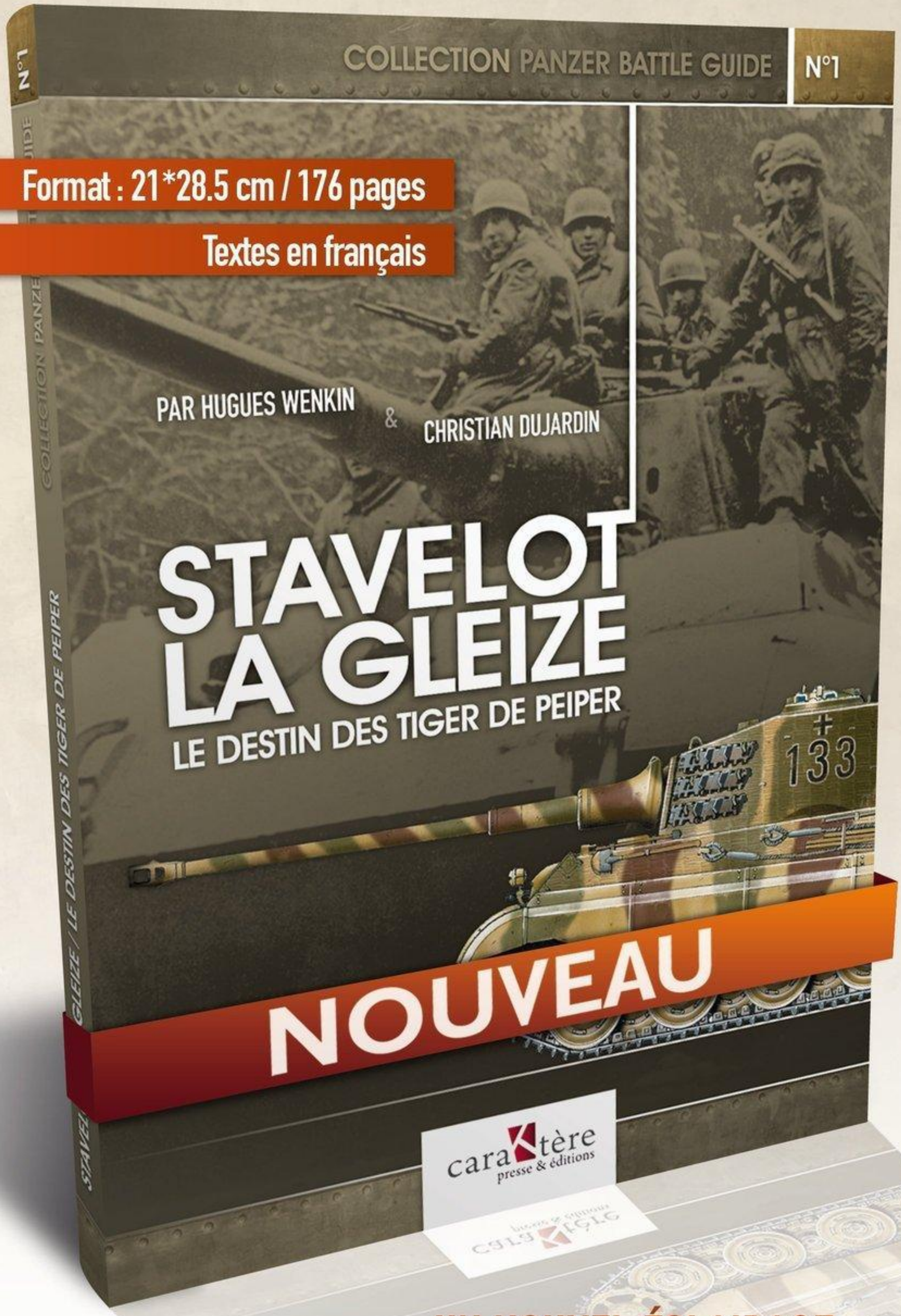
Textes bilingue français-anglais

France métropolitaine : 29.90 €
EU, DOM-TOM & Switzerland : 34.90 €
Outside the EU : 39.90 €

Frais de port inclus
Shipping rates and all taxes included

Disponible auprès de notre service commercial et sur www.caraktere.com,
dans les enseignes Cultura & FNAC, en librairie spécialisée
ou sur Amazon.fr, Cultura.com, FNAC.com & Uculture.fr

COLLECTION PANZER BATTLE GUIDE N°1



Format : 21*28.5 cm / 176 pages

Textes en français

« Ce livre fera date car il représente une avancée unique dans l'édition en langue française sur l'analyse d'une opération ou d'une bataille. Les deux auteurs, historiens reconnus, ne nous présentent pas le même plat mille fois réchauffé sur la bataille des Ardennes... »

Theatrum Belli

*« - **Highs:** The rigorous historical approach combining deep research work in the war archives and terrain work with eyewitnesses. The original roadbook at the end.*

*- **Lows:** Honestly, I can't find any.*

*- **Verdict:** With this first volume of their new series Caraktère have struck a blow. »*

Armorama / Kit maker network

France métropolitaine : 39.90 €
EU, DOM-TOM & Switzerland : 44.90 €
Outside the EU : 49.90 €

Frais de port inclus
Shipping rates and all taxes included

UN NOUVEL ÉCLAIRAGE SUR L'ÉPOPÉE DE LA *KAMPFGRUPPE* « PEIPER » DANS LES ARDENNES !

Disponible auprès de notre service commercial et sur www.caraktere.com,
dans les enseignes Cultura & FNAC, en librairie spécialisée
ou sur Amazon.fr, Cultura.com, FNAC.com & Uculture.fr